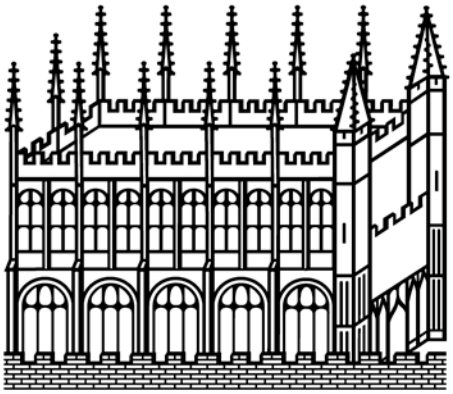


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

31. b. 13



LA

LORGNETTE LITTÉRAIRE

ALENÇON. — TYP. DE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

LA

LORGNETTE LITTÉRAIRE

DICTIONNAIRE

DES GRANDS ET DES PETITS AUTEURS DE MON TEMPS

PAR

M. CHARLES MONSELET

—

2e ÉDITION



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859

Traduction et reproduction réservées.

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAR. 1939
OF OXFORD

PRÉFACE

—

I

Il y avait, l'autre soir, comme disent les gazettes, une foule nombreuse et choisie dans la salle de la rue des Bons-Enfants, ancienne maison Silvestre. Tout le Paris littéraire (autre cliché à l'usage des feuilletons) s'y était donné rendez-vous. Ce n'était point cependant de livres qu'il s'agissait. Une vente d'une nature plus originale et plus intime avait appelé là les coloristes, les réalistes, les fantaisistes et même quelques timides adeptes de l'école

*

du bon-sens. Ces derniers portaient un coq gaulois brodé sur la manche, en signe de ralliement.

On vendait, — du libre consentement de la plupart des gens de lettres, et pour cause du décès de quelques autres, — on vendait, dis-je, un nombre assez considérable de formules littéraires, de tropes, d'aphorismes, de périphrases artistiques, le tout en très-bon état. Un commissaire-priseur assistait à la vente, et l'on payait cinq centimes par franc en sus du prix de l'adjudication.

On n'avait pas distribué de catalogue; cela explique les omissions que l'on pourra remarquer dans notre relation.

Vers huit heures, avant que la salle fût entièrement remplie, on a commencé par mettre sur table, en guise de lever de rideau, un lot de métaphores du temps du Directoire et de la Restauration, ayant appartenu tour-à-tour à François de Neufchâteau, à Ginguené, à Edmond Géraud, etc.

Il s'est présenté peu d'acquéreurs. Néanmoins « *Deux globes arrondis par la main des Grâces*, » provenant de la succession de M. de Jouy, ont été adjugés à M. A. de Pontmartin.

« *Un site romantique, — Une magique ivresse, —*

Un délire amoureux, » après avoir été vivement disputés par MM. Lesguillon et Hippolyte Lucas, ont été livrés à ce dernier.

M. Rolle a acquis « *Un demi-jour favorable aux doux larcins,* » trouvé dans les papiers de M. Dupaty.

Enfin, M. A. de Mazade s'est rendu propriétaire d'un « *Echafaudage de grands sentiments,* » légué par M^me^ la comtesse de Genlis.

A neuf heures, grâce à l'arrivée de quelques amateurs, la vente a offert une physionomie un peu animée. « *L'Echarpe d'Emma,* » cédée par M. Emile Deschamps, a été achetée par MM. Des Essarts père et fils. Dès lors, on est entré à pleines voiles dans le romantisme. Les antithèses, les rimes *Dante* et *ardente,* les *opulences orientales* se sont succédées pendant une demi-heure environ. Mais les enchères se sont particulièrement portées sur :

« *Un gouffre sublime ;*

» *Des rayonnements infinis ;*

» *Un amour hautain et profond.* »

M. Eugène Pelletan, M. Victor de Laprade et M. A. de la Guéronnière se sont fait remarquer par leur acharnement à se disputer ce lot, qui a fini par rester à M. Pelletan. On lui a donné, par dessus le

marché, « *Un sourire indéfinissable,* » et quelques « *Regards semés d'étincelles.* » Il était fort content.

Les beaux-arts n'avaient pas fourni un contingent énorme à cette vente d'un nouveau genre. Toutefois, Gustave Planche y a fait l'emplette d'une maxime provenant de la rédaction du vieux *Globe* : « *La figure est le siége des passions.* »

On a poussé très-chaudement quatre ou cinq paradoxes, que tout fait supposer être sortis de chez M. Léon Gozlan, le meilleur faiseur. Deux d'entre eux : « *Un bienfait est toujours perdu,* » et « *Les meilleurs pâtés d'Amiens se font à Strasbourg,* » ont été couverts par M. Louis Huart et par M. Julien Lemer, à qui ils sont définitivement restés.

« *Long-Champ se meurt! Long-Champ est mort!* » Il y avait trois concurrents pour cette phrase du dernier *Ermite de la Chaussée-d'Antin* : M. Eugène Guinot, M. Amédée Achard et M. Edmond Texier C'est M. Achard qui, avec sa pétulance habituelle, l'a emporté sur ses rivaux. Rien ne saurait rendre le désespoir de M. Edmond Texier ; on lui a donné, par manière de consolation : « *La poésie s'en va !* » Il a paru se calmer.

A dix heures, la vente s'est sensiblement ralentie,

et même plusieurs lots sont demeurés sans acquéreurs. Ce sont :

Quelques « *flammes éparses et hautes* » échappées du cabinet de M. Sainte-Beuve.

Une Cuisine remplie de latin, — à M. Jules Janin.

Un « *Eléphant bleu,* » cadeau de M. Méry.

Les auteurs dramatiques se sont montrés plus accommodants à l'endroit des expressions qui leur ont été offertes. Ainsi, il a suffi d'annoncer : « *Oh ! ce signal n'arrivera donc pas !* » pour le voir enlever immédiatement par M. Raymond Deslandes, jeune débutant dans la carrière illustrée par MM. Dennery et Colliot.

Une rage véritable a signalé l'enlèvement de : « *Si c'est un songe, mon Dieu ! faites que je ne m'éveille pas !* » M. Jules Barbier a proposé de diviser cette gracieuse image en deux lots : le lot en prose et le lot en vers. Sur le refus du commissaire-priseur, une cotisation s'est formée entre MM. Decourcelles, Lambert Thiboust et Delacour. A eux trois, ils sont devenus ainsi seuls possesseurs de la gracieuse image.

M. de Biéville, qui s'était contenu jusque-là dans de justes bornes, a acheté tout d'un coup et d'un

seul bloc, pour les besoins de son compte-rendu hebdomadaire :

« *M. un tel a brodé sur ce canevas un peu léger quelque jolis vers.....*

» *Le succès n'a pas été un seul instant douteux.*

» *Les directeurs semblent s'être soufflé le mot pour donner le même jour leurs premières représentations. Nous, qui n'avons pas le don d'ubiquité.....*

» *Nous reviendrons sur ce drame, riche en situations émouvantes. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de constater l'immense succès qu'il obtient sur toute la ligne des boulevards.*

» *A bon entendeur, salut. Nous verrons bien. Francisque jeune a très-heureusement tiré parti d'un petit bout de rôle.....* »

Etc., etc., etc.

Ces dernières acquisitions s'étant prolongées fort tard, la salle a été désertée peu à peu. A onze heures, il ne restait plus que M. de Biéville, qui achetait encore :

« *C'est l'erreur d'un homme d'infiniment d'esprit, qui prendra sa revanche.* »

II

Il existe toujours un noyau d'hommes qui se rattachent tant bien que mal à la grande tradition du XVII^e^ siècle. L'Université, l'Académie française, deux ou trois Revues, le clergé et quelques journaux légitimistes fournissent ces hommes dont l'influence, sinon la valeur, est encore très-grande, car ils tiennent en mains l'éducation publique. Ils pèsent sur l'avenir, tout en s'appuyant sur le passé. J'ai nommé l'*École classique,* dont l'intolérance, pour être sourde, n'en est pas moins active, et contre laquelle nous avons le tort de ne pas nous tenir assez en garde. Je sais bien que la génération à laquelle nous appartenons a échappé en partie à son despotisme étroit ; mais si l'école classique n'a pu asservir les pères, elle tient aujourd'hui les enfants.

Les interrogez-vous quelquefois, vos fils ? vous rendez-vous bien compte de la rhétorique idiote et vieillie à laquelle on les livre ? Peut-être vous ima-

ginez-vous que de temps à autre on prend la peine de les initier aux littératures anglaise, allemande, italienne et espagnole. Vous vous dites : — Sans doute on a fini par briser ce vieux moule dans lequel on me forçait jadis à verser ma pensée. Vous ajoutez encore : — On ne peut pas vivre perpétuellement en marge du progrès ; et nos luttes depuis vingt-cinq années, ces luttes qui durent encore et qui ont bouleversé l'Europe pensante, ces efforts qui ont reconstitué une librairie et un théâtre universels, cet ensemble de travaux, ces triomphes qui ont été la gloire, la seule gloire peut-être du règne de Louis-Philippe, tout cela a dû certainement avoir son écho dans la rue à côté, en dedans des murs du collège voisin !

Là est votre erreur. C'est avec une persistance calculée et froide que l'Université attèle à son éternel sillon la jeunesse du pays. Notez en passant que je ne suis occupé que de la seule question littéraire. Elle lui répète sans cesse : — « Redites ce que les autres ont dit, c'est le moyen de toujours bien dire. On ne peut être un grand écrivain qu'à la condition de ressembler à d'autres grands écrivains. Il y a une série d'expressions adoptées, de métaphores

toutes faites, dont vous pouvez vous servir sans crainte, telles que :

» Essuyer des malheurs ;
» Laver sa faute,
» Empoisonner ses jours ;
» Etouffer un espoir ;
» Eteindre son amour ;
» Dévorer l'espace ;
» Rallumer sa colère ;
» Combattre une idée ;
» Un bruit qui transpire ;
» Enfanter un projet,
» Se faufiler dans une société ;
» Nourrir des remords ;
» Enchaîner son cœur ;
» Tuer le temps ;
» Bouillir d'impatience, etc., etc.

» Ces expressions, — c'est toujours l'école classique qui parle, — ont servi aux anciens, et les modernes s'en servent continuellement avec succès. Voilà pourquoi nous vous les imposons. Elles sont très hardies, nous n'en disconvenons pas, *mais elles sont consacrées !* » C'est-à-dire que vous voudriez, usant de votre droit de poète et d'homme d'imagi-

nation, créer de nouvelles métaphores, plus belles et plus justes, que l'école classique crierait aussitôt à l'absurde et à l'impossible. Surtout n'essayez pas de vous approprier les mêmes tropes en y changeant quelque chose; n'allez pas vous aviser de dire, par exemple : *donner à manger à ses remords,* au lieu de *nourrir ses remords; se battre en duel avec un dessein* au lieu de *combattre un dessein.* La métaphore ne serait plus alors classique. A quoi tient pourtant une métaphore !

Il est permis de dire : *un roc sourcilleux;* cela est même trouvé fort beau, et vous ne sauriez le répéter sans exciter l'approbation des professeurs; mais il est défendu de dire : *les sourcils d'un roc.*

On trouvera que nous tombons dans des détails puérils; c'est vrai; mais nous voulons exposer le côté ridicule d'une école qui appelle bon goût ce qui exalte le plagiat perpétuel, et met son honneur à ne pas faire un pas en avant; d'une école de fétichisme et d'orgueil, qui spécule, comme autrefois les gouvernements religieux, sur l'humilité de l'esprit humain. L'école classique n'est que cela.

Elle a résisté à tout, même aux avances de Châteaubriand, l'homme qui était le mieux doué pour l'amener à concession.

Quelques-uns parmi l'école classique, ceux qui sont de bonne foi, croient ingénument suivre le grand courant littéraire ; mais, comme dans les décorations d'opéra, c'est le rivage qui défile devant eux, tandis qu'ils demeurent immobiles. Niais, qui pourraient vivre chaudement dans des habits neufs et qui préfèrent grelotter sous les manteaux de Virgile et d'Ovide ! Stupides, qui veillent auprès des vieux temples au lieu d'aider à en construire de nouveaux !

III

Des personnes m'ont dit : — Ne publiez pas ce livre.

Tiens !

Je le publie cependant, et pour plusieurs motifs : le premier, c'est qu'il est fait.

Le deuxième, et le troisième, et le quatrième c'est que je le considère comme absolument inoffensif.

Aucun homme de lettres ne se fera sauter la cervelle à cause de ce que j'aurai dit de lui. Je n'ai pas la prétention de croire mes jugements infaillibles. Mon opinion est celle de cette année ; elle se modifiera peut-être l'année prochaine.

On ne songera certainement pas (et l'on fera sagement) à rapprocher ces pages de *L'Almanach des grands hommes* de Rivarol. Si cependant il arrivait qu'on s'en avisât, on ferait bien de se rappeler que le premier nom raillé dans cet *Almanach* est celui d'Alibert.

Une statistique semblable n'est jamais complète ; elle aurait l'importance matérielle des tables du *Journal de la Librairie et de l'Imprimerie* ; elle en aurait aussi l'aridité.

Les petits volumes du genre de celui-ci se recommencent tous les dix ou vingt ans ; ils n'ont et ne peuvent avoir rien de définitif.

Est-ce à dire qu'ils soient complètement inutiles ; je ne le pense pas : ils indiquent, et quelquefois même ils déterminent, en dépit de la volonté souvent très-arbitraire de leur auteur, un courant d'idées et de sentiments qu'il importe d'observer.

Ces livres doivent toujours être un peu en avance

sur leur temps, au risque de paraître inspirés par un juvénile esprit de coterie; ils doivent s'arrêter sur les écrivains de demain, plutôt que sur les écrivains d'hier. Un peu de prophétie ne messied pas dans un ouvrage qui n'a que l'éphémère valeur d'un calendrier littéraire.

Aussi serait-on mal venu à chercher ici les noms de Guizot, de Michelet, d'Alexandre Dumas, de Lamartine et de quelques universitaires sur lesquels les jugements semblent épuisés. J'ai fui le point de vue élevé, j'ai ajourné l'appréciation enthousiaste ou sévère. Ce n'est qu'un recensement à vol d'oisillon.

On criera peut-être à la personnalité ; on essaiera de dire que j'ai parfois collé mon œil aux fentes de la vie privée. Bah ! mes révélations ne sont pas bien terribles.

Mais la dignité littéraire ?

Et mes doctrines ?

Ah ! oui, mes doctrines. Au fait, il est peut-être temps que je les expose.

Les voici.

IV

A Jean Riant! — C'est l'enseigne d'un cabaret situé au bas d'Amiens, au coin de la rue de la Barette et sur le bord de la Somme. *A Jean Riant!* Et tout invite à entrer dans cette maison, dont la pierre a été peinte en vert, ainsi que cela se pratique pour la plupart des cabarets du Nord. Du reste, on adore la couleur verte à Amiens, tout le témoigne : la rue du Puits-Vert, la rue des Verts-Moines, la rue des Verts-Aulnois, l'hôtel du Vert-Soufflet.

Au milieu d'un cadre de feuilles vertes, — des feuilles de vigne, naturellement, — un peintre local a représenté le type inconnu de Jean Riant sous les traits d'un énorme compère en manches de chemise, au teint rubicond, aux lèvres entr'ouvertes, et dont les cheveux hardiment blonds ont cette crêpelure, indice de la passion et de la force. Il élève un verre dans sa main. Au-dessus de cette peinture,

qui n'est pas plus naïve qu'il ne faut, on lit cette indication : AMÉDÉE, DÉBITANT.

Mais que m'importe Amédée et son débit ! C'est à Jean Riant seul que je viens rendre hommage.

Quand je m'arrête dans le cabaret de Jean Riant, je monte au premier étage. De la fenêtre je vois la Somme, à qui ses nombreux et hauts peupliers donnent des reflets si verts et si profonds. Ces peupliers font, avec leurs belles feuilles métalliques et luisantes, un tapage continuel : ils s'inquiètent, ils s'étonnent, ils se penchent les uns vers les autres comme pour se consulter ; puis ils éclatent, ils se tourmentent, ils sanglottent; ils passent en une minute par toutes les gammes du bruit. L'eau les laisse dire, et coule lentement en charriant des légumes.

— Garçon ! une bouteille !

Je fais comme Jean Riant; j'élève mon verre, et je suis heureux. Je ne pense pas, je me contente de la sensation. J'envoie mes yeux se promener tout là-bas, au fond de ces épaisses masses d'arbres qui interrompent l'horizon ; et ils y vont en compagnie de ma rêverie. Comme ils se trouvent bien sous ces allées touffues ! Les nuages, où tant de gens cherchent leurs idées, m'importent moins : d'abord ils

sont si blancs qu'ils me font cligner les paupières ; j'aime mieux les regarder dans la Somme.

Le temps est superbe, mais le vent est un peu fort ; je ne m'en plains pas : cela me rafraîchit le front et disperse mes cheveux. Devant moi un jeune officier pêche à la ligne. La rivière est, par-ci, par-là, un peu abîmée par les teinturiers, qui sont en grand nombre à Amiens. — Au lointain, tout est marais et tourbières ; les cultivateurs vont de l'une à l'autre de leurs maisonnettes dans un bateau étroit et long ; chacune de ces maisonnettes a un potager où resplendissent des tournesols magnifiques, où s'étalent des nappes de cresson qui font frissonner d'aise, des choux énormes avec de larges feuilles (conçoit-on que ces choux-là récèlent un si joli et si tendre petit cœur !) Tout cela est charmant à examiner du cabaret de Jean Riant. C'est la Venise maraîchère.

Je ne parle pas de ces innombrables ponts de bois, — joie du paysage, — non plus que des grandes roues du moulin qui battent l'eau. Il n'y a rien de tel que les environs d'Amiens pour cette variété d'aspects. Quel dommage qu'il n'y vienne pas de vin, n'est-ce pas, Jean Riant?

Voilà les peupliers d'en face qui font un vacarme prodigieux ; il va pleuvoir. Plus affermis sur leurs troncs, les petit arbres fruitiers des jardins voisins ne bougent pas, eux, et se moquent du vent. Mais, échevelés et flexibles, les acacias se donnent à tous les diables, ils se lamentent, ils se tordent par toutes leurs branches.....

Adieu le soleil ! il recule devant le vent et se voile. Pour moi, je ne m'en soucie guère : j'ai le soleil dans le corps, grâce à ma bouteille. A ta santé, Jean Riant, joyeux patron de ce gîte picard, bonne face, grosse santé, belle humeur, Bacchus du peuple ! Que j'aie longtemps pied alerte et longue soif, et je te promets sonores litanies ! — Jean Riant, protégez-nous ! — Jean Riant, étoile du port (en amont), brillez sur nous ! — Eloignez de nous, Jean Riant, les trois plus épouvantables fléaux du monde : la fièvre, la guerre et l'amour ! — Je m'arrête, car il faut des rimes à cette litanie, comme il faut des clochettes d'or à une haquenée de reine ; des rimes qui aient le son et la couleur, la couleur du rubis, le son du cristal. Hélas ! pour oser tenter pareille œuvre, je ne suis encore que Jean Souriant. J'attendrai donc. On peut écrire impunément sur

les frontons, sur les livres, sur les socles : aux Muses, aux Grâces, à la Patrie, à la Vertu, à la Beauté, aux Grands hommes, aux Dieux, — mais on n'écrit pas sans pâlir, en tête d'une ode matérialiste, ces trois mots qui illuminent le papier : *A Jean Riant !*

A

ABOUT (Edmond). — De l'esprit, de l'activité et du bonheur. Un type essentiellement parisien. Grâce à une polémique qui a dépassé le but, le bruit de *Tolla* est devenu presque un succès. Dans *Les Mariages de Paris* il y a un courant d'observation moderne bien suivi; mais quelquefois aussi c'est commun, inutile, terminé à la hâte. Trop de chemisiers cités, du dilettantisme à tout prix et de toutes mains, une lithographie d'après Charles de Bernard. Faut-il rappeler le *Voyage à l'Exposition universelle des Beaux-Arts?* voilà de la critique d'écureuil; M. About y fatigue l'attention à force de saillies.

ACHARD (Amédée). — C'était *Grimm* avant-hier, c'était *Alceste* hier ; en fait de pseudonymes on pourrait choisir plus modestement. Il est voué aux *Courriers de Paris*, comme M. Eugène Guinot, et l'on sent parfois qu'il ronge son frein avec tristesse. Pour se délasser, il écrit des romans où semble passer le souffle de M. Alexandre Dumas. On parle beaucoup dans le monde de ses beaux meubles en bois de boule et de ses consoles du célèbre Rocaille.

ALBY (Ernest). — Le trompette Escoffier lui doit une heure de célébrité. Bien avant que Henri Heine publiât dans la *Revue des Deux-Mondes* ses *Dieux en exil,* M. Alby avait publié dans *Le Globe* les *Dieux de l'Olympe en habit noir*. Depuis quelques années, M. Alby est, dit-on, régisseur de la Maison-d'Or.

ALTAROCHE (A). — M. Altaroche a commencé par où les autres finissent, par des chansons. *Le Charivari* a gardé la mémoire d'une multitude de couplets qui ont été l'émoi, le scandale et la gaîté de leur temps. Entre tous, un chef-d'œuvre que l'on ne connaît pas assez, bien qu'on en parle toujours, c'est la fameuse *Complainte sur M. Romieu, dévoré par les hannetons*. M. Romieu était alors sous-préfet de Louhans ; plus tard il devint préfet de la Dordogne. Dans la complainte, M. Altaroche le représente, donnant de nouveaux soins à son roman du *Mousse;* tout

à coup entre précipitamment un garde-champêtre qui lui annonce une invasion de hannetons, ravageant le territoire. M. Romieu fait ses adieux à sa famille :

Après ces scènes touchantes,
A tout Romieu décidé
Prit donc son habit brodé,
Son épée étincelante,
Sans oublier toutefois
Mousse et *Bulletin des Lois*.

Accompagné du champêtre,
Vite en campagne il se mit,
Marchant droit à l'ennemi
Pour d'abord le reconnaître.
Assez longtemps il marcha,
Puis enfin le rencontra.

Ce hanneton incendiaire
En si grand nombre volait,
Que sa masse obscurcissait
Le soleil qui nous éclaire ;
Faisant un bruit si confus
Qu'à Feydeau l'on se fût cru.

Romieu transporté de rage
Tira son épée, et leur
Envoya sa croix d'honneur,
Avec son *Mousse*, au visage !
Mais l'animal furieux
N'en devint que plus nombreux.

L'insecte, comme une teigne,
Rongea tout le sous-préfet,
Commençant par le plumet
Et finissant par l'empeigne.
A l'instant il dévora
Yeux, pieds, mains *et cætera*.

Il a brandi son épée
Tant qu'il eut un bras encor ;
Mais lorsque de tout son corps
Sa langue seule est restée,
Cette langue a proféré :
— Vive le roi des *Francés !*

Bientôt le garde-champêtre
A recueilli ses débris,
Lesquels étaient si chétifs
Qu'en sa poche il put les mettre ;
Car il ne restait, je crois,
Que *Le Mousse,* avec la croix.

Je ne cite qu'un fragment ; selon moi, c'est épique. Rappelons encore, — mais n'en parlons pas trop, — son roman des *Aventures de Victor Augerol.* Après avoir joué un rôle politique, M. Altaroche a obtenu la direction du second Théâtre-Français ; plus récemment, il vient de fonder, avec M. Louis Huart, les Folies-Nouvelles.

ALMBERT (ALFRED D'). — Un livre sur le *Duel,* un autre intitulé : *Flânerie aux États-Unis,* et quelques ar-

ticles dans les journaux, principalement dans *L'Artiste,* où il a raconté d'une façon touchante les derniers moments de J. Chaudes-Aigues.

ANCRE (ALFRED D'). — Des cheveux blonds s'épanouissant en soleil autour d'une tête de vingt-cinq ans à peine, des moustaches fines, de la poésie comme s'il en fleurissait; heureux jeune homme! M. Alfred d'Ancre en est à son premier volume : *Le Printemps de la vie humaine.* Le grand mal, si ses vers et sa prose rappellent de temps en temps Alfred de Musset!

ANNE (THÉODORE). — Né en 1797. A appartenu au 16e régiment de chasseurs; puis a été admis, en 1823, dans les gardes-du-corps du roi. Rédacteur du *Drapeau Blanc,* sous Martainville; vaudevilliste ingénieux, feuilletonniste honnête.

ARAGO (ETIENNE). — M. E. Arago a composé beaucoup de pièces de théâtre, parmi lesquelles *Les Mémoires du Diable* ont toujours eu un grand succès. Une comédie en cinq actes et en vers, *Les Trois Aristocraties,* représentée au Théâtre-Français, a trahi ses prétentions à la haute littérature; nous préférons ses vaudevilles. C'est un *galant homme,* selon l'expression favorite de M. Jules Janin.

ANCELOT (VIRGINIE). — « Au moral comme au physique, Virginie Ancelot n'a pas un mérite visible pour tout le monde, et il en faut beaucoup avoir pour sentir tout ce qu'elle en a. Cela vient d'un certain abandon répandu dans toute sa personne ; elle a l'air si désintéressé sur elle-même qu'elle n'appelle pas tout de suite l'intérêt, et, jugée par la distraction, elle ne recueille que l'indulgence. Je doute qu'on l'ait jamais trouvée ni très-jolie ni très-spirituelle au premier abord; une sorte de mystère enveloppe tout son être.

« Virginie a la tête admirablement bien posée, ses mouvements sont pleins de nonchalence et de grâce. Brune de cheveux, blanche de teint, elle abandonne à ses yeux tout l'honneur de sa figure et ils suffiraient à sa beauté. Modeste et timide, elle laisse quelquefois tomber sur vous ces beaux yeux, dont l'expression est sérieuse et mélancolique, d'une manière si directe et si prolongée qu'une pareille attention vous inquiète et vous charme ; elle ne se doute pas de l'effet de ces longs regards si expressifs à son insu ; ils sont, pour ainsi dire, absents de la personne qui les reçoit ; ce sont des éclairs de ce feu sacrés qu'il faut lui reconnaître, et des préoccupations de sa pensée. »

Mettez au bas de ce portrait la signature de M. A. Malitourne et la date de 1828.

AURIOL (JULES D'). — Qui est-ce qui n'a pas été un peu dans sa vie rédacteur en chef de *La Patrie ?* M. d'Auriol l'a

été et l'est peut-être encore. Sa plume est taillée pour la polémique, et son esprit tourne facilement à l'épigramme. Trente ans et une élégante tenue.

AMPÈRE. — Académicien. Et après ?
Professeur au collége de France. Et après ?
Voyageur. Et après ?

ASSELINEAU (CHARLES). — Parisien. Il s'occupe beaucoup d'art et de bibliographie ; on a de lui des notices, qui sont de véritables découvertes, sur l'ébéniste Boulle, sur le peintre Bruandet, sur le poète Neufgermain. Il a donné une édition nouvelle du *Roman bourgeois* par Furetière. Ses articles de critique littéraire sont très-remarqués ; esprit sain, posé, il fuit les *concetti*.

AUBERT (CONSTANCE). — Fille de madame la duchesse d'Abrantès. Ses articles de mode font autorité — chez les marchands.

AUBRYET (XAVIER). — *La Femme de vingt-cinq ans* est un roman exquis ; la *petite bête* y est chassée avec une ardeur et une curiosité sans égales. Quoique jeune, M. Aubryet a beaucoup vécu — par les nerfs. Il est tourmenté du beau dans l'art, du nouveau dans la poésie, du char-

mant dans la prose, du moral dans la vie; ses tentatives indiquent une nature d'élite, quoique un peu tournée vers le pessimisme. Grattez le littérateur, vous trouverez un aimable garçon loyal et spirituel à outrance.

AUDEBRAND (PHILIBERT). — On couvrirait la superficie de la place du Carrousel avec le total prodigieux des écrits de cet homme de lettres. Où sont cependant ses écrits? où sont ses mille et une nouvelles, ses anecdotes, ses comptes-rendus, tout ce pêle-mêle semé de paillettes? Ils ont le sort des improvisations; son auteur les oublie lui-même. M. Philibert Audebrand appartient corps et âme au journalisme quotidien, dont il est depuis quinze ans l'expression la plus vivace et la plus insouciante. On consultera beaucoup son *Voyage à travers la petite presse,* une des pages les plus piquantes des mémoires littéraires du dix-neuvième siècle.

AUGER (HYPPOLYTE). — Il y a des noms qui ne portent pas bonheur. On sait que l'ancien Auger, l'académicien, le commentateur, s'est noyé. Son homonyme, celui qui nous occupe, sans être réduit à une extrémité aussi fâcheuse, s'est vu quelquefois forcé de vendre ses ouvrages, non pas à des libraires, mais à des écrivains plus en renom que lui. « Je suis en effet l'auteur du roman que M. Alexandre Dumas a publié en France, sous le titre de *Fernande,* »

dit-il dans une lettre adressée récemment à l'éditeur des *Contemporains*. L'aveu est triste à tous les points de vue. —« Il faut que je vive ! » ajoute avec amertume M. Auger.

AUGIER (ÉMILE). — Celui-ci est heureux autant qu'homme de France ; il est jeune, il se porte bien, il a le fauteuil de Boileau. Deux de ses dernières pièces décèlent un progrès dans sa manière jadis trop bourgeoise : *Le Gendre de M. Poirier* et *Le Mariage d'Olympe;* celle-ci surtout, malgré son insuccès, a des parties ardentes et tout à fait arrêtées. C'est déjà loin de cette école du bon sens où M. Émile Augier avait malencontreusement marqué ses premiers pas ; viendra un temps où il ne pourra relire, sans rire, sa *Gabrielle*. Je ne lui souhaite qu'un peu plus d'invention : il emprunte constamment à M. Jules Sandeau, on finira par s'en apercevoir.

AVENEL (PAUL). — On lui doit plusieurs romans. Sans compter une nouvelle imprimée dans *Le Mousquetaire*, et sur le titre de laquelle nos yeux se sont arrêtés avec effroi : LE GUILLOTINÉ STUPÉFAIT.

AYCARD (MARIE). — Des personnes éloignées du mouvement parisien et quelques voyageurs de commerce croient encore que c'est une femme. Détrompons-les à

jamais. M. Marie Aycard est trapu, barbu et Marseillais ; deux prunelles malicieuses étincellent sous ses lunettes ; il a l'organe impétueux et sonore ; il porte une grosse canne. Ce ne sont point là les signes particuliers d'une chevalière d'Eon. En 1826, un *Dictionnaire des gens de lettres vivants* écrivait sur lui les lignes suivantes : « Un roman en trois volumes, un recueil de ballades, quelques articles épars dans le défunt *Panomara des Nouveautés parisiennes*, et probablement quelques autres écrits anonymes, voilà tout ce dont se compose le butin littéraire de ce jeune auteur. Il a de l'imagination et ne manque pas d'esprit ; mais cela suffit-il pour être inscrit au temple de mémoire? Peut-être se chargera-t-il de nous le prouver dans *Le Pilote,* où il met parfois quelques articles. » Depuis la publication de ces lignes, M. Aycard est devenu un des maîtres dans l'art difficile de la nouvelle ; on ne saurait dire le nombre de vaudevilles et de comédies inspirés de ses feuilletons.

B

BABOU (HIPPOLYTE). — Il fut un instant l'honneur de l'ancienne *Revue de Paris* et l'espoir de la *Revue des Deux-Mondes*. Comment le jeune Babou trompa-t-il une aussi chère attente? On le retrouve feuilletonniste de théâtres dans l'ancien *Courrier français*. Dans l'ancienne *Revue nouvelle* il publie une série spirituelle et satirique, intitulée : *Les Revenants*. Ensuite, il passe tour à tour, comme à travers des tonneaux de papier, dans l'ancienne *Révolution*, dans l'ancien *Monde littéraire*, dans l'ancien *Athéneum* et dans l'ancienne *Comédie*, qui n'eut qu'un seul numéro... Hippolyte Babou ne ressemble-t-il pas un peu à cet ami

de M. Prud'homme dont la position sociale se résumait par le titre pompeux d'*ancien propriétaire des anciens terrains de l'ancien Tivoli?* — En tant que critique, Babou a la réputation d'un assez mauvais coucheur. N'appartenant à aucune école (ce dont il faut le louer), il a eu plusieurs fois maille à partir tantôt avec les fantaisistes et tantôt avec les réalistes, un jour avec la Bohême et une autre fois avec l'Académie. N'importe, c'est un écrivain de race; il aura sa place dès qu'il voudra se déranger pour la prendre.

BALLARD (CHARLES). — Violette littéraire, qu'il faut aller chercher sous l'herbe de la Légion-d'Honneur. M. Ballard rédigeait autrefois en chef *Le Petit-Poucet*, un des journaux les plus rares et les plus singuliers de la période 1832-1833. Le roman intitulé : *Un Cousin de province* est son principal titre de gloire.

BALATHIER DE BRAGELONNE. — Encore une âme damnée du journalisme! La collection de toutes les gazettes où il a marqué son passage, depuis *La Silhouette* jusqu'au *Canezou, moniteur de l'ajustement en France,* suffirait à le rôtir durant l'éternité.

BANVILLE (THÉODORE DE). — Depuis plusieurs minutes la phrase suivante est suspendue au bout de notre

plume : « Au premier rang de nos meilleurs poètes, entre Musset et Gautier, on doit placer M. Théodore de Banville, dont plusieurs recueils, *Les Cariatides* et *Les Stalactites* attestent l'éclat, la grâce et l'esprit. » Cette phrase est claire et rend ma pensée ; mais n'est-elle pas trop simple, à propos d'un poète lyrique? Est-il convenable de parler de Pindare dans les mêmes termes que de Fumade? Allons un peu d'élan, et cherchons mieux :

« Parmi ceux dont la poitrine saigne incessamment sous les ongles d'or de l'idéal vautour, les sirènes ont retenu le nom de M. Théodore de Banville, qui a signé de ses sanglots deux poèmes ivres de la folie embrasée, et où les ors de l'image se mêlent splendidement aux sonorités épanouies des rhythmes. »

Voilà qui est un peu plus satisfaisant.

En dehors de ses odes païennes, Banville a jeté au hasard, sous le titre d'*Odes Funambulesques,* une série de pièces enjouées.

Nous ne connaissons à M. Théodore de Banville qu'un travers, c'est sa préoccupation constante des choses et des personnes du théâtre. Il conserve un étonnement enfantin pour les malpropretés des coulisses ; il met sa vanité à savoir l'époque précise des débuts de mademoiselle Yamini, et on l'a vu suivre sur les boulevards l'acteur Machanette, en donnant les signes du plus vif attendrissement.

BAZANCOURT (DE). — Ayant reconnu combien les manuscrits s'égaraient facilement dans les bureaux de rédaction, M. de Bazancourt a imaginé de mettre ses romans dans des boîtes à chapeaux et de les porter ainsi renfermés aux journaux.

BARBARA (CHARLES). — Talent discret et fort; vie isolée. *L'Assassinat du Pont-Rouge* et les *Histoires émouvantes* ont attiré beaucoup l'attention sur lui.

BARBIER (AUGUSTE). — C'est un homme de taille moyenne, brun, très-proprement vêtu, d'une politesse aisée, les allures d'un bourgeois dans le sens honnête du mot. Je le vois souvent au cercle Valois, où il vient lire *les papiers* assidûment; il n'a pas du tout l'air de *mâcher la poudre*. — Voilà celui à qui il fallait donner un fauteuil d'Académie! Est-ce M. Ponsard qui écrirait une ligne du *Pianto*, une strophe de *Lazare?* Honte du temps de Louis-Philippe : M. Auguste Barbier n'a pas même la croix!

BARRIÈRE (THÉODORE). — Collaborateur de MM. Capendu, Henry de Kock, Taillade, Decourcelles, feu Jules Lorin, Mürger, feu Bayard, Arthur de Beauplan, Marc-Fournier, Fauchery, Dumanoir, Lambert-Thiboust, Jaime fils et Morand.

BARBEY D'AUREVILLY (JULES). — Il est des personnalités et des talents assez difficiles à saisir, surtout en quelques lignes. M. Barbey d'Aurevilly a écrit des romans psychologiques, tels que *L'Amour impossible* et *La Vieille maîtresse,* et un roman d'action, *L'Ensorcelée,* qui témoignent d'une supériorité littéraire évidente, mais qui accusent en même temps un esprit bien troublé, quoique impérieux, sans point d'appui et plein de monstrueuses contradictions. Le catholicisme de fer de M. de Maistre y coudoie les mondainetés de Balzac et les lascivités premières du romantisme. Et puis, avec tout cela, il adore Joubert ! Cependant le style de M. d'Aurevilly est loin des froides limpidités de l'empire, il appartient au contraire à l'école du *trop de zèle;* chez lui il faut que la phrase irradie ou dise pourquoi. Depuis quelques années, M. Barbey d'Aurevilly rend compte des livres dans *Le Pays;* ses qualités de critique nous semblent préférables à ses facultés de romancier ; il voit parfaitement la paille dans l'œil de ses confrères et il a la sévérité des gens consciencieux.

BARANTE (DE). — L'auteur de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne* doit avoir aujourd'hui soixante-treize ans environ. Il a été préfet sous l'Empire et pair de France sous la Restauration. Malgré son grand âge, M. de Barante est un des académiciens les plus actifs; son dernier ouvrage, l'*Histoire du Directoire*, a donné lieu à des appréciations

diverses, mais qui n'enlèvent rien à l'exactitude de ses renseignements.

BARENTON (ARMAND DE). — C'était, il y a quelques années, le jeune et élégant secrétaire de M. Nestor Roqueplan. *La Physiologie du sentiment,* publiée sous le pseudonyme de Georges Rœder, est de lui. Il écrit dans *L'Illustration,* où il paraît être spécialement chargé de l'éreintement du docteur L. Véron.

BARTHÉLEMY. — Le vers colossal et bronzé des *Douze Journées de la Révolution,* l'alexandrin coloré et souple du *Craps* et de *L'Art de fumer,* la part brillante de collaboration à la *Némésis,* assignent à M. Barthélemy un haut rang parmi les poètes modernes. Il est fâcheux qu'il ne se préoccupe plus maintenant que des côtés mécaniques de son art; ses nouvelles pièces officielles, et particulièrement son poème de *Sébastopol,* trahissent une lassitude de pensée que ne déguise point suffisamment l'inattendu de certaines rimes, puériles à force de richesse. M. Barthélemy hante peu ses confrères, auprès desquels il passe pour misanthrope. Son visage est triste; il fume toujours.

BARTHET (ARMAND). — M Barthet est ce jeune homme qui eut la bonne fortune de voir jouer sa première comédie par M^lle^ Rachel; depuis lors, il a donné à la librairie un

volume de Nouvelles, favorablement accueilli de la critique et du public, ainsi qu'un volume de vers : *La Fleur du Panier*. Le chemin a été pour lui aisé et riant; les fleurs qu'il y ramasse ne sont ni des pivoines ni des tournesols : ce sont tout au plus des fleurettes, mais le panier qui les enferme est charmant; il est découpé à jour, orné de faveurs et tout frais de rosée. Aline, avant sa royauté de Golconde, l'avait sans doute oublié au bord de la route. (Suis-je assez précieux?) M. Armand Barthet est de l'aimable famille des poètes heureux; il ne pleure jamais, c'est à peine s'il soupire.

Quant à l'homme, c'est autre chose. Franc-Comtois, nature en dehors, Barthet apparaît chaque soir dans le divan Lepelletier, où il fait un vacarme de tous les diables et où il se produit dans des toilettes impossibles : casquette de turf, fraise à la Henri III, pantalon à pont, manchettes brodées. De plus, Barthet a ce qu'on appelle la main malheureuse, c'est-à-dire qu'il casse tout ce qu'il touche; il était autrefois l'effroi des soirées de Victor Hugo, chez lequel il n'allait que pour renverser, en saluant ou en se retournant, les curiosités romantiques et fragiles dont le salon de la place Royale était encombré.

BASCHET (Armand). — La similitude de leurs noms rend très-malheureux Armand Baschet et Armand Bar-

thet ; aussi évitent-ils de se rencontrer. Baschet court le monde, afin de faire mieux son chemin. Quand il s'arrête à Paris, il vaque à toutes ses visites avec son groom, un petit bonhomme qui rappelle le Toby-Paddy-Joby de Beaudenord, dans *La Maison Nucingen*. Le groom monte seul dans les maisons : — Monsieur ou madame, dit-il, pouvez-vous recevoir M. Armand Baschet, qui est en bas? Sur la réponse affirmative ou négative, Baschet sort alors de son coupé ou se renfonce dans les coussins. Cela prouve une chose : c'est qu'il n'aime pas à perdre son temps. Il n'y avait pas trois jours, lors de ses débuts dans le monde littéraire, qu'il était débarqué de la diligence de Blois, et il avait déjà vu M. de Broglie, le père Lacordaire, madame Mélanie Waldor, Halévy, Horace Vernet et Albert Biffard. Son admiration pour les œuvres de Balzac lui a dicté un volume qui a eu du succès.

BAST (Amédée de). — M. de Bast a fait : *Une Carpe dans un baquet*, *Monsieur Pélican*, *Le Mameluck de la Grenouillière*, etc Il ne faut pas s'étonner si les romans de M. de Bast, un des doyens de l'in-12, sont à peu près oubliés. Qui se souvient des romans suivants de Le Sage, dont je relève les titres sur un ancien catalogue de Lepetit, libraire, quai des Augustins :

Adelson et Salvini, 1 vol. in-18, avec figures.
Lucie et Mélanie, 1 vol. in-18, fig.
Nancy et Annebel, 1 vol. in-18, fig.
Belleval et Selville, 2 vol. in-18, fig.

BATAILLE (CHARLES). — M. Charles Bataille est un homme de polémique, comme l'indique son nom. Il ne peut souffrir particulièrement les poètes qui se réunissent le soir dans une brasserie de la rue des Martyrs. Il les trouve laids, absurdes; on dirait, à l'entendre, que ce sont eux qui ont empêché le succès de son volume intitulé: *Des Vers*. En fait de critique et d'appréciations individuelles, moins que personne, sans doute, nous avons le droit d'avertir et de conseiller un de nos confrères, même un de nos confrères de talent, comme M. Charles Bataille. Nous croyons cependant qu'il aurait tout à gagner à ne pas égarer son tempérament d'écrivain dans des attaques vraiment trop frivoles contre des gens de son âge, qui travaillent comme lui, qui luttent comme lui, qui souffrent peut-être plus que lui, et dont les ridicules, au demeurant, importent peu au public. Les ridicules! A-t-on bien été au fond de ce mot? Pour nous, nous avons vu souvent des ridicules qui soutenaient des courages. Maint jeune poète aux cheveux démesurés est parti pour la gloire avec la superstition capillaire de Samson. Une manie est un encouragement perpétuel, un rappel continu à l'espérance. Nous avons pu plaisanter quelquefois à propos des rapins et de leurs chapeaux pointus, mais nos paroles n'ont jamais emprunté le caractère violent de M. Bataille. Nous comprenons tout en art, et nous respectons les hâbleries inoffensives aussi

bien que les mutismes orgueilleux. Les agrégations des *réalistes,* leur conversation, qui se hisse parfois naïvement à la hauteur d'une prédication, leur dédain brutalement exprimé pour les écrivains précieux et les marchands de sirops littéraires, tout cela agace M. Bataille. Jusqu'à un certain point on peut comprendre cette antipathie; il y a des gens qui veulent boire leur choppe en repos, rien de plus naturel. Mais alors pourquoi M. Charles Bataille ne change-t-il pas de brasserie ? Il pourrait également faire monter chez lui de la bière; on en vend par cruchons, qui est excellente et qui se conserve très-bien.

BAUDELAIRE (CHARLES). — Les lèvres serrées, un nez sensuel et frémissant, des yeux brillants « comme deux gouttes de café noir, » une voix brève et coupant les mots comme avec un couteau de boulanger, voilà M. Baudelaire. Nous commençons par sa personnalité, parce qu'elle est inséparable de son talent. Il y a quelque chose de choquant dans l'excès d'intelligence qui anime cette physionomie; on se sent interrogé, presque deviné, et l'on se révolte. Ses écrits sont rares, mais empreints d'un double cachet de force et d'étrangeté ; ses vers sont substantiels, précis; il leur a donné le titre de : ***Fleurs du Mal ;*** nous ne voulons pas trop approfondir ce titre, nous craindrions d'y trouver un système, une théorie. Très-âpre à la recherche des œuvres sérieuses et vécues, M. Charles Baudelaire

a rencontré son semblable à travers l'Océan, — Edgar Poe ; — en conséquence, il l'a étudié avec une rare puissance d'assimilation et l'a traduit avec une passion effrayante. Edgard Poe, en effet, avec des vices douloureux en plus, a des facultés et des procédés qui sont communs à M. Charles Baudelaire; on reconnaît dans tous les deux le même amour des exceptions morales, la même insanité de milieu, toujours la même concentration de style.

Si ce petit répertoire n'était pas chose si légère et si fugitive, nous aimerions à nous arrêter encore au nom de M. Baudelaire. Comme tous les artistes volontaires et qui ne se préoccupent ni de leurs confrères ni de l'opinion publique, M. Baudelaire compte de véritables et acharnées inimitiés. — Est-ce parce qu'on annonce, comme devant paraître prochainement, un ouvrage de lui, intitulé : *Conversations de M. Charles Baudelaire avec les Anges ?*

BASSET (Charles). — Il est fils de M. A. Basset, ancien directeur de l'Opéra-Comique. M. Charles Basset n'est connu dans la littérature que sous le pseudonyme d'Adrien Robert, qui lui sert à signer des romans du demi-monde écrits avec une certaine verve.

BEAUVOIR (Roger de). — Quel sang actif ! Comme il va ! Comme il vient ! et toujours souriant ! Sa vie se passe à échanger des poignées de main sur les boulevards, chez Tortoni et à l'Opéra. Il ouvre la bouche et il parle en vers, il ne se tait que pour boire du vin de Champagne. Mais qu'il le boit avec grâce et avec gaîté ! Où donc prend-il le temps d'écrire, ce causeur, ce viveur, cet amateur de tableaux, ce voyageur, ce plaideur, ce duelliste ?

BELL (Georges). — Il y a deux hommes en M. Georges Bell : le Basque et l'écrivain. Le Basque est le plus tempêtueux, le plus passionné de tous ceux qui jurent par *Diou bibant*, ses discours répandent l'épouvante, son regard est une menace. Ouvrez ses écrits : vous n'avez plus qu'un rhéteur charmant, sans audace, indulgent ; il promettait d'assommer, il caresse ; il devait tout détruire, il débute par s'asseoir modestement sur une chaise.

BELLOY (marquis de). — Un poète d'esprit, ce qui ne se rencontre pas à toute heure et sur tous les chemins, un chevalier d'Aï, un marquis de Sillery mousseux. Ses *Légendes fleuries* ont de l'attrait et souvent mieux que cela. Le marquis de Belloy a été le camarade de Balzac, qui lui a dédié sa belle nouvelle de *Gambara*.

BERGER DE XIVREY. — Membre de l'Institut et auteur d'un dictionnaire universel. Savant à vingt-deux carats.

BAUCHERY (Roland). — A qui la faute si, malgré ses nombreux romans, M. R. Bauchery n'est pas en possession d'une réputation plus étendue ? Les premiers catalogues du libraire Roux proclamaient cependant en lui le successeur direct de Walter Scott.

BÉDOLLIÈRE (Émile de la).—M. Emile de La Bédollière est le premier littérateur que nous ayons vu, une heure après notre arrivée à Paris. Le hasard m'avait envoyé loger sous son propre toit, rue du Mail. Son accueil fut extrêmement accort : il me donna une lettre de recommandation pour M. Curmer et une autre pour M. Hetzel. M. Curmer me demanda si je saurais lui faire un paroissien. Quant à M. Hetzel, voilà dix ans que je le cherche pour lui remettre la lettre de M. La Bédollière. A l'hôtel des Capucines, en 1848, j'ai failli le rencontrer ; il y a un mois, je l'ai manqué de dix minutes seulement. Je compte pourtant beaucoup sur cette lettre de recommandation.

Emile de La Bédollière était né pour être mieux qu'un traducteur et qu'un nouvelliste ; il avait commencé par la poésie et rimait à cœur perdu quand le hasard mit

M. Barba sur sa route. Dès lors, adieu chansons ! il fallut tout traduire : Hoffman, Cooper, Dickens et madame Beecher Stowe. La pipe devint sa principale consolation.

BEAUPLAN (ARTHUR DE). — Fils de feu Amédée de Beauplan. Commissaire du gouvernement auprès de l'Odéon, M. Arthur de Beauplan a fait jouer... au Théâtre-Français *Les Piéges dorés*, que les réclames des journaux persistaient à appeler *Les Siéges dorés*.

BOULLAND. — Membre de la Société des gens de lettres.

BONNIN. — Id.

BORDOT. — Id.

BAUDOT. — Id.

BORDES. — Id.
(*Nota.*) — Il faut être consciencieux.)

BERTHOUD. (S. HENRY). — La Flandre fut longtemps à lui, comme la Bretagne est à M. Pitre-Chevalier, comme

l'Inde est à M. Méry, comme Romainville est à M. Paul de Kock. Il a fait un Rembrandt à l'usage du *Musée des Familles*, et des Teniers à en revendre. En ce temps-là, M. S. Henry Berthoud (cet S est demeuré à l'état énigmatique, de même que le Z de *Z. Marcas)*, était un des habitués fervents des coulisses de l'Opéra. On n'entend plus guère parler de lui depuis quelques années. Il a concouru cependant à la fondation du *Pays*, dans le feuilleton duquel il a publié l'*Histoire d'un Nez.*

BERTHET (Elie). — M. Elie Berthet porte des lunettes ; il est très mince et d'une apparence modeste. Ses débuts dans *Le Siècle*, à l'aurore du roman-feuilleton, furent heureux : il eut immédiatement un public. Cette veine s'est un peu ralentie, et pourtant les derniers ouvrages de M. Elie Berthet, tels que *L'Othon d'Or* et *Le Nid de Cigognes*, ont une supériorité incontestable sur les premiers. Mais essayez de discuter avec la vogue !

BERLIOZ (Hector). — Tout ce qui ne vaut pas la peine d'être chanté, il l'écrit. Aussi est-ce un étrange écrivain, plus encore qu'un étrange musicien. Ses comptes-rendus du *Journal des Débats* sont remplis de grosses farces, qui amusent beaucoup — M. Berlioz.

BROCARD DE MEUVY FILS. — Laissez venir à nous M. Brocard de Neuvy, qui sous le titre même de *Brocards* s'est exercé déjà au jeu de l'épigramme.

BOREL (PETRUS). — Il y avait dans les écrits de M. Petrus Borel mieux et autre chose que ce qu'on a voulu y voir. Il y avait d'abord un poète. Si vous en doutez, lisez, non pas peut-être les *Rhapsodies*, mais le prologue en vers de son roman de *Madame Putiphar*, prologue qui commence ainsi :

> Dans ma poitrine sombre, ainsi qu'en un champ clos,
> Trois braves cavaliers se heurtent sans relâche.

Malgré d'excellentes et sérieuses qualités, M. Petrus Borel, pour avoir voulu trop mystifier le public et la critique, a laissé un nom qui est le synonyme du romantisme le plus outré. Le surnom de *lycanthrope* adopté par lui, son fameux : « Monsieur le bourreau, je désirerais que vous me guillotinassiez, » ses furibondes sorties contre les *bourgeois au menton glabre*, son orthographe arbitraire, — sont encore dans quelques mémoires épouvantées. Présentement M. Petrus Borel est colon en Algérie.

BROT (ALPHONSE). — Après le plus fougueux des Jeune-France, en voici venir le plus timide et le plus

éploré, l'auteur de *Priez pour elle,* de *Jane Grey*, de *Entre onze heures et minuit.* Au milieu de la société satanique du *Bousingot*, où ses amis l'avaient entraîné, à l'heure où l'on ne parlait rien moins que de boire de l'hydromel dans le crâne d'Andrieux, M. Alphonse Brot a dû souvent lever les yeux au ciel et se demander en tremblant pourquoi il était venu dans cette galère.

BOUGY (ALFRED DE). — Il a fait paraître la *Luizina,* des voyages qui sont estimés, et des Fragments inédits de Jean-Jacques Rousseau.

BOYER (PHILOXÈNE). — Au physique, M. Philoxène Boyer répond entièrement à l'idée que la foule ironique se fait d'un poète : un habit noir boutonné sur un corps très-maigre, des cheveux longs et plats, des gestes convulsifs. Le moral est d'ailleurs à l'avenant ; jamais la poésie n'a rencontré de servant plus fanatique, plus illuminé, plus exclusif. Ne se contentant pas de vibrer à tous les évènements et de magnifier en vers splendides les dates significatives de l'histoire moderne, il essaie encore de réaliser ses propres rêves lyriques. En un hiver somptueux, on se souvient de l'avoir vu jeter une fortune par les fenêtres du Café de Paris; comédiennes et grands hommes s'asseyaient en ce temps-là à sa table ; Victor

Hugo causait de *Marion Delorme* avec mademoiselle Judith : Théophile Gautier souriait à l'oreille de mademoiselle Ozy ; Arsène Houssaye, Théodore de Banville, Alexandre Dumas fils, Méry, vingt autres encore, étouffaient sous une mousquetade de mets les détonations de l'aï. Philoxène était heureux alors, et il y avait de quoi l'être, en effet !

BUSQUET (ALFRED). — A cette époque, on remarquait, non sans une certaine surprise, que Busquet se retirait toujours quelques minutes avant le dessert. On le croyait malade, et on le laissait discrètement partir. Mais ce fait se reproduisant avec la scrupuleuse régularité d'une habitude, on le suivit jusque sur les hauteurs du faubourg Montmartre, et bientôt on acquit la conviction qu'il rentrait chez lui *pour travailler à un poème*. La stupeur fut unanime parmi tous ses amis ; on crut à un dérangement de ses facultés cérébrales, et sous divers prétextes le docteur Aussaudon (Ah ! mon Dieu ! nous l'avons oublié à la lettre A !) s'introduisit dans son cabinet, où il le surprit effectivement traçant des lignes uniformes sur un papier de dimension considérable. Une consultation allait être organisée, lorsque la librairie Lecou se hâta de publier le poème d'Alfred Busquet. Dès lors la pitié fit place à un sentiment général d'admiration ; du jour au

lendemain, l'opinion transformée salua en lui un rimeur prestigieux, un poète magistral. Il fut bien un peu question de le brûler vif pour cause de panthéisme, mais la critique s'interposa entre l'auteur et les tortionnaires. Maintenant *(exegi monumentum!)* M. Busquet ne se retire d'un festin qu'après la disparition du dernier biscuit glacé et l'égouttement suprême du dernier flacon. Et encore!

BRUCKER (Raymond.) — Nous voici en présence d'une des intelligences les plus grandes et les plus ravagées du dix-neuvième siècle. Notre respect est réel vis-à-vis de cet homme de bonne volonté à qui il a été donné si peu de paix sur la terre, qui a tant cherché et qui a encore si peu trouvé. Que d'efforts! que de luttes! et à travers ces douleurs sans cesse renaissantes, que de beaux romans, la plupart, non pas oubliés, mais même ignorés! — Puisse la goutte d'eau d'un critique sympathique te rafraîchir pendant une minute, ô damné littéraire!

BOUCHARDY (Joseph).—Lui aussi était de la société du *Bousingot :* Petrus Borel l'avait baptisé *Cœur de salpêtre.* Ses succès sont nombreux et mérités; je connais peu de pièces d'une ampleur plus majestueuse que *Christophe le Suédois ;* il y a dans *Gaspardo le Pêcheur* des tableaux

énergiques ; alors le style de M. Bouchardy emprunte à la situation une correction et une force qui habituellement lui font défaut.

BOURGEOIS (ANICET). — Un des maîtres du mélodrame, après avoir été un des maîtres du drame. N'allons pas oublier qu'il a fait *Passé Minuit*.

BRIZEUX. — L'auteur de *Marie*, c'est tout dire, l'œuvre honnête et charmante, une de nos émotions premières, quelque chose comme une bonne action.

BÉRANGER — Vous comprenez bien que je ne vais pas m'amuser à vous entretenir des mérites de Béranger. Ce serait trop naïf.

BOITEAU (PAUL). — C'est dans le nid de *L'Artiste* que ce jeune homme a vu le jour, comme vous, comme moi, comme tous ceux qui font se becqueter deux rimes au bout d'un distique. M. Arsène Houssaye, ne lui trouvant pas un nom suffisamment gracieux, l'engagea à signer *Paul d'Ambly*, ce à quoi le jeune homme consentit de bonne grâce. La manie dominante de M. Houssaye consistait en effet à rebaptiser ses rédacteurs : de M. Jules Fleury il a

fait *Champfleury*, de M. Hippolyte Castille *le chevalier Castille ;* il a obligé M. Aubriet à s'appeler Aubryet avec un *y* ; nous-même, nous n'avons pas été à l'abri de ses tentatives euphoniques : lorsque nous allions corriger nos épreuves à l'imprimerie Gerdès, il nous arrivait de trouver notre nom orthographié tantôt *Moncelé* (comme *Franjolé*), tantôt Charles de Monselay, et c'étaient de véritables combats pour obtenir la restitution du nom de nos pères. Pourtant nous tînmes bon. M. Boiteau d'Ambly a passé de *L'Artiste* au *Moniteur ;* il y a apporté son érudition et l'enjouement d'un style de vingt-quatre ans.

BOURDIN (Gustave). — Qui croirait que la *Gazette des Tribunaux* est un Conservatoire d'écrivains humouristes? Voilà pourtant d'où sont sortis Wollis, ce Rosambeau du Palais-de-Justice ; James Rousseau, le compère de Romieu, et finalement M. Gustave Bourdin, tour-à-tour rédacteur du *Journal pour Rire* et du *Figaro* actuel. On lui attribue une brochure intitulée : *Voyage autour de la reine Pomaré*, c'est-à-dire Elisa Sergent, une des premières dames aux camélias d'avant la Révolution de février.

BRUNSWICK. — Ce nom appelle celui de M. de Leuven ; M. de Leuven appelle Alexandre Dumas ; Alexandre Dumas appelle tout le monde.

BOUCHERON (MARTIAL). — « La personne qui a déposé dans les bureaux de *La Patrie* un roman intitulé *Brutus*, est invitée à venir en corriger les épreuves. » On a pu lire cet avis en 1849. Pareille bonne fortune est rare pour les écrivains qui commencent ; pourquoi M. Boucheron n'a-t-il pas répondu avec plus d'empressement aux avances du hasard ?

BUCHON (MAX). — S'est révélé par une traduction des poésies complètes de Hebel et de quelques nouvelles d'Auerbach. Pour son propre compte, il a publié des *Scènes champêtres* dans le goût de ces deux auteurs ; voici un échantillon de son style :

La foire ! c'est le jour des cris et des vacarmes,
Le jour des charlatans, des bœufs et des gendarmes,
Le jour des pains d'épice et des petits couteaux,
Le jour des grands chapeaux de paille et des rateaux.

Au bazar de Paris venez, mesdemoiselles !
Regardez ces tricots, ces bas, ces filoselles,
Ces foulards à dix sous, tout cela n'est pas cher ;
Approchez, donnez-vous la peine d'approcher !

Voici les bons ciseaux, les rasoirs, les lunettes,
Les bretelles, les gants de peau, les savonnettes,
Les bagues d'or massif, pas du tout frelaté,
Les plumes, les crayons, première qualité.

On ne niera pas que ce ne soit là du réalisme, et du plus consciencieux. Les autres scènes champêtres de M. Max Buchon ont pour titres : *Le Chaudronnier, Le Cochon, Le Fruitier, La Pâte au Four.* Il y a toute une pièce consacrée à un vieux gilet ayant appartenu à M. Courbet, lequel gilet avait été taillé dans un jupon de sa grand'-mère.

Et si vous ne saviez déjà, d'après nature,
A qui ce gilet blanc, chef-d'œuvre de couture,
Voilà vingt ans passés, jusqu'aux genoux tombait,
Je vous dirais que c'est à notre ami Courbet.

Nous aurions bien envie de railler ; mais pourquoi ? Nous croyons M. Buchon de bonne foi, ainsi que la plupart de ceux qui marchent dans le sillon de la poésie familière et populaire, à la suite de Burns. Ils cherchent à mettre en honneur un art franc et descriptif comme un miroir ; rien de plus louable. Seulement, nous croyons qu'ils s'abusent sur le public auquel ils croient s'adresser ce n'est pas du peuple que leur viendra le succès ; le peuple, pour se distraire de ses travaux, tient médiocrement à ce qu'on lui mette sous les yeux le spectacle de ses propres mœurs ; il lui faut surtout des histoires qui se passent hors de sa caste, du merveilleux, de l'élégant ; et cela est facile à concevoir. Croyez-vous intéresser bien prodigieusement des villageois et des ménagères

en leur racontant comment se fait le boudin ou la manière d'étamer les chaudrons ?

> J'ai, depuis l'an dernier, un reste de potasse,
> Et du fenouil aussi, dans une vieille tasse ;

dit M. Buchon. La belle avance ! et comme le peuple va être affriandé par votre *reste de potasse*. La moindre livraison à quatre sous fera bien mieux l'affaire de Jean-Louis que votre livre aux odeurs rustiques ; ce n'est pas votre refrain de fourches et de beurre frais que Toinette retiendra, mais quelque romance de la ville, ambitieuse et *distinguée*. Allez donc voir si ce sont les paysans qui achètent les livres de M. Champfleury ! Sans la musique et sans la politique, où en serait la réputation de M. Pierre Dupont ? Tout le monde a chanté ses mauvais couplets sur Radetsky, et quelques personnes seulement ont retenu ses admirables vers des *Véroniques* :

> O véroniques, sous les chênes,
> Fleurissez pour les simples cœurs,
> Qui dans les traverses humaines
> Vont cherchant les petites fleurs !

Encore les *Véroniques* n'appartiennent-elles pas au genre réaliste, proprement dit ; elles ont un accent plus largement humain et touchent par-là à Béranger, qui ne prend du détail que ce qu'il en faut prendre. — En

résumé et pour revenir à M. Max Buchon, poète moins naïf qu'il n'en a l'air, si les *Scènes champêtres* et généralement tous les essais de même nature plaisent à quelques lecteurs, ce ne peut être qu'aux gens du monde, aux littérateurs, aux raffinés, aux délicats, aux blasés, de la même façon qu'une soupe aux choux est une curiosité charmante sur la table d'une salle à manger du faubourg Saint-Germain.

BERNARD (PIERRE). — L'esprit n'est-il donc bon qu'à éparpiller et à jeter au vent? Encore un homme d'esprit, qui flotte de la politique à la littérature, qui fait des *cocottes* après avoir été le secrétaire d'Armand Carrel, et pour qui les journaux ne sont que des albums où, après force sollicitations, il trace indifféremment son nom au bas de quelques lignes.

BOURGET (ERNEST). — La chansonnette, ce petit drame où les couplets alternent avec des récits en prose, n'est pas d'invention moderne. *Le Rémouleur et la Meunière, Le Postillon de Lécluse,* avaient déjà ouvert la voie. L'Empire et la Restauration eurent des rondes parlées et chantées; de nos jours, c'est-à-dire vers 1838, M, Bourget a agrandi le cadre de la chansonnette, en l'appropriant exclusivement à la reproduction des mœurs populaires; il a presque inventé le gamin de Paris, même après

Bouffé ; son musée est recruté dans les foules du boulevard et dans les paradis des théâtres, devant l'étalage des marchands de macarons et sur le seuil des bals d'étudiants. On ne peut pas plus oublier l'œuvre criarde et joyeuse de M. Bourget, dans une histoire morale du peuple parisien, qu'on ne peut omettre l'œuvre sentimentale de madame Loïsa Puget dans les annales de la bourgeoisie moderne.

C

CARAGUEL (Clément). — Il n'a de méridional que le nom et l'accent. C'est un talent réfléchi jusque dans la plaisanterie, sarcastique plutôt que bouffon. Depuis bientôt huit années il écrit, dans *Le Charivari*, l'histoire de France en turlupinades, et il semble en avoir pris son parti.

CALONNE (Alphonse de). — Un des principaux directeurs de la *Revue Contemporaine*, à laquelle il est dévoué corps et âme. Son passage dans le Comité de la Société des gens de lettres a été marqué par d'excellentes tentatives.

CAUVAIN (Henri). — *Le Constitutionnel* est la rose dont M. Cauvain est l'abeille. Je me félicite de cette comparaison, qui, bien qu'un peu cherchée, rend ingénieusement l'idée d'un rédacteur blotti dans un journal et y composant un miel exquis.

CASTILLE (Hippolyte). — Homme de talent avant tout. Il avait droit à des chances meilleures. Ses premiers romans ont un mouvement qui promettait un créateur. Comme pamphlétaire, il est incomplet; comme historien, il remue des sophismes tels et emploie des formes si inusitées qu'il échappe à toute appréciation sérieuse. Son affirmation doctorale n'impose à personne d'ailleurs, et ses colères ne lui servent qu'à déguiser ses hésitations. Quoi qu'il fasse, il manque d'autorité. C'est un Mirabeau sans organe, sans prison et sans petite-vérole. Malgré cela, M. Hippolyte Castille, intelligence active et digne d'intérêt, devrait avoir depuis longtemps sa place marquée dans un des premiers journaux ou dans la première revue.

CHADEUIL (Gustave). — M. Chadeuil rédige la critique musicale du *Siècle* sous l'œil exercé de M. Louis Desnoyers, son beau-père. Il n'était connu auparavant que par l'indispensable volume de poésie.

CHAMPFLEURY. — *Je suis discuté, donc je suis !* Voilà ce que M. Champfleury peut se dire. Et n'est pas discuté qui veut! Enthousiaste minutieux du génie de Balzac et d'Hoffmann, dont ses œuvres portent le double reflet, il a poussé de toutes ses forces au mouvement unanime qui se produit aujourd'hui en faveur de ces deux inventeurs. Travailleur obstiné, contestable, contesté, il ne cesse de réagir contre la puérile école des phraseurs; peut-être même, comme tous les réactionnaires, est-il excessif et conduit-il trop loin son mépris de la rhétorique en l'étendant jusqu'à la grammaire. — La peinture lui doit des impulsions analogues ; ses articles nombreux ont aidé à remettre en lumière Chardin, Lenain et les peintres d'intérieur. Il a deviné et annoncé M. Courbet, car, en 1848, signalant le tableau de *La Nuit de Walpurgis*, il écrivait ces lignes : « Souvenez-vous de cet inconnu qui s'appelle Gustave Courbet ; ce sera bientôt un grand peintre. » Grand peintre, la question n'est pas encore résolue, mais à coup sûr, c'est un peintre renommé. M. Bonvin doit également à M. Champfleury une partie de sa légitime réputation.

CHAPUS (Eugène). — Auteur de *La Carte jaune*, ouvrage qui a compté dans le romantisme du second ordre. M. Eugène Chapus rédige maintenant un journal de fashion, *Le Sport*.

CAPO DE FEUILLIDE. — E. Capo de Feuillide a tenu une place énorme dans le journalisme. Rédacteur de *L'Europe littéraire*, il critiqua si vertement *Lélia* que M. Gustave Planche crut devoir se constituer le défenseur chevaleresque de son jeune ami George Sand. En conséquence, M. Planche appela M. Capo de Feuillide en combat singulier ; on alla sur le terrain, mais il n'y eut point de sang répandu. Plus tard, M. Capo de Feuillide, qui appartient au barreau de Paris, fut l'avocat de M. Rosemond de Beauvallon dans la retentissante affaire Dujarrier. Ses *Lettres sur l'Irlande* ont éveillé la sympathie de l'Europe ; il a beaucoup écrit également sur l'Algérie. C'est une plume batailleuse, une nature chaude, à qui tous les postes conviennent et qui convient à tous les postes, et que l'on est infiniment surpris de retrouver, au bout de quinze ans, oisive, délaissée, oubliée, sans prestige dans le passé, sans action dans le présent.

COUAILHAC (L.) — Voltigeur de la presse légère, du théâtre égrillard et du roman frivole.

COMMERSON. — Personnage d'un aspect sinistre. Sans prénom. Il rédige en chef un journal qui est au *Journal des Débats* ce qu'une seringue est à un sceptre. Les premiers-*Tintamarre* sont ordinairement écrits dans le style

suivant : « Les idiots et autres affligés du mal de Saint-Guy, qui nous humilient au point de payer régulièrement leur abonnement à notre feuille lamentable, sont avertis que par suite des mauvais procédés de notre propriétaire (cet être incohérent n'est même plus maître de sa salive), nos bureaux seront transférés à partir du premier avril, à l'entresol du nouveau Louvre, pavillon de Brohan. »

CHAMBOLLE. — Une polémique assez vive s'était engagée autrefois entre M. Chambolle, alors rédacteur du *Siècle,* et un M. Durand, directeur du *Capitole.* M. Chambolle arriva un matin, de meilleure heure que de coutume, dans les bureaux de son journal; il se frottait les mains, et sur son visage rayonnait le sourire retrouvé de Voltaire. — Avez-vous lu mon article d'hier? demanda-t-il tour à tour à ses collaborateurs; et cette question fut immédiatement suivie de cette autre : Comment le trouvez-vous? — Très-nourri d'idées fortes et ingénieuses, répondit l'un. — Fort remarquable au point de vue du tiers-état, répondit un autre. — Ce n'est pas cela, répliqua M. Chambolle en souriant et en hochant la tête; vous n'y avez donc pas remarqué mon attaque à Durand? — Ma foi, non ! —Eh bien ! tenez, dit M. Chambolle en mettant le doigt sur une ligne à peu près ainsi conçue : « Certes, nous ne ressemblons pas à ces gens qui, *durant* dix ans et plus, etc. »

M. Chambolle prétendait sérieusement que le directeur du *Capitole* ne se relèverait pas de cette attaque.

CHASSIN(Louis).—L'enthousiasme n'est pas la qualité dominante des Bretons ; cependant M. Chassin, qui est né à Nantes, a écrit ou plutôt chanté une histoire de Jean Hunyad et de la Hongrie, qui l'égale aux méridionaux les plus embrasés. Nous sommes loin de lui en faire un crime ; au contraire.

CHANCEL (Ausone de). — Les gourmets littéraires ont dans un coin de leur bibliothèque un poème d'une centaine de pages, *Mark,* par M. Ausone de Chancel. Les jolis vers foisonnent dans ce poème, et surtout les vers gais, ce qui est rare de nos jours. Comme Pétrus Borel, l'auteur de *Mark* vit maintenant en Afrique, où il occupe un emploi administratif ; il a écrit, en collaboration avec le général Daumas, un livre sur le Grand Désert.

CHANCEL (Camille de). — Cousin du précédent. On a lu de lui un très-bon article, *Les Courtisanes dans le Théâtre moderne.* Nouvelle recrue de la *Revue de Paris.*

CEY (Arsène de). — Ses romans de jeunesse sont affublés de titres frénétiques et qu'on nous dispensera de

citer. Au théâtre, il a eu de petits succès. Dans la vie privée, il se plaît à jouer aux cartes avec M. Jules de Prémaray.

CLAUDON. — Ce patriarche de la critique est l'auteur d'un roman remarquable, *Le Baron d'Holbach*.

CLAUDIN (GUSTAVE). — Un nouveau venu, qui n'est certainement pas le premier venu. Il s'annonce par *Palsembleu*, et c'est une manière de s'annoncer qui en vaut une autre, car *Palsembleu* est une historiette spirituellement et tendrement racontée.

CÉSENA (AMÉDÉE DE). — Soyons sérieux, et passons.

CUSTINE (MARQUIS DE). — *Ethel* est un beau livre. On se souvient que M. le marquis de Custine a, l'un des premiers, ouvert la Russie. En outre, quelques jours après la Révolution de Février, il a eu l'éclatant courage de faire paraître un important ouvrage romanesque et religieux, *Romuald ou la Vocation*, en quatre volumes in-octavo.

CHEVALET (EMILE). — Les collaborations de roman ont des mystères aussi douloureux que les collaborations de

théâtre. Les propriétaires de cabinets de lecture professent des exigences semblables à celles des directeurs de spectacle ; convaincus les uns et les autres de la profonde ineptie des masses auxquelles ils s'adressent, ils croient ne jamais accumuler assez de points sur les *i* de leurs affiches. C'est ce qui explique des annonces aussi outrageantes que celle-ci, dont je tâche de reproduire la physionomie typographique : « *Mémoires d'une pièce de cinq francs,* par PAUL FÉVAL, auteur des *Mystères de Londres,* du *Fils du Diable,* du *Jeu de la Mort,* etc., et Emile Chevalet. » Par une suite de raisons analogues, certains prospectus n'impriment le nom de M. Auguste Maquet qu'en l'escortant de cette rubrique : *ancien collaborateur d'Alexandre Dumas.* Cela ne rappelle-t-il pas tout à fait le décisif alexandrin :

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire !

COGNIARD (LES FRÈRES). — Au nombre de deux. Ils appartiennent au grand parti de la gaîté française. *Turlurette, ma tante Urlurette !*

CORMENIN (DE). — Timon..... du char de l'Etat.

CORMENIN (LOUIS DE). — Pendant quelque temps, M. Louis de Cormenin, fils du précédent, a doublé à la *Presse* M. Théophile Gautier. Il a fondé la nouvelle *Revue*

de Paris, avec le concours de ce dernier, de M. Maxime Du Camp et de M. Arsène Houssaye.

COUVEZ (Henri). — Les mœurs d'au delà des ponts ont fourni à ce jeune homme d'amusants articles. Archiviste de *La Closerie des Lilas,* historiographe du *clou,* bibliothécaire du café Belge.

CHABOT DE BOUIN. — *Tobias* et *Les Deux Sœurs,* romans qui ont été plus lus qu'ils ne le seront dorénavant. Il habite Chef-Boutonne, dans les Deux-Sèvres.

CAUCHOIS-LEMAIRE. — A ce nom, le drapeau du vieux libéralisme a tressailli, et tous les collaborateurs du *Nain Jaune,* réveillés en sursaut, se demandent l'un à l'autre : — Où donc est Cauchois-Lemaire ? — Aux Archives ! leur répond une voix qui sort de la rue de Braque. Et les vieux rédacteurs du *Nain Jaune,* satisfaits de cette réponse, se rendorment sur leur collection.

CAUCHOIS-LEMAIRE (Judith). — Mais sa femme? demandent-ils, en se ravisant au bout d'une heure. — Rassurez-vous, bons libéraux, leur répond la même voix sortie de la rue de Braque, madame Judith Cauchois-Lemaire se porte toujours bien, et ses livres d'éducation

se vendent comme par le passé. — Allons, tant mieux ! tant mieux ! murmurent benoîtement les vieux rédacteurs du *Nain Jaune*.

COQUILLE (François). — Est-ce le même qui est parti du *Constitutionnel* pour arriver à *L'Univers*, sans doute pour justifier le proverbe : *Tout chemin mène à Rome ?* Dans ce cas, nous regretterions cette dernière étape, car M. Coquille était doué de toutes les qualités nécessaires pour remplacer dignement M. Paul de Kock, cet Alexandre qui n'a pas encore trouvé de capitaines. Nous aimons à nous rappeler *Le Cas de conscience*, un roman écrit par M. Coquille dans les traditions de verve folâtre qui ont immortalisé l'auteur de *Monsieur Dupont*. Un chapitre nous avait surtout captivé : c'était le récit d'une soirée de modistes ; nous avons voulu le relire, et sur la manifestation de notre désir, M. Boniface nous a très-galamment permis de copier le passage suivant dans le feuilleton du *Constitutionnel* de 1843 :

« — M. Robineau ! M. Robineau ! (ne pas lire Aubineau) cria mademoiselle Nini, venez vite ; la crêpe brûle !

» M. Robineau, toujours armé de son torchon, vola au secours de la crêpe et de mademoiselle Nini. Les jeunes ouvrières le suivirent en riant. Le cas était urgent. Mademoiselle Nini, le visage enluminé et rouge comme une écrevisse, tenait encore d'une main mal assurée la queue

de l'instrument que lui avait confié M. Robineau, mais la précieuse crêpe, qu'était-elle devenue ? Mademoiselle Nini, animée d'une noble ambition, avait entrepris de la faire sauter. La crêpe avait obéi à l'impulsion qui lui avait été donnée; elle avait sauté en effet, et même très-haut; puis elle était retombée sur le rebord de la poêle, où elle s'était partagée en deux. Une moitié était restée en dedans; l'autre moitié pendait misérablement et menaçait de s'engloutir dans le feu. Quel spectacle pour les yeux de M. Robineau !

— » Attention, mesdemoiselles ! s'écria-t-il ; apprenez à tenir la queue de cet instrument culinaire ; cela vous servira en ménage... Mademoiselle Nini, vous n'y entendez rien, je vous donnerai des leçons... Alfred, voici l'occasion de vous former... Une, deux !

» Et M. Robineau, comptant sur son expérience éprouvée, imprima à la poêle le mouvement nécessaire. Mais, en ce moment, mademoiselle Louisa, que la malicieuse Henriette avait pincée, se heurta violemment contre le bras du vieux garçon. Le contre-coup fut tel que la crêpe sauta au visage de celui-ci et lui couvrit toute la face.

— « Ah ! monsieur Robineau, lui dit mademoiselle Nini d'un ton sentencieux, vous n'oserez plus faire des crêpes : *chaque échaudé craint l'eau froide.* »

Qu'en dit *L'Univers ?*

CRESSOT (Eugène). — *Les Larmes d'Antonia*, comédie imprimée, et des *Poésies* d'un sentiment simple et ému.

CHATILLON (Auguste de). — C'était autrefois le peintre ordinaire de la famille Hugo. Qui ne se souvient d'avoir contemplé dans le salon de la place Royale le portrait, à la manière *satanique*, de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, tenant entre ses genoux son fils Charles, vêtu d'une blouse bleue ? Ce portrait était de M. de Chatillon, peintre, sculpteur, musicien et poète. Après de longs voyages en Amérique, Chatillon est revenu *traînant l'aile et tirant du pied*, et rapportant de ses courses et de ses fatigues, des vers qu'on peut ne pas admirer, mais que l'on aime et que l'on retient :

> En deux mots, voici la préface :
> J'ai chanté selon mon humeur
> Et fait de mon mieux. Par malheur,
> La tristesse a pris trop de place.

CUVILLIER-FLEURY. — M. Cuvillier-Fleury a trouvé le moyen, dans la critique, de concilier sa conscience avec sa passion. Quoique élevé au milieu des cours, on remarque dans son accent quelque chose de rauque. Son indépendance actuelle devient aisément de la sévérité ; sa sévérité tourne à la hauteur. Il ne veut rien entendre alors, et

gare à Lamartine, lorsque son nom se trouve sur le passage de sa plume ! Le cygne de Milly a eu longtemps ses ailes éclaboussées par les taches d'encre du cruel critique des *Débats*.

CENAC-MONCAUT. — Que de romans ! les uns bons, les autres mauvais (ah ! ma foi, tant pis ! j'ai dit mauvais). Un des plus singuliers est *Fortun-Peda*, composition allégorique et sociale.

CHAUVET DE CHAROLAIS. — Directeur à Paris de la *Presse belge*, journal quotidien de Bruxelles ; précédemment inspecteur-général de l'Instruction publique dans les colonies françaises, en 1848 et 1849. Moins sérieux à l'aube de sa carrière, M. de Charolais avait fait représenter au théâtre du Vaudeville, en collaboration avec M. le comte de Castellane, *Les Eaux-Bonnes*, la pièce la plus sifflée du dix-neuvième siècle.

CHASLES (PHILARÈTE). — M. Chasles vous rencontre ; il s'arrête brusquement et vous apostrophe en ces termes : — Animal ! cuistre ! bedeau ! triple brute ! Vous demeurez confondu ; vous essayez de proférer quelques paroles, mais M. Chasles ne vous en laisse pas le temps ; il vous serre dans ses bras en disant : — Cher ami, combien je vous aime !

Vous vous rendez un lundi à la bibliothèque Mazarine, là vous demandez à M. Philarète Chasles, conservateur, n'importe quel bouquin, les *Chansons* de Gautier Garguille, par exemple. M. Chasles vous regarde d'un air courroucé, et, élevant la voix : — Pourquoi ne me demandez-vous pas tout de suite *L'Enfant du Carnaval*, ou *Faublas*, ou *Les Malheurs de la Vertu?* NOUS NE TENONS PAS CELA, monsieur, entendez-vous! Effrayé de la rumeur qui se manifeste déjà dans la bibliothèque, vous cherchez à fuir; mais M. Chasles vous saisit par le bras, et avec le sourire le plus aimable : — Vous savez bien que je suis tout à votre service! dit-il.

M. Philarète Chasles sera de l'Académie un jour ou l'autre, et nul n'aura mieux mérité que lui de faire partie de cette assemblée de sages. Il est un de ceux qui ont rendu le plus de services à la littérature et aux littératures. Il est entré aussi avant que possible dans l'esprit du dix-neuvième siècle. Si vous en doutez, lisez ses *Etudes;* si vous n'en doutez pas, lisez-les tout de même.

CLAIRVILLE. — Délassons-nous en respirant un bouquet de vaudevillistes :

Un vaudevilliste est une rose
Qui brille de mille couleurs.

COCHINAT. — Petit noir qui a de l'esprit comme deux grands blancs.

COLLIOT. — Membre de la Société des auteurs dramatiques.

CUCHEVAL-CLARIGNY. — Idem.

CRÉFARCEUR. — Idem.

D

DAVID (JULES). — Romancier qui a eu son heure, ou plutôt son quart-d'heure.

DARTHENAY. — On est tenté de le prendre pour le comte de Saint-Germain de la littérature : il a connu la Contemporaine, il a dîné chez M. de Cussy ; le général Clarapède lui a recommandé mademoiselle Noblet ; il a assisté à la représentation de retraite de Talma, enfin il est un des fondateurs de l'ancien *Constitutionnel*. S'il lui arrivait de manquer une première représentation, Darthenay, ce Vatel de la marée dramatique, se passerait une épée à travers le corps, derrière le bureau des suppléments.

DESCHAMPS (Emile). — La grâce et le sentiment sont les qualités dominantes de M. Emile Deschamps, un des premiers poètes du cénacle de 1830, l'auteur des *Etudes françaises et étrangères*. Il fut un des vulgarisateurs les plus habiles du romantisme ; il eut la précaution et la discrétion, à cette époque de fougue et de vacarme. Bonne et aimable nature, esprit conciliant, il se présente à nous entre M. Jules de Rességuier et Victor Hugo. Nous soupçonnons qu'il a soupiré plus d'une fois au spectacle des écarts poétiques de ses chers camarades, après y avoir applaudi des deux mains. Placé par le hasard aux avant-postes d'une révolution littéraire, M. Emile Deschamps a fait la meilleure contenance possible ; il s'est espagnolisé et italianisé ; il a traduit Shakespeare (en le châtiant) ; mais, au milieu de ces audaces, il gardait toujours un reste de tendresse pour cette littérature modérée et suave de la Restauration, qui a inspiré les élégies d'Edmond Giraud et les poésies fugitives de la princesse Constance deSalm.

DESCHAMPS (Antony). — Plus virile que celle de son frère, sa muse a un accent plus égaré. Il pleure sur tous les grands hommes qui s'en vont, — pleurs d'or sur des tombes de marbre.

DERIÈGE (Félix). — Que l'on a surnommé *le faux Théophile Gautier*, à cause de sa ressemblance avec l'auteur d'*Emaux et Camées*.

DESBARROLLES. — « Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La tête droite. Avancez. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez l'épée de même. » Ainsi parle le maître d'armes de M. Jourdain; ainsi parle M. Ad. Desbarrolles, écrivain, peintre et tireur. Il a du talent comme trois.

DESLYS (Charles). — M. Deslys a été comédien, puis voyageur pour la librairie. Sa littérature se ressent de ces deux professions; *Mademoiselle Bouillabaisse, Rigobert le rapin, la Mère Rainette* sont des productions écrites en vue de l'effet. Le style y est sacrifié, la joie en est absente. Reste une sorte de mouvement.

DESNOIRESTERRES (Gustave). — Si les Mémoires de Bachaumont n'existaient pas, M. Desnoiresterres ne serait pas homme de lettres. *Jarnowick*, publié dans *Le Globe*, est selon nous, son meilleur ouvrage. On a beaucoup crié contre sa petite notice sur Balzac, parue peu de temps après la mort de l'illustre romancier; c'est pourtant une des plus exactes.

DUVERRY. — Membre de la Société des gens de lettres.

DUPERRON. Id.

DROUIN. — Id. Homme sur le retour.

DONDEY DE SANTENY (Th.) — Il a précédé de quelques années M. Auguste Vacquerie. Un feuilleton qu'il donna à *La Patrie,* sous le titre du *Lazare de l'amour,* fit sensation ; on y remarqua particulièrement ce sonnet :

L'amour, c'est le soleil, le soleil d'Orient,
Tantôt, de ses rayons l'aménité sereine
Engendre un oasis, un Eden souriant,
Où tout le peuple-fée accourt avec sa reine.

Tantôt sa cruauté de torride sultan
Crée un désert tout fauve, un océan d'arène,
Que, de l'affreux Simoun, second Léviathan,
Bouleverse à plaisir la rage souveraine.

Oui, voilà bien l'amour ! le dur, le tendre amour !
Oromaze, Arimane ! Heur, malheur tour à tour !
Calice de poison ! coupe d'électuaire !

Qu'il faut d'enthousiasme et de témérité
Pour soulever tes plis, voile du sanctuaire
Où luit fatalement cette dualité !

DUCUING (François). — Admirateur de M. Ponsard. C'était une spécialité autrefois. Il rompit en maintes occasions quelques bois de lance en l'honneur de celui qu'on appelait alors le *dieu,* à l'instar de Vestris.

Cependant, si j'étais M. Ponsard (*Si j'étais, ô Madeleine!*) je ne me fierais que tout juste à l'amitié de M. François Ducuing, que l'on rencontre presque tous les jours à la Bourse, depuis et malgré les avertissements sévères du Plaute de l'Odéon.

DUFAI (Alexandre). — Hou ! le vilain !

DELRIEU (André). — Un homme d'un très-beau talent, cœur allemand, esprit français. Le rêve et la seconde vue l'ont beaucoup préoccupé. C'est un de nos premiers écrivains; qu'en a-t-on fait? quel journal le sollicite? quelle revue s'honore de le compter dans ses rangs? Il a une place de quinze cents francs à la préfecture de la Seine.

DUVERT. — Celui-là a presque inventé une langue, perfectionnée et poétisée depuis par M. Henri Mürger, dans son livre des *Scènes de la Bohême.*

DUMAS fils (Alexandre). — Quatre grandes pièces caractéristiques ont consacré son nom. Il commence comme a commencé son père.

DROUINEAU (GUSTAVE). — Un des coryphées du romantisme, qui s'éteint dans un hospice d'aliénés, à La Rochelle. M. Aurélien Scholl a ainsi raconté une visite qu'il lui a faite il y a trois ans : « D'ordinaire, les Rochelais font visiter aux voyageurs, et non sans un certain orgueil, la tour de la Lanterne, sorte d'éteignoir dentelé; la tour de Saint-Nicolas, qui servit de prétexte à cette lamentable complainte que vous savez; le Mail, l'Hôtel-de-Ville, où l'on montre la table que Guiton perça de son poignard, et enfin l'hospice de Lafont, qui est le Charenton de l'Ouest.

» Je partis donc un matin pour Lafont, après m'être procuré un vieux huguenot de cabriolet que les vers avaient abandonné par instinct, comme les rats le vaisseau de Fortunio. Je fus introduit dans les jardins de l'hospice, l'un des plus beaux établissements de ce genre, au moment où les fous les plus *raisonnables*, selon l'expression du gardien, prenaient leur récréation.

» Ce n'était pas seulement, comme vous le pensez bien, pour visiter les dortoirs et les buanderies de Lafont, que je m'étais décidé à me mettre en route; c'était surtout pour y rencontrer un homme que vous n'avez peut-être pas oublié, un poète de strass et qui a brillé quelques instants, un des soldats de la grande lutte littéraire, M. Gustave Drouineau.

» Le gardien me désigna un personnage sombre et sou-

cieux, qui s'était assis à l'écart sur un banc de verdure. Je vis un homme de cinquante à cinquante-cinq ans environ, de taille moyenne, grisonnant, l'œil doux et inquiet à la fois. Je l'abordai avec un salut des plus profonds, et me recommandant impudemment de Ligier, que je n'ai jamais vu qu'à la scène :

« — Je n'ai pas voulu, lui dis-je, traverser La Rochelle sans vous rendre mes devoirs.

» Drouineau m'avait écouté avec un certain étonnement.

» — Ah ! s'écria-t-il enfin, je suis bien aise de voir quelqu'un. Remerciez bien Ligier de ma part. C'est ici une maison d'aliénés. On ne me permet pas d'écrire, et je ne puis obtenir qu'on m'en dise la raison. Au reste, j'en suis enchanté.

» — Et pourquoi en êtes-vous enchanté ?

» Drouineau me regarda d'un air soupçonneux.

» — Je ne puis vous le dire, me répondit-il ?

» Puis me regardant en face :

» — Savez-vous bien à qui vous parlez? s'écria-t-il, j'ai été porté en triomphe sur la scène ! J'ai commencé comme Voltaire a fini ! A propos, donnez-moi donc des nouvelles de Picard? Que fait-il? Je n'entends plus parler de lui.

» — Picard est mort en 1828.

» — En êtes-vous bien sûr? j'en avais comme une idée lointaine. Et Joanny? et Mme Valmonzey? que sont-ils devenus ?

» — Je n'en sais, ma foi, trop rien.

» — De qui parle-t-on enfin? de Delavigne? de Martainville? de Ducange? de Mars?

» — On parle de Dumas, de Georges Sand, d'Alphonse Karr, de Rachel.

» — Et d'où sort tout ce monde? Dumas... je crois l'avoir connu... je crois même l'avoir applaudi... mais les autres?

» Ce fut une conversation assez curieuse que celle de cette homme endormi depuis vingt-deux ans, et qui croit que le monde n'a pas vécu depuis le jour où il a quitté Paris. Je le laissai me raconter ainsi différentes histoires qui me rappelaient les dialogues de Lucien; puis, reprenant une phrase qu'il avait laissé tomber :

» — Mais pourquoi êtes-vous enchanté qu'on ne vous permette pas d'écrire?

» Il paraît que j'étais parvenu à gagner sa confiance, car Drouineau me répondit sans hésiter :

» — Parce qu'il n'y a pas assez de mots... Je conçois bien que deux et deux font quatre, et je l'énonce avec clarté; mais ce que je *sens,* ce que je *rêve* de lumineux ou d'obscur, comment le dirai-je avec les mots qui nous sont donnés? Les mots ne répondent pas plus à la pensée du poète que les femmes ne peuvent répondre à son amour... Donnez-moi un levier et je souleverai la terre! a dit Archimède. Donnez des mots au poète, et il créera

des mondes !... Oh ! plutôt que parler, ne vaudrait-il pas mieux rugir comme le lion ou braire comme l'âne ? Tout est là, au moins. Un cri, mais un cri qui dit tout !

» La cloche de l'établissement se fit entendre, et Gustave Drouineau s'élança vers sa cellule.

» C'était l'heure de la visite. »

DURANTY. — Rédacteur du *Réalisme,* gazette mensuelle qui s'élaborait dans un café alsacien de la rue Hautefeuille. Une tempête dans une canette !

DU CAMP (MAXIME). — L'auteur des *Chants modernes* a tracé lui-même son portrait dans ces vers :

> Je suis né voyageur, je suis actif et maigre ;
> J'ai, comme un Bédouin, le pied sec et cambré ;
> Mes cheveux sont crépus ainsi que ceux d'un nègre,
> Et par aucun soleil mon œil n'est altéré.

L'organisation de M. Maxime Du Camp se complique d'un tempérament singulièrement prédisposé aux passions littéraires. Il hait l'Académie tout entière, mais comme on hait en Nubie ou en Egypte, sans doute. Très-compétent en matière d'archéologie, on a de lui de grandioses volumes, ornés de planches.

DESNOYERS (Louis). — Mais d'où vient la clameur qui s'élève et grossit sans cesse? Que veut cette foule *inondant les degrés* de cette maison, rue Cochois, à Montmartre? C'est facile à expliquer : M. Louis Desnoyers est, depuis un temps immémorial, directeur du feuilleton du *Siècle;* étonnez-vous s'il est obligé de renouveler deux fois par mois son cordon de sonnette! — Ses *Béotiens de Paris* mériteraient d'être réimprimés en édition de poche; c'est une œuvre qui n'attend que la mort de son auteur pour devenir classique.

DELÉCLUZE (Etienne). — Le père Delécluze, comme on dit dans les ateliers et même au *Journal des Débats*, était l'ami du peintre David, à qui il a consacré un excellent volume. Il n'a jamais eu d'autre idole que David. Tous les jours il dîne au restaurant Serveille, à côté d'un gros chat noir qu'il a surnommé David. Il ne lit que les psaumes de David, et il ne va plus à la Comédie-Française depuis la retraite de l'acteur David.

DOUCET (Camille). — Le meilleur des disciples de Casimir Delavigne.

DINOCOURT (T.) — Jusqu'au dernier moment, M. Dinocourt a défendu la tour du Nord contre les railleries de

la génération nouvelle ; seul, il a protesté en faveur du dernier ermite de la vallée. Au fond de la province, les vieux cabinets de lecture conservent encore religieusement *Hugues d'Enfer*, *Le Luth mystérieux*, *Le Chasseur noir*, *L'Homme des ruines* et *Le Faux-Monnoyeur*, par M. T. Dinocourt.

DUMAS (ADOLPHE). — Ou l'enthousiaste de la Provence. N'entend pas raison quand un directeur refuse une de ses pièces. *Mademoiselle de la Vallière* est demeurée célèbre par ce vers, que Molière adresse à Bossuet :

Monseigneur Bossuet, vous êtes un brave homme !

DELTUF (PAUL). — Ce n'est ni la grâce ni le sentiment qui font défaut aux nouvelles de M. Paul Deltuf, mais on y voudrait plus d'accent. Il a trop bénéficié des procédés de ses prédécesseurs.

DIDIER (CHARLES). — Peut-être suffirait-il, dans une publication de cette nature, de nommer simplement les talents et les réputations acquises. Mais la curiosité du lecteur ? Ah ! c'est vrai. — La vie de l'auteur de *Rome souterraine* ne relève guère cependant du public et de la petite littérature. On sait seulement qu'il a été très-lié

avec madame Sand, au temps où elle portait des pantalons.

DENNERY (ADOLPHE). — « Oh ! cette preuve ! cette preuve !... il me la faut !

» Que cette aiguille marche lentement !

» Ma mère, une sainte et digne femme, allez !

» Nulle issue... ah ! cette porte ! — C'est celle de ma chambre, monsieur ! — Eh bien ! ce cabinet !

» Asseyez-vous, colonel, et écoutez-moi. Vous me jugerez après. *(Un silence)*... Il y a vingt-cinq ans de cela. La France, épuisée par ses défaites, réunissait ses forces dans un dernier effort... effort suprême... désespéré !... *(Il lève les yeux au ciel)*. Aux environs de Montereau, une famille, composée de deux gendres et d'une jeune fille, habitait alors une maison isolée. Cette jeune fille... vous pâlissez, colonel !... cette jeune fille, le modèle accompli de toutes les vertus, et qui devait plus tard joindre aux charmes de son sexe le prestige funeste du malheur... c'était Léonie ! *(Mouvement du colonel)* etc., etc.

» Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que Pietro-le-Bandit ? Mais vous ne savez donc pas, Madame, que si vous avez le pardon des hommes il vous reste la malédiction de Dieu ! «

» Pas de bruit, pas d'éclat... on nous observe... ce

soir, derrière les jardins de l'hôtel, à neuf heures... j'aurai mes témoins, ayez les vôtres. *(Haut, à Émérance)* Votre main, chère amie. *(On passe dans la salle du bal).*

» Sauvé ! sauvé !...

DELESSERT (EDOUARD). — Voyageur qui raconte si bien ses voyages, qu'on est tout fâché de le rencontrer à Paris.

DASH (COMTESSE). — C'est une héroïne, comme on dit en style du dix-huitième siècle ; sa vie est un roman. Femme du général Saint-Mars, elle a traversé en étoile les salons de Paris. Un instant, le roman a tourné à la ballade : un jeune Valaque, un hospodar s'était enamouré d'elle et l'avait enlevée non-seulement aux lettres mais encore à la France. Madame Dash a écrit considérablement ; un de ses ouvrages porte pour titre : *Mikaël le Moldave ;* un autre : *Histoire d'un Ours*. On la lit avec plaisir.

DUTILLEUL. — Membre de la Société des gens de lettres.

DUFLOT (JOACHIM). — Auteur d'un *Dictionnaire d'amour* et de quelques amours de vaudevilles.

DESPLACES (Auguste). — Entre les bons poètes de notre époque, M. Desplaces se recommande par la pureté, la mélodie du rhythme et la discrétion du sentiment. La critique, qu'il a exercée pendant un certain temps à l'ancienne *Revue de Paris*, n'a pas enlevé à son talent cette fleur de jeunesse qu'il a rapportée des bords du Cher. Une traduction de la *Jérusalem délivrée*, la *Galerie des poètes vivants*, les *Symboles rustiques*, sont ses principales productions jusqu'à présent.

DENIS (Achille). — Il serait trop facile de représenter l'Achille Denis de la tradition, s'emportant, frappant du poing sur son bureau, derrière le grillage où le tiennent enfermé ses fonctions de secrétaire du directeur de l'Opéra-Comique. Ce Denis-là, tout Paris le connaît ; ce grillage, tout le monde y est venu présenter sa face. Nous préférons parler de l'Achille Denis de l'ancienne *Gazette des Théâtres* et du *Messager*, du critique sensé et habile, qui laisse ses passions à la porte de ses articles comme on laisse ses sandales au seuil des mosquées.

DELIGNY. — Et non Delignou. M. Deligny a fait le *Fils du bravo*, drame en un acte, en collaboration avec M. Bouchardy; M. Delignou a un ours avec la graisse duquel il compose de la pommade pour les cheveux. Les ours de M. Deligny ne ressemblent pas du tout à l'ours

de M. Delignou. C'est M. Deligny qui a écrit le dernier rôle de Flore : *Une Fille terrible.*

DUPONT (Pierre). — La chanson a été replacée par Hégésippe Moreau et surtout par M. Pierre Dupont dans un milieu poétique, d'où le Caveau l'avait éloignée brutalement. Béranger à part, c'est hideux, la chanson de l'Empire, de la Restauration et du gouvernement de Juillet ! Armand Gouffé, Emile Debraux, Justin Cabassol, tous ces *enfants d'Épicure*, tous ces grivois, tous ces joyeux drilles, tous ces francs-lurons, ces farceurs, ces buveurs, font un tapage repoussant et qui a peu de chose à démêler avec l'art. Si *éminemment français* qu'il soit, un tel genre avait grand besoin d'être rajeuni et épuré. M. Pierre Dupont a fait ce qu'il a pu. Certainement, un analyste rigoureux démontrerait l'étroitesse et le charlatanisme de son système : il a substitué une mythologie à une autre, voilà tout ; il a remplacé Grégoire par Jean Raisin, Colin par Jean Guétré ; il a doué d'un corps et d'une voix les objets *de première nécessité*, les outils, les étoffes. Ses adeptes ont exagéré vitement cette manière : grâce à eux le pain est devenu Nicolas Gruau, la bière Etienne Houblon ; nous avons eu le cavalier Printemps, Son Altesse la Lune, Sa Majesté le Soleil, un nouvel Olympe qui exigera prochainement un nouveau Chompré. Dénombrerons-nous aussi le chant du fuseau,

le chant de la bobine, le chant du dé, le chant du marteau, le chant de la navette?

En dehors de ce succès de surprise obtenu trop aisément, M. Pierre Dupont en a rencontré un autre, plus sérieux, plus durable, auprès des esprits délicats pour lesquels il a rimé *Le Cerf, La Musette neuve, La Fille du peuple.* Talent inégal, pénible, mais plein de bon vouloir, c'est par quelques élans du cœur qu'il se sauve et qu'il vit.

DESARBRES (NÉRÉE). — Agite la marotte de la Folie dans les théâtres de vaudeville.

DUGUÉ (FERDINAND). — A quinze ans, il fondait *La Presse des Ecoles*, entièrement rédigée par des collégiens, et qui se vendait à la porte du collége Bourbon. A vingt ans, il était à la tête de deux ou trois romans publiés et d'un volume de vers. Proie acquise d'avance à l'Odéon, un *Gaïffer*, qu'il avait rimé dans le creux d'un casque, fut son début à la scène, début exhilarant, date lumineuse dans les annales de la bouffonnerie héroïque. Vinrent ensuite *Le Béarnais, Les Pharaons, Mathurin Régnier*, œuvres incomplètes, hardies quelquefois, mais sans personnalité.

DESNOYERS (FERNAND). — Les *Chants de la Bohême* et le volume de *Fontainebleau* (exécuté sous sa direction) contiennent des vers de lui, d'une facture plus spirituelle que ferme. Ses amis l'ont surnommé *Bras-Noir*, en souvenir d'une pantomime qu'il a fait représenter sous ce titre. Ecoutez-le, quand il élève son verre :

Le Beaune que j'ai bu me fait rire les yeux.
Je vois couleur du Vin... mon chemin est joyeux...
On dirait, sur le ciel, qu'enlumine l'automne,
Que le soleil couchant met en perce une tonne.
J'entends dans le lointain rire et jaser l'écho...
Le rire des moissons, c'est le coquelicot !
Les peupliers sont saouls : au bord de l'eau malsaine
Ils peuvent dans le vent se soutenir à peine...
L'air a je ne sais quoi de vif, de guilleret,
On dirait que les champs sortent du cabaret.

La bonté du Pomard gagne le cœur : — on aime,
On devient aussi bon que le Pomard lui-même ;
Et sur le Vin l'amour revient, comme sur l'eau
Remonte la grenouille aussitôt qu'il fait beau.
. . . . . .

DEFONTENAY. — Imagination étrange, nébuleuse. Des *Etudes* dialoguées sur Orphée, Prométhée et Barkokébas ; un roman intitulé *Star*, et un *Essai de Calliplastie*.

DEBAY (A.) — La Société des gens de lettres le réclame comme un de ses membres ; sans cela, il pourrait se faire qu'on le prît pour un parfumeur, à voir les titres de ses ouvrages :

Hygiène des cheveux et de la barbe ;

Hygiène du visage et de la peau ;

Hygiène des pieds, des mains, de la poitrine et de la taille ;

Hygiène de la beauté humaine ;

Hygiène du mariage ;

Hygiène des baigneurs ; etc., etc.

En tout, une dizaine de volumes. — Vous croyez peut-être que je plaisante ?

DUMANOIR. — Un peu plus frotté de littérature que les autres vaudevillistes. *Gentil-Bernard* est une porcheronnade bien menée ; *Le Camp des Bourgeoises* est une comédie.

DELAPORTE (MICHEL). — Auteur dramatique. Pas méchant.

DESOLME (CHARLES). — Chez lui, le sens critique est développé et surtout très droit. Il existe peu de journaux spéciaux aussi bien faits que *L'Europe Artiste*, dont il est le rédacteur en chef.

DELORD (Taxile). — Un des quatre Facardins du *Charivari*. Comme certaines femmes galantes, il peut dire : — Je n'étais pas né pour ce métier ! En effet, M. Taxile Delord a fait tous ses efforts pour être un critique sérieux et un romancier émouvant. Mais la fatalité est toujours venue, qui lui a dit : — Retourne parler de Tartempion, de Barbanchu, de Falempin, de Cabassol, de Castorine, de Cocoméro et de Latour de Saint-Ybars !

DELAAGE (Henri). — Nous étions parvenu, à force de ruse, à nous procurer une boucle de la chevelure de ce jeune mage. Déja la somnambule, entre les mains de qui nous l'avions remise, cédait à l'esprit d'inspiration, et s'agitait sous le fluide. Pressée par nos questions, elle murmura en serrant la mèche : — C'est un brun. — Après ? — Il réalise un des types les plus purs de la statuaire antique. — Quel type ? — L'Apollon du Belvédère. — Où est-il en ce moment ? Ici la somnambule parut hésiter ; ses traits se contractèrent, elle balbutia des mots inintelligibles, tels que : — Laissez-moi. . . vous me tourmentez. — Où est-il ? répondez ? repétâmes-nous d'un ton sévère. — Chez Nadar, dit-elle avec effort. — Quel Nadar ? Nadar-Huret ou Nadar-Fichet ? — Je ne sais pas... il fait faire son portrait pour la soixantième fois. . . c'est tout noir. — A qui le destine-t-il ? à quelque belle, sans doute ? — Non ? — A Dentu ? — Non. C'est pour la vitrine d'un marchand de gants.

Nous laissâmes un instant reposer la somnambule ; au bout de quelques minutes, l'interrogatoire recommença. — Renseignez-nous sur la profession de ce jeune homme, dîmes-nous. — Sa profession ! — Oui. — Il n'en a pas ; c'est un homme de lettres. — Mais encore ? — Il écrit de petits livres, repondit-elle avec impatience. — Quels sont ces livres ? — Dame ! je n'y comprends rien. — Est-il toujours chez Nadar ? — Non... il est maintenant sur le boulevard... il donne des poignées de main à tout le monde... Voilà trente poignées de main depuis cinq minutes. — Ensuite ? — Il prend un monsieur sous le bras... il lui montre des épreuves qu'il tire de sa poche... il lui lit les épreuves, et lui demande son avis... la figure du monsieur exprime l'embarras. — Continuez. — Il lit toujours... mais le monsieur s'esquive à la hauteur de la rue de Choiseul. — Après ? — Le jeune homme remet philosophiquement les épreuves dans sa poche et continue sa route... il entre dans le passage Jouffroy .. il monte un escalier. — Où va-t-il ? — Chez un autre photographe. — Pourquoi faire ? — Pour faire faire encore son portrait. — C'est bien. Vous pouvez vous réveiller.

DUTERTRE. — Ancien officier de cuirassiers, présentement auteur dramatique et secrétaire du théâtre de la Porte-Saint-Martin. *La Ferme de Primerose* est un de ses succès.

DESBORDES-VALMORE (Mme). — Madame Desbordes-Valmore a joué pendant quelque temps la comédie en province ; elle y était insuffisante. Le rôle de muse lui convient mieux. Elle n'a pas de rivale pour faire parler l'enfance, et ses vers naissent vraiment du cœur.

DUVEYRIER (Charles). — Les saints-simoniens sont toujours là ; ils s'épaulent, ils s'enrichissent. Expliquons-nous, cependant : ce n'est pas la littérature qui les enrichit, c'est l'industrie. Au temps où une plume lui servait à autre chose qu'à tracer des chiffres, M. Duveyrier écrivait des comédies intéressantes ; la meilleure est *La Marquise de Senneterre*. Le sujet en est tiré de *La Nouvelle Ecole des Femmes*, par M. de Moissy, représentée en 1758 au Théâtre-Italien. Il s'agit, dans l'une et l'autre de ces pièces, d'une femme honnête, qui, désirant ramener un mari inconstant, va demander à une courtisane des conseils et des leçons de coquetterie. La courtisane est la Vénitienne Nina dans la pièce de M. de Moissy ; c'est Marion Delorme dans celle de M. Charles Duveyrier.

E

EGGIS (ETIENNE). — « Mon grand-père était un roi Bohémien qui s'appelait Voluspar » a écrit M. Etienne Eggis ; nous ajouterons à ce renseignemənt biographique les titres de deux volumes de vers publiés par le petit-fils de Voluspar : *En causant avec la Lune* et *Voyage au pays du cœur*. C'est de la poésie excessive et ensoleillée, mais enfin c'est de la poésie.

EPAGNY (D'). — Il restera de lui *Dominique-le-Possédé*, une comédie alerte, verte et d'un esprit singulier.

ESQUIROS (ALPHONSE). — Saluons ! C'est un grand style. Il a touché à tout, à l'histoire, à la philosophie, au roman, — au malheur ! Y a-t-il beaucoup de livres qui aient eu autant de succès et d'éditions que ses *Vierges folles ?*

ESQUIROS (Mme). — C'est l'ampleur physique de mademoiselle Georges. Demoiselle, elle a signé du nom d'Adèle Battanchon des Nouvelles remarquées. Plus tard, elle a écrit une histoire des *Amants célèbres*, en collaboration avec son mari.

ERNOUF (Le baron). — Homme de lettres qui a cent mille francs de rente. Diable !

ESSARTS (ALFRED DES). — L'Académie française, en accordant un accessit de poésie à M. des Essarts, a récompensé en lui vingt ans de fidélité à la muse, vingt ans de doux servage et de soupirs sans espérance.

ENAULT (ETIENNE). — De même que M. Jal, qui passait pour être *né à trois ans officier de marine*, M. Etienne Enault est né secrétaire du comité de la Société des gens de lettres. *La Vallée des Pervenches* et *Les Quatre Fauvettes*, révèlent un esprit préoccupé de l'élé-

gance dans le sentiment, une âme tendre qui met des rubans à sa douleur, et qui veut que les fleurs soient renouvelées chaque matin dans la jardinière.

ENAULT (Louis). — Ils sont cousins ; mais M. Louis Enault est un producteur bien autrement abondant que M. Etienne Enault. Il sait onze langues, écrit sur tout ce qu'on veut, les yeux bandés et tournant le dos à la personne qui l'interroge. Jeune encore, il a beaucoup voyagé, plus que Baschet peut-être. Dans les salons où il se produit avec assiduité, on le remarque pour ses manières exquises et le ton flûté de sa voix ; les épaules un peu hautes comme le duc de Berry et Châteaubriand, la chevelure frisée, la lèvre prompte au sourire, M. Louis Enault ne marche pas, il ondule, il serpente, il se faufile ; il murmure à l'oreille des dames toutes sortes de petits mots choisis, qu'il tire un à un de la bonbonnière de son esprit, des compliments ambrés, des madrigaux très bons contre le rhume.

EYMA (Xavier). — M. Eyma a commencé par des biographies d'hommes célèbres, composées en collaboration avec M. de Lucy ; les plaisants écrivaient *Emma et Lucie*. Au théâtre du Vaudeville, il a donné un acte sous ce titre : *Capitaine..... de quoi?* Puis il est allé en

Amérique ; les voyages forment ; M. X. Eyma s'est formé : il a rapporté d'outre-mer des récits très attachants sur les Peaux-Rouges, les Peaux-noires et les Peaux-bleues.

EMPIS. — Romantique exagéré, qui met tout sans dessus dessous à la Comédie-Française, accumule révolution sur révolution, reprend *Brueys et Palaprat*, cette œuvre incendiaire, impose au répertoire *Les Héritiers*, cette fougueuse innovation d'Alexandre Duval, médite de chasser du foyer les bustes d'Etienne et de Ducis, et finira par trancher la tête à Bache, si on ne l'arrête.

ESCUDIER. — Frère d'un autre Escudier qui n'écrit pas.

F

FOURNIER (Marc). — Il y avait l'étoffe d'un critique supérieur dans cet âpre jeune homme que les évènements ont fait chef de troupe au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Nous n'avons pas oublié ses feuilletons dans *La Presse* et dans *Le Corsaire,* nets de forme, vifs d'esprit. Un petit journal, *L'Homme rouge* qu'il rédigea presque seul après la révolution de février, est très-recherché aujourd'hui. Au théâtre, il a fait preuve d'énergie et de style : *Les Libertins de Genève,* sont un grand drame de la grande école ; il y a un excellent premier acte dans *Les Nuits de la Seine,* et dans *Le Pardon de Bretagne*, nous nous rap-

pelons une originale figure d'assassin-poète, copiée sur Lacenaire. — M. Marc-Fournier n'a pas dirigé rien que des théâtres; en 1845, il avait entrepris la publication du *Nouveau tableau de Paris,* où Balzac fit paraître cette terrible *Monographie de la Presse parisienne* qu'on ne lui a pas encore tout à fait pardonnée, et où des dessins d'une ressemblance aristophanesque accompagnaient un texte inouï de souplesse et de jovialité sanglante. Dans ce recueil, on trouve une étude sur les Canotiers de la Seine, par M. Marc-Fournier, étude aussi amusante qu'exacte. Voici un des couplets que chante un des personnages, capitaine de l'équipe appelée *Le Veau-Marin* :

Quand l'on entend un branle-bas,
Quand par la fenêtr' volent les plats,
Que l'père Jambon effarouché
Se laisse tomber dans sa friture,
Le péquin qui s'promène par là
Est convaincu, s'il ne l'voit pas,
Qu'des canotiers très-distingués
Sont en train d'prendre leur nourriture.

FOURNIER (Édouard). — Que ne sait-il pas? que n'a-t-il pas lu? que ne lira-t-il pas? où s'arrêtera-t-il dans ses investigations? pourquoi tarde-t-il à ajouter un second volume à son livre si intéressant de *Paris démoli*? Est-ce sa collection des *Variétés historiques et littéraires* qui l'en

empêche? Est-ce son journal *Le Théâtre?* Est-ce une comédie ou un opéra qu'il fait répéter? Ou bien ne serait-il pas occupé à ronger, ronger, ronger quelque manuscrit précieux, inestimable, de la Bibliothèque?

FATH (GEORGES). — Quand la littérature ne *donne* pas, il dessine; quand le dessin chôme, il se reprend à la littérature. *La Prison de Schutzelbourg,* qu'il a donnée à la *Patrie,* est un roman bien dessiné.

FÉRÉ (OCTAVE) —Il marche sur les talons de M. Pierre Zaccone, il emboîte le pas derrière M. de Gondrecourt, il suit la trace de M. de La Landelle, il s'enquiert du chemin par où a passé M. Elie Berthet, il cherche à surprendre dans le vent le bruit de l'armure de M. Emmanuel Gonzalès, et, se penchant vers la terre, ô bonheur! il distingue l'allure rapide de l'éditeur Gabriel Roux; alors il s'embusque au coin du Ministère de l'Intérieur, il le guette, il le saisit à la gorge, il le terrasse et lui fait promettre par les serments les plus effroyables d'éditer prochainement *L'Héroïne de Bomarsund.*

FEUILLET (OCTAVE). — Dans le jardin des Tuileries, ce printemps, M. Octave Feuillet rencontra M. Paul de Saint-Victor; voici l'entretien qui s'engagea entre eux :

M. OCTAVE FEUILLET. — Aimez-vous la vertu?

M. Paul de Saint-Victor. — Peuh !...

M. Octave Feuillet. — Comment, peuh ?

M. Paul de Saint-Victor. — J'aime la vertu sur fond d'or.

M. Octave Feuillet. — Ah ! moi, je me contente de la vertu souriante et ignorée qui coule comme un ruisseau entre les marges fleuries du devoir. J'arrose tous les matins avec ma littérature les géraniums qui poussent sur les fenêtres des employés au ministère, et je relève avec mes proverbes le front des notaires attendris.

M. Paul de Saint-Victor. — Le notaire ne vaut quelque chose que par ses panonceaux, dont le cuivre ardent boit la lumière du soleil et la renvoie avec colère. Les panonceaux, ce sont les cymbales éclatantes du droit.

M. Octave Feuillet. — Je ne voudrais pas vous contrarier, mon cher collègue, mais je vous assure que j'ai rencontré plusieurs fois des âmes poétiques sous des enveloppes vulgaires en apparence. Il y avait entre autres un greffier de Seine-et-Oise...

M. Paul de Saint-Victor. — Bah ! vous êtes trop bon. Il ne faut pas être bon : cela empêche de faire des mots. Et puis votre poésie manque d'envergure, votre rhétorique n'a pas de plumet à l'oreille. Voyez mon plumet. J'ai hasardé un œil sur votre dernier tome : c'est insuffisant, il y a trop de lunettes d'or et de favoris en côtelettes ; vous idéalisez monsieur Prudhomme. Il faut prendre garde à cela. Certainement c'est très-joli le pot au feu,

mais je veux que la marmite ait été peinte par Jordaens. Vos groupes ne flambent pas assez dans la lumière, et votre paysage au lieu de tressaillir de mobilités frissonnantes, a l'air d'attendre tout tranquillement le passage de monsieur l'adjoint.

M. Octave Feuillet. — J'ai connu, à Châlons, un adjoint que tout le monde pendant cinquante ans avait pris pour un homme nul, et qui un beau matin a révélé des trésors de sagacité, de sentiment et d'esprit. Marié très-jeune à la fille d'un officier supérieur en retraite...

M. Paul de Saint-Victor. — Je soupçonne que vous buvez beaucoup trop de limonade. La limonade éloigne de la grande peinture.

M. Octave Feuillet. — Mais je ne suis pas un peintre.

M. Paul de Saint-Victor. — Voilà le tort. Il faut être un peintre, Dieu est un peintre. Le style est une palette : voulez-vous un adverbe rouge, un substantif gris-perle? J'ai des glacis pour mes feuilletons de théâtre; et j'empâte de telle sorte mes comptes-rendus du Salon, que les rapins eux-mêmes y sont trompés et viennent promener leurs doigts sur mes adjectifs. Aussi je n'écris pas, j'expose. On me lit avec une loupe. Voilà le triomphe.

M. Octave Feuillet. — Oh!... mais la pensée?

M. Paul de Saint-Victor. — Il n'y a plus de pensée; nous avons supprimé tout cela. Il n'y a que des frottis et du modelé. Avez-vous lu mon dernier feuilleton?

M. Octave Feuillet. — De quelle couleur était-il?

M. Paul de Saint-Victor. — J'y rendais compte d'une pièce nouvelle jouée à la Comédie-Française. Vous allez voir que la peinture supplée à tout : « Quelques parties de cette œuvre, disais-je, ont le tort grave d'être repoussées dans l'ombre, au détriment de quelques autres dont le relief a paru excessif. Le dénoûment surtout a le jet farouche et vibrant d'un Ribeira; il n'a trouvé grâce devant le public qu'à la faveur de quelques détails spirituellement ébauchés; mais le ton général est fauve, bruyant, capiteux et sgrifagne. Le premier acte seul respire la fraîcheur d'un Berghem ; il est brossé avec une rare vigueur, et il nous donne à espérer que la prochaine toile de MM*** réunira toutes les qualités magistrales qu'on est en droit d'attendre de deux écrivains si distingués et si lumineux. »

M. Octave Feuillet. — Une toile?

M. Paul de Saint-Victor. — Eh oui ! toile, comédie. Mais venons aux acteurs maintenant.

M. Octave Feuillet. — Ah ! oui, venons aux acteurs.

M. Paul de Saint-Victor. — « Le jeu sobre, un peu effacé de mademoiselle Savary a parfaitement trouvé sa place sur le second plan de cette composition. Mademoiselle Madeleine Brohan nous a rappelé ces délicieuses figures de Lawrence, dans sa meilleure manière : même air de tête, même touche moëlleuse et fondue, même pâte claire et dorée, ravivée par de suaves à-propos de clair-obscur. On aurait juré que les fleurs de son opulente che-

velure étaient échappées au pinceau prestigieux de Mario di Fiori ou d'Abraham Mignon. Quant à mademoiselle Sarah Félix.... » Attention ! vous allez voir l'éreintement de celle-ci.

M. Octave Feuillet. — Ah ! voyons l'éreintement.

M. Paul de Saint-Victor. — « Quant à mademoiselle Sarah Félix, avec la parole en plus, elle donnait une idée assez exacte de *La Femme hydropique,* dans le tableau de Gérard Dow. »

M. Octave Feuillet. — Oh !

M. Paul de Saint-Victor. — Qu'est-ce que vous avez ?

M. Octave Feuillet. — Elle ne sera pas contente avec vous.

M. Paul de Saint-Victor. — Vous croyez.

M. Octave Feuillet. — C'est aller trop loin dans la critique. Il y a des bornes dans l'appréciation d'une actrice.

M. Paul de Saint-Victor. — C'est de la peinture.

M. Octave Feuillet. — D'ailleurs, mon avis, à moi, est qu'il faut être bien avec tout le monde. M. de Pontmartin me le répétait encore l'autre soir : — Soyons convenables, exprimons-nous en termes choisis et mesurés, et de la sorte nous honorerons toujours les lettres.

M. Paul de Saint-Victor. — Est-ce ce Pontmartin que la cour d'assises du Rhône vient de condamner récemment à vingt ans de travaux forcés pour...

M. Octave Feuillet. — Oh ! non ; M. de Pontmartin

appartient à la meilleure compagnie; c'est un critique sain et délicat. Il a fait *Les Mémoires d'un notaire.*

M. Paul de Saint-Victor. — Encore un notaire? Ah ça! on ne s'occupe donc que des notaires dans votre bande?

M. Octave Feuillet. — Quel mal trouvez-vous à cela? Nous réagissons contre la violence et l'exclusivisme du parti romantique; nous projetons des lueurs poétiques et douces sur des classes jusqu'alors déshéritées ou atteintes par un préjugé injuste. Aussi comme on nous aime dans les départements! Vous ne savez pas tout ce qu'on rencontre de grâce naïve et décente, d'exquises délicatesses au fond d'une étude de province ou dans le salon modeste d'une bourgeoise, qui vit retirée avec ses deux demoiselles. Eh bien! moi, j'ai le courage de ma sensibilité : j'habite Saint-Lô pour me conserver pur et bon; j'ai même des globes sur ma cheminée et des ouvrages en cheveux dans mon alcôve. Mais cela m'est égal; je ne m'en crois pas moins honnête, sincère, élevé. O mon cher confrère, ayons du cœur, tout est là; aimons la nature, c'est une tendre mère; les oiseaux chantent sous les buissons, les fleurs croissent au bord des lacs. Mais le défaut de notre génération monstrueuse et vaine, c'est de se dispenser de toute croyance. Ah! sac à papier!

M. Paul de Saint-Victor. — Il n'y a que la Grèce au monde, la Grèce et ses temples dorés qui croustillent au soleil. Tout le reste n'est que dérisions et tuyaux de che-

minée. Vos théories m'inspirent une horreur sans seconde, ne m'en parlez plus; quant à M. de Pontmartin, je ne lui donnerais même pas un Drolling à rentoiler.

M. Octave Feuillet. — Mais mon cher confrère...

M. de Saint-Victor. — Je ne suis pas votre confrère; je suis le confrère de Gautier, à la bonne heure! parce que Gautier est le Pharaon de la description.

M. Octave Feuillet. — Oh! oh!

M. Paul de Saint-Victor. — Il n'y a pas de : oh! oh! Gautier est le roi de la couleur, et vous n'avez pas pour deux liards de couleur dans vos proverbes. C'est honteux. Vous prenez un à un les vieux vaudevilles de M. Scribe, et vous les ressemelez avec du cuir emprunté à Alfred de Musset. Qui croyez-vous tromper ici? Vous imaginez-vous avoir inventé quelque chose avec votre réhabilitation du juge de paix et du loto? La belle avance d'avoir intéressé quelques femmes ignorantes et paresseuses, pour qui Balzac est trop fort et Sand trop hardi! Voyons, connaissez-vous rien de plus monotone que la conception de vos petites machines, et en existe-t-il une qui n'ait pas pour but la réconciliation d'un ménage : *La Crise, La Clef d'or, La Partie de dames, Le Village?* Si c'est une spécialité chez vous, alors prenez un brevet, comme Sosthène Ducantal pour son unique note.

M. Octave Feuillet. — Ah ça! vous devenez acerbe, dites donc, ce n'est pas gentil de tirer comme ça sur les siens; vous manquez aux traditions. Je pourrais aussi,

moi, vous dire vos vérités, si je ne craignais pas d'avoir trop beau et trop facile jeu vis-à-vis d'un homme qui depuis dix ans confesse publiquement son impuissance en se résignant au métier stérile de feuilletoniste de théâtre. Si peu que je vaille, j'aime encore mieux tracer mon humble sillon, entre les faibles et les chercheurs, que de venir tous les lundis parler de Danterny et de Kopp, ou comparer mademoiselle Figeac à une eau-forte Dans madame de Staël vous ne voyez autre chose qu'une grosse figure et un turban; moi, je vois *Corinne* et le livre de *L'Allemagne*. Voilà la différence qu'il y a entre nous. Vous m'ennuyez avec votre boîte à couleurs; je retourne à Saint-Lô où personne ne songe à me faire du chagrin.

M. Paul de Saint-Victor. — Allons, allons, la paix. Vous ne voyez donc pas que c'est une plaisanterie dans le goût naïf et agrémenté.

M. Octave Feuillet. — Non, je veux m'en aller; Buloz et Pontmartin me vengeront. Je suis un homme paisible, et j'estime que dans les polémiques, même les plus inoffensives, on laisse toujours un pan de sa considération. J'en ai déjà trop dit.

M. Paul de Saint-Victor. — Vous voilà hérissé comme un Herrera-le-Vieux!

M. Octave Feuillet. — C'est possible.

M. Paul de Saint-Victor. — Restez, de grâce; nous irons ensemble au Louvre.

M. Octave Feuillet. — Non, je dois quitter Paris. Je n'ai pas arrosé mes gobéas depuis trois jours.

M. Paul de Saint-Victor. — C'est différent; moi, je vais chez Gautier. Adieu, mon cher collègue.

M. Octave Feuillet. — Adieu, monsieur.

(Ils se séparent).

FOUSSIER (Edouard). — L'école du bon sens le réclame, et M. Edouard Foussier ne voit pas de mal à se laisser réclamer par elle. Collaborateur anonyme de M. Augier dans *La Ceinture Dorée.* Pour son compte, il a signé *Héraclite et Démocrite,* comédie en deux actes et en vers, et *Une Journée d'Agrippa d'Aubigné,* tombée de chute en chute dans le feuilleton du ***Moniteur.***

FIENNES (Charles de Matharel de). — Marié. Mort pour les lettres.

Allons ! mon cœur, tais-toi, pas de faiblesse humaine !

FERNEY (Paul). — Ce pseudonyme cache un ancien libraire de la place de la Bourse, M. Alexandre Mesnier, qui, estimant la vie littéraire une chose engageante (dam ! je raconte), a fermé un beau jour son magasin et a été déposer un roman dans les bureaux du *Siècle.* On a inséré

le roman; M. Paul Ferney en a fait un autre, qu'on a aussi inséré. Dès lors, tout a été dit. La littérature a compté..... un libraire de moins.

FAUCHERY (ANTOINE). — Tuons le veau gras! Fauchery était parti pour l'Australie et Fauchery est revenu. Enfant prodigue du feuilleton, retournera-t-il à son père? M. Fauchery a de l'esprit et surtout de la gaîté ; il est également capable d'enthousiasme, et on l'a vu en 1848 s'enrôler parmi les personnes qui partirent pour aller délivrer la Pologne. Il ne peut pas tenir en place.

P. S. Fauchery est reparti hier.

FORCADE (EUGÈNE). — Diplomate et financier; mais avant tout écrivain de race. *La Revue nouvelle, Le Conservateur, Le Messager de l'Assemblée* et la *Revue des Deux-Mondes* ont eu tour à tour sa collaboration. Un volume : *Études historiques*

FIORENTINO (PIER-ANGELO). — « Ze souis oun Napolitain ; ze me porte fort bien; z'ai tradouit le Dante, et ze souis fanatico per la mousica; les çanteurs et les çanteuses, ze les porte dans mon cuore, ze les trouve zantils, très zantils ; le ciel de la France, il est saloutaire pour moi ; les zournaux donnent de l'arzent, qui est le nerf du

feuilleton, comme dit Bonifaccio ; et ceux qui se fâçent, ze m'en moque, Corpo di Bacco ! »

FÉVAL (PAUL). — La queue d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas, comme autrefois on disait la queue de *Robespierre*. Mais avant *Les Mystères de Londres*, et quelquefois encore en dehors de ces grossières combinaisons, M. Paul Féval est l'auteur de charmants romans bretons, où le cœur n'est pas tiré à la ligne, où le style naît de source.

FIOUPOU (JOSEPH). — Paresseux d'abord, homme de lettres ensuite.

G

GOY (André de). — Voulez-vous connaître un homme bien mis, éclatant d'Elbeuf, verni, le solitaire au doigt, la barbe cultivée? Regardez de Goy, le plus brun et le plus affable des traducteurs. Il a remplacé Defauconpret et Benjamin Laroche ; il a fait représenter à l'ancien Théâtre-Historique un drame intitulé *L'Argent ;* il en fera représenter bien d'autres, — car ce n'est pas l'appétit qui manque à de Goy ; ce ne sont pas les dents non plus.

GROLIER (P.) — Normand. Fabuliste. Un bonnet de soie noire en toute saison.

GUÉRONNIÈRE (A. DE LA). — Chut !

GUICHARDET — Il importe que ce passant majestueux et souriant ne soit point oublié dans cette nomenclature des intelligences lettrées. Il importe que ce paresseux, que cet homme d'esprit, que ce derviche du boulevard des Italiens et du divan Lepelletier soit salué dans son chemin par tous ceux qui reconnaissent en lui la grande famille de d'Hèle et d'Etienne Béquet. Il importe surtout qu'il ne soit ni blâmé ni plaint. Guichardet, dont le nom se rattache à la fondation du *Siècle,* aux *Français peints par eux-mêmes*, au *Figaro,* aux *Beaux-Arts*, somptueuse revue qu'il dirigea seul, Guichardet est le roi de Thulé de la littérature contemporaine : il a jeté sa coupe d'or dans la mer, et depuis ce temps ses lèvres ne trempent plus que dans le gobelet banal des restaurants parisiens.

Il ne prend de la vie que ce qu'elle a de clair et d'indépendant. Après quelques heures de marche, il a déposé sur la borne l'inutile bagage des passions. Croisant les bras, il n'a conservé que la sensation et l'humeur enjouée. Pourquoi irait-il quelque part? pourquoi désirerait-il quelque chose? Il a vu la tuile de Pyrrhus et le rasoir de Chamfort. Egoïste? il ne l'est pas, car s'il faut un témoin dans un duel, un quatorzième dans un repas, Guichardet n'hésitera point, et ne bronchera pas plus devant l'épée

éblouissante que devant le chambertin couché sur l'affût d'un panier d'osier.

Guichardet a l'appétit et l'esprit. Avec ces deux ailes, on domine aisément le monde, on plane sur soi-même. On a la bonté, la séduction, la familiarité unie à la grandeur. On est l'égal de chacun. — Viveur élégant et splendide, Guichardet a frayé jadis avec Stendhal, avec Balzac, avec Ourliac, avec Harel, avec Lireux, avec Briffault, avec tous ceux qui ont interrogé la vie à bras-le-corps et qui ont attiré à eux le plus d'émotions. Il a été radieux, enchanteur et enchanté. De qui n'est-il pas connu et aimé? Les peintres l'appellent *mon oncle;* les femmes le nomment *Oscar*. Il a un rire retentissant qui l'annonce du bas de tous les escaliers. Son geste est noble, et sa démarche a de ces façons carrées et solennelles qui, au dix-huitième siècle, accompagnaient la basque dorée et supposaient inévitablement les bourses de vingt-cinq louis répandues par Germain dans les vastes profondeurs du gilet *à sujets*. L'œil est fin, quoique un peu rougi par les veilles; la main est prompte à saisir le menton des friponnes d'antichambre. — Où soupera-t-il aujourd'hui ? Hier, il tenait table avec les deux Musset, ses intimes ; ce matin, il a souffleté quelques bouchons de champagne en compagnie de Roger de Beauvoir. Son couvert est mis tous les jours aux quatre coins littéraires de Paris. Chez Ledoyen, il sait qu'il trouvera Roqueplan ou Texier; mais aux Provençaux, Méry l'attend pour le faire collaborer de force à quelque

paradoxale comédie, comme *Le Mariage à l'essai,* par exemple, où Guichardet a jeté tant de mots charmants, de la même façon qu'on jette de l'aï sur les fraises.

Avant de se décider, Guichardet entre au Divan pour prendre l'absinthe. Heureux si l'absinthe ne lui fait pas oublier le rendez-vous avec Méry ou avec Bernard Lopez ! Là encore tant d'amis l'entourent et lui font fête; tant de mains se tendent vers les siennes, tant de sourires vont au-devant de son sourire ! Pourquoi quitterait-il le Divan ? Il ne le quittera pas ce soir encore, — et, ce soir encore, la vie s'écoulera pour lui comme elle s'écoule depuis quinze ans, entre le cigare qu'on fume et le camarade qu'on écoute, au milieu des éclats de voix, des saillies, des cornets de tric-trac, des bières brunes et blondes, de tout ce bruit et de toute cette gaîté, qui n'ont l'air de rien et qui cependant, au bout de quinze ans, finissent par envelopper un homme comme d'une vapeur de chloroforme, et par l'étouffer insensiblement.

Ce n'est pas qu'un regret ne se glisse quelquefois dans cette âme d'enfant et de sage. Appelé récemment au chevet d'un moribond, Guichardet mêlait ses pleurs sincères à un chœur d'amis navrés; cependant, en rôdant par la chambre, il aperçoit, sur la cheminée, un flacon de cognac égaré au milieu de diverses fioles pharmaceutiques; machinalement il le saisit, machinalement il s'empare d'un verre et d'un sucrier voisins; Guichardet apprête un grog. Autour de lui les lamentations se

succèdent et s'élèvent; Guichardet est impassible, Guichardet est absorbé. Quelqu'un vient à lui frapper sur l'épaule en lui disant : Hélas! — Hélas! oui, répond Guichardet; j'ai toujours passé ma vie à faire des grogs trop faibles!

Guichardet a peu de créanciers, très-peu, à peine ce qu'il faut pour faire figure dans le monde. Cela est le seul côté mesquin de sa nature. Il a un sentiment exagéré de la probité; on l'a vu, à trois heures du matin, frapper à la porte du tailleur Renard pour lui promettre le prochain acquittement de sa facture.

Il ne faut cependant pas venir se pendre indiscrètement à la sonnette de Guichardet. Non. Guichardet est intraitable sur l'article de son sommeil. Dans ce cas, à la personne qui insiste pour le voir, son portier a l'ordre de répondre ces deux mots homériques et mystérieux : — MONSIEUR COMPOSE!

Ah! Rosambeau! ah! La Palférine! ah! Guichardet! piétineurs de sentiments et d'aspirations! grands destructeurs par l'inertie et le sourire! vivez et charmez; mais charmez en dehors de l'explication, vivez sur le seuil du rêve; ne vous montrez qu'à l'heure où nous nous désespérons et où nous accusons le ciel! Paris, cette nouvelle Rome, devrait faire de vous des dieux, car vous avez l'œil qui étincelle, la bouche qui console, l'esprit qui foudroie. Anéantissez le devoir aux jours des sanglots; faites le re-

pentir inutile, alors que le sacrifice a passé sur l'intérêt; élevez votre verre rempli jusqu'aux bords, lorsque ni les étoiles, ni les flots, ni la famille, ni les maîtresses, ni les sequins, ni les lauriers ne peuvent réussir à combler l'abîme hideux de notre âme!

GASTINEAU (BENJAMIN). — Son exil fera sa fortune littéraire; on ne peut pas prononcer quelque part le nom de l'Algérie sans que Ben Gastineau se lève et demande la parole pour un fait personnel. Laborieux et consciencieux. Il est blond comme le beurre frais.

GUISOLPHE (MADAME). — En littérature : Célina Ravier. De celles dont on dit : *Elle fait bien la nouvelle*, comme on dirait : Elle réussit la tarte aux cerises.

GUINOT (EUGÈNE). — Voilà vingt ans que M. Eugène Guinot, le typique Pierre Durand du *Siècle*, exerce son métier d'historiographe de la bourgeoisie. C'est un monsieur très-gras et doux. Les anecdotes qu'il ne se lasse pas de raconter tous les dimanches sont ordinairement taillées sur ce patron : « Il n'est bruit, depuis quelque temps, dans le faubourg Saint-Germain, que d'un scandale inoui, sans précédent : Madame la comtesse X....., cette jeune et jolie veuve, que chacun admirait au dernier bal

de l'Hôtel-de-Ville, va, dit-on, épouser un conducteur d'omnibus. S'il faut en croire la médisance, un jour que la comtesse avait pris la correspondance pour la barrière des Martyrs, le galant conducteur lui aurait dit, en recevant le prix de la place : — Je prends vos six sous... mais je garde mes soucis. Le mot plut tellement à la comtesse X...., qu'elle en conçut une vive passion pour ce jeune homme, et que, huit jours après, les bans de leur mariage étaient publiés à Saint-Thomas-d'Aquin. »

GUIZOT (Guillaume). — La chance et le succès sont aux *fils,* dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle. Accueillons donc et accueillons de bonne grâce M. Guizot fils, qui a fait un livre sur *Ménandre,* et qui écrit, dans *Les Débats,* des articles où éclate la délicieuse lutte de la raison et de la jeunesse.

GONCOURT (Edmond et Jules de). — Un des meilleurs symptômes, c'est de voir les jeunes auteurs poursuivre, à travers les travaux d'imagination inséparables de leur âge, des études sérieuses de bibliographie et d'histoire. C'est ainsi qu'après avoir fait leurs preuves d'invention et d'esprit dans un roman excessif : *En* 18...., qui eût suscité des batailles au temps du cénacle, MM. de Goncourt se sont empressés de jeter dans le second plateau de la

balance, déjà sévèrement tenue par la critique, les deux *Histoires de la Société française pendant la Révolution et pendant le Directoire*. Pour commencer notre vilain métier, nous chicanerons d'abord sur le titre, qui ne nous semble pas assez justifié par la mise en œuvre des matériaux, très-abondants, très-curieux et parfois très-nouveaux, d'ailleurs. Une histoire de la société obligeait à des déductions philosophiques, dont les auteurs, pour une raison ou pour une autre, se sont montrés trop avares. Leurs deux volumes ne sont au fond qu'une nomenclature anecdotique, une quintessence de tous les documents intimes. M. Challamel, dans son *Histoire-Musée de la République*, avait, de plus qu'eux, l'attrait des caricatures reproduites; il satisfaisait certaines curiosités, tandis que MM. de Goncourt inspirent l'envie de connaître les brochures et les gravures qu'ils désignent imparfaitement; c'est le contraire du but qu'ils se proposent. — *Une Voiture de masques, La Lorette, Les Actrices, Sophie Arnould,* sont de ravissantes futilités. Nous nous tairons sur leurs articles de Salon; en peinture comme en littérature, ils exagèrent l'école du *chic* et les procédés d'après-demain; derniers venus dans le moderne hôtel de Rambouillet, ils y voiturent avec un zèle moqueur les *commodités de la conversation*.

GOSSE (Isidore de). — Spirituel gourmand, qui dirige aujourd'hui l'Imprimerie et la Librairie au Ministère de l'Intérieur.

GOUDALL (Louis). — Une certaine impatience d'arriver, un sentiment critique très-accusé, mais quelquefois injuste. Il fait bien les vers ; qui est-ce qui ne fait pas bien les vers aujourd'hui ?

GAILLARDET (Frédéric). — M. Gaillardet a éprouvé un des plus grands malheurs qui puissent frapper un homme de lettres : celui de réussir trop tôt et trop bien. Il est des succès auxquels on demeure rivé, et des triomphes dont on ne se relève jamais. Pour se consoler d'un échec de cinq cents représentations, M. Fréderic Gaillardet a été faire fortune en Amérique, tout bonnement ; — quand il est revenu en France, on jouait toujours *La Tour de Nesle*. On la reprendra prochainement, dit-on, à la Porte-Saint-Martin ; alors M. Gaillardet s'enfuira en Californie.

GONZALÈS (Emmanuel). — Propriétaire à Monaco.

GOZLAN (Léon). — Une des plus riches organisations littéraires d'à-présent, la plus riche peut-être. Quant à sa vie privée, elle est inexorablement murée. Golzan n'a jamais mis le pied dans un café, et il ne consent à dîner en public qu'à la dernière extrémité ; encore faut-il que ce soit au restaurant des *Chevaux-Rouges*. On lui prête

les naïvetés les plus fabuleuses au sujet de l'argent; on veut qu'il ne connaisse ni les notaires, ni le Grand-Livre, ni les jeux de Bourse; on prétend qu'il enfouit tranquillement ses revenus dans des coffrets en bois de cèdre. Mais bornons là ces révélations : nous ne voulons pas pousser à l'assassinat de Léon Gozlan.

GAIFFE (ADOLPHE). — Gaillard qui ne mord pas à la mansarde, non plus qu'aux comédies en cinq actes et en vers, entreprises dans l'hiver, sans feu, avec la seule espérance de les voir représentées au bout de dix ans. D'abord élève du chimiste Payen, puis archéologue, Adolphe Gaiffe a jeté tout à coup son bonnet de savant par-dessus le Moulin-Rouge. Il s'est fait un à peu près de style avec les procédés combinés de Henri Heine, d'Auguste Vacquerie et de Polichinelle. Né à Mulhouse. Dans ces derniers temps, le banquier Mirès l'a envoyé en mission industrielle *au pays où fleurit l'oranger*, c'est-à-dire à Lisbonne.

GABRIEL. — Surnommé *Gabriel-Cravate*, à cause du soin particulier qu'il apporte à ce complément de sa toilette. N'eût-il fait que *La Belle Ecaillère*, son nom mériterait de passer à la postérité la plus lointaine.

GAUTIER (THÉOPHILE). — M. Théophile Gautier n'a pas toujours été ce gras et jovial feuilletonniste que l'on connaît. Il a commencé par être maigre et malheureux.

Il a dû même beaucoup aimer, si l'on consulte ses premiers vers. Puis il a rompu tout à coup avec la muse amoureuse, — probablement à la suite de quelque souffrance inédite.

Alors qu'il n'avait encore publié que quelques élégies et son poème d'*Albertus*, cette belle et bizarre eau-forte, M. Théophile Gautier faisait partie d'un petit cénacle composé d'une douzaine de jeunes gens, qui tous ont marqué dans diverses carrières artistiques.

C'étaient Petrus Borel, Jean Duseigneur, Gérard de Nerval, Célestin Nanteuil, Auguste Maquet, — ou *Augustus Mac'Keat*, comme il s'intitulait, — et des peintres dont les noms ne me reviennent pas;

> Troupe de chats endêvés,
> Devant la foule ébahie,
> Traversant, rideaux levés,
> Le spectacle de la vie.

Petrus Borel, de qui sont ces vers, était le plus célèbre de la troupe. Il faisait paraître les *Rhapsodies*, et annonçait un second recueil intitulé : — *Pâture à liseurs ou Appel aux jeunes Français à cœur de lion.*

Sous l'influence de cette folle compagnie, M. Théophile

Gautier écrivit une série de contes goguenards, *Les Jeune-France*, dont le succès fut intime et sourd, comme l'avait été celui d'*Albertus*. — Et cependant avec quels transports je les ai lus, en province, ces contes si luxuriants, si curieux, si franchement bouffons, et qui enferment la satire de toute la littérature romantique ! — Un libraire vient d'avoir l'idée heureuse de les réimprimer. Ce ne doit pas être un homme ordinaire, ce libraire.

Le comique des *Jeune-France* n'est ni celui du *Charivari*, ni celui de MM. Duvert et Lauzanne. C'est bien toujours cependant, si vous voulez, ce procédé qui consiste à ennoblir les choses triviales, à parler en style épique d'un bonnet de coton, et à emprunter la palette de Rubens pour peindre un uniforme de garde national, — procédé considérablement perfectionné depuis quelque temps ; — mais M. Théophile Gautier, par quelques forts traits de crudité rabelaisienne, s'éloigne souvent avec bonheur des *précieux* de la farce et des Scudéry du vaudeville. Il est bon que le comique du mot le cède quelquefois au comique de l'idée. C'est ce qui arrive dans *Les Jeune-France*, où quelques bousculades naïves rappellent de temps en temps le grand faire de Paul de Kock.

Les Jeune-France furent suivis du roman de *Mademoiselle de Maupin*, — un tour de force, où la prose est peinte, sculptée, dentelée, chantée, dorée, mise à toutes sauces enfin, un livre où la description est poussée jusqu'à

l'éblouissement, — ce livre excessif que tous les jeunes gens font ! *Mademoiselle de Maupin,* dont la préface a pris place aujourd'hui à côté de toutes les préfaces célèbres, désola son auteur par le peu de bruit qu'elle souleva lors de son apparition. Il en pleura presque de dépit, — et pendant deux minutes il se demanda sérieusement s'il n'accepterait pas un emploi de commis aux barrières, qu'on lui offrait.

Ce fut sur ces entrefaites que M. Emile de Girardin l'appela au feuilleton de *La Presse.*

Alors Gautier cessa tout à coup d'être maigre et d'être malheureux.

Maintenant que dix-huit ou vingt années ont passé sur ces faits, que l'auteur de *Fortunio* a sa place au premier rang des écrivains qui ne sont pas de l'Académie, — ce livre de joyeuseté dont je viens de dire quelques mots, ces *Jeune-France,* écrits dans les jours extravagants et courageux, doivent lui apparaître, j'en suis sûr, comme son meilleur souvenir.

Il arrive un moment pour l'homme de lettres où ses livres ne sont plus des livres : — ce sont des amis.

Ces amis-là consolent un peu Théophile Gautier du triste métier d'Aristarque dramatique, qu'il continue au *Moniteur.*

Ce que dans cent ans personne ne voudra croire, c'est que les directeurs de journaux du dix-neuvième

siècle se soient complus gravement à renter les écrivains les plus illustres, les poètes les plus fameux, les romanciers les plus attachants, pour parler tous les huit jours de Ravel, de Lassagne et de madame Caroline Bader. Avec le même argent, il leur eût été facile d'obtenir de ces hommes de talent un pendant à *Fortunio* ou à *Militona*, une suite du *Chemin de traverse;* non, ils ont préféré les obliger à rendre compte (car c'est là le mot : *rendre compte*) des couplets de M. Bourdois et de la prose de M. Nus.

Voici des vers que M. Théophile Gautier a écrits *pour rien* :

> Un petit négrillon qui tenait une torche
> De cire parfumée, attendait sous le porche :
> Sa livrée écarlate avec des galons d'or
> Etait riche et galante. — Allons, dit Juan, beau page,
> Conduisez ce seigneur par le secret passage.
> Albertus le suivit. Au bout d'un corridor,
> Une courtine rouge à demi relevée,
> Se referme sur lui; flairant son arrivée,
> Deux grands leviers blancs couchés sur le tapis
> Hument l'air autour d'eux, lèvent leur longue tête,
> Poussent entre leurs dents une plainte inquiète,
> Et puis retombent assoupis.

Voici maintenant de la prose qui a été payée à M. Théophile Gautier deux cents francs le compte-rendu :

« Odéon. Première représentation d'*Inez ou la Chute d'un Ministre*, drame en cinq actes, etc. — Don Rodrigue

Calderon, marquis de Siete-Iglesias et secrétaire d'Etat, se voit placé dans l'alternative d'être disgrâcié ou de livrer au prince des Asturies une jeune fille, dona Léonor, fiancée de Luis de Fonseca, neveu du duc de Lerme et ami de Caldéron. — Il balance d'abord à commettre cette infamie; mais l'ambition l'emporte. La jeune fille, retirée dans un couvent, en sera extraite et remise à l'héritier présomptif de la couronne. Caldéron, connu autrefois sous le nom de Rodrigue Numez, a épousé une belle et vertueuse femme, Inez de Vargas, dame de la Oliva. Mais avant ce mariage il a eu une fille d'une maîtresse qu'il a abandonnée, se croyant trompé par elle. Cette fille n'est autre que dona Leonor, cette chaste enfant qu'il doit livrer au prince des Asturies. — Un misérable, nommé don Lope, espèce d'Iago subalterne, qui nourrit contre don Rodrigue une de ces rancunes qu'inspirent aux âmes basses ceux qui réussissent et réalisent par bonheur ou par adresse tout ce qu'elles n'ont pu faire, a résolu de perdre son maître, et pense y parvenir en excitant la jalousie d'Inez, qu'il aime d'un de ces amours honteux des gens sans courage, qui ressemblent à de la haine à s'y méprendre; il lui fait voir des papiers dont le sens ambigu peut faire croire que don Rodrigue a des maîtresses, et n'a épousé sa femme que pour en faire un marche-pied à son ambition. A ces papiers sont mêlées des lettres qui prouvent que Calderon a fait assassiner un certain Fran-

çois de Xuara, et mourir don Augustin d'Avila, huissier de la cour de Madrid, etc., etc. (*Presse* du 12 janvier 1845). »

GORGES (Edouard). — Littérateur de six pieds de haut. Il était l'ami de Gérard de Nerval, avec qui il a fait *Le Marquis de Fayolle.*

GANDONNIÈRE (Almire). — Autre ami de Gérard de Nerval.

GATAYES (Léon). — Puisque nous en sommes au chapitre des amis, restons-y.Ami d'Alphonse Karr, lequel ne perd jamais une occasion de mettre Gatayes en cause; le *demandez à Gatayes* a remplacé le *demandez à Lazarille,* du *Pied de mouton.* M. Léon Gatayes est le modèle achevé de ce qu'on appelle une belle éducation : il pince de la harpe, il monte à cheval, il trousse agréablement un article de gazette et il est supérieur à l'escrime. On se l'arrache comme témoin dans les duels officiels; c'est ce qui l'a fait appeler le premier des seconds. En outre, il possède un très-riche cabinet de curiosités : flèches de sauvages, armets de Mambrin, tabatières du roi de Prusse, coquillages de l'Orénoque, cannes de Voltaire, oiseaux empaillés, faïences de Limoges et collections de journaux.

GIRARD (Fulgence). — Ses poésies mériteraient d'être plus connues ; elles ont de l'énergie et de l'actualité. Les *Chroniques de la Marine* intéressent. Ami de M. Jules Lecomte.

GRANIER DE CASSAGNAC. — Ami du pouvoir.

GRAMMONT (Ferdinand de). — L'homme au sonnet, comme on dit de l'Oronte de Molière ; avec cette différence que M. de Grammont est un homme modeste.

GÈRES (Jules de). — Est-il beaucoup de strophes qu'on puisse comparer à celles-ci, que nous prenons (non pas au hasard cependant), dans *Rose des Alpes*, le dernier volume de M. de Gères? Elles font partie du morceau appelé : *Bonheur sur l'eau.*

La brise sourit dans l'air indulgent ;
Des poissons furtifs l'écaille nacrée
Perçant le flot clair de flèches d'argent,
Saute en frétillant devant la marée.
C'est d'un jour de feu la tiède soirée ;
L'ombre des aubiers se fonce en plongeant.
Détachons l'yole, au môle enchaînée,
Et livrant sa quille au fleuve charmant,
Couronnons de frais la chaude journée :
Ramons lentement, ramons lentement.

Ce soir l'existence est vraiment un bien ;
Rendons pleine grâce à l'auteur des choses,
A son paradis il ne manque rien.
Les papillons noirs ont leurs ailes closes ;
Les yeux sont contents, les couleurs sont roses :
Au gré du souhait tout cadre et va bien.
Nous aimons tout bas, sentant qu'on nous aime,
L'âme est au repos, le ciel est clément ;
Tout ainsi toujours n'ira pas de même...
Ramons lentement, ramons lentement.

M. Jules de Gères (un Bordelais, comme tout le monde à présent) est connu aussi par des *Récits de Suisse et d'Italie,* pleins d'éclat et d'observation fine.

H

HUGO (Victor-Marie). — Il y a bien longtemps déjà que Balzac a dit de Victor Hugo, dans la *Peau de Chagrin* : « Hugo ? C'est un grand homme ; n'en parlons plus. »

HALÉVY (Léon). — Notre imitable fabuliste.

HONORÉ (Oscar). — Filleul de M. Guizot. M. Oscar Honoré a un talent incontestable, exempt d'afféterie, ainsi que le témoignent *Pierre Gerbier* et les *Histoires de la vie privée d'autrefois*.

HUART (Louis). — « L'autre soir, madame Cabassol tarda un peu plus que de coutume à me tirer le cordon de la porte.

» Il n'est peut-être pas indifférent que vous sachiez que j'ai une portière et que cette portière a nom madame Cabassol.

» — Saperlotte ! (M. Huart est le seul qui jure encore par *saperlotte*), quel est donc ce mystère? m'écriai-je comme un chœur d'opéra-comique?

» Est-ce que les alliés seraient revenus sur les hauteurs de Belleville?

» Aurait-on vu rôder dans les environs une nouvelle bande de chauffeurs, commandée par le farouche Tartempion?

» Ou bien quelque gargotier sans entrailles aurait-il appréhendé au corps le chat de madame Cabassol pour en doter ses fourneaux homicides? »

Ainsi parle depuis vingt ans M. Louis Huart dans le *Charivari*. Il est le dernier qui fasse encore des plaisanteries sur les Batignolles.

HOUSSAYE (Arsène). — Un moulin, un violon, une rose, un pinceau, une épée, une bergère, un agneau, une grappe, un rayon, un sourire, une boucle, une comédienne, un flacon, une fenêtre, une barque, un cigare, une étoile, un tricorne, une houlette, un cœur, une plume, un médaillon et un fauteuil.

J

JANIN (JULES). — Voici la scène, renouvelée de *Lucrèce Borgia*, — dont les bustes du foyer de l'Opéra ont été témoins un soir de cet hiver :

(*Ponsard se promène au bras d'un homme masqué. Seigneurs, dames et pages*).

ROQUEPLAN, *un flambeau à la main.*

Ponsard ! veux-tu savoir quel est l'homme à qui tu parles?

JULES JANIN, *à part, sous son masque.*

O ciel !

PONSARD.

Vous êtes tous mes amis ; mais je jure Dieu que celui qui touchera au masque de cet homme sera un enfant hardi.

ROQUEPLAN.

Nous ne voulons point l'insulter ; nous voulons seulement lui dire nos noms. (*Faisant un pas vers Jules Janin*). — Je suis Nestor Roqueplan, le Roqueplan des salons, que tu as traité de bélître et d'ignorant.

THÉODORE DE BANVILLE.

Je suis Théodore de Banville, poète et seigneur, dont tu as estropié les vers et que tu as voulu faire tuer à coups de hallebarde sur l'escalier du tribunal de police correctionnelle.

ALEXANDRE DUMAS.

Je suis Alexandre Dumas, marquis de la Pailleterie, fils du général Alexandre Dumas-Davy. Tu as étranglé les *Demoiselles de Saint-Cyr*, tu as étouffé *Romulus*, tu as fait jeter *Le Marbrier* dans le grand canal.

ARTHUR PONROY.

Je suis Arthur Ponroy ; tu as assommé mes *Atrides*.

PONSARD.

Quel est donc cet homme?

ROQUEPLAN.

Et maintenant que nous vous avons dit nos noms, voulez-vous que nous vous disions le vôtre?

JULES JANIN.

Non! non! ayez pitié, messeigneurs! Pas devant lui!

ROQUEPLAN, *le démasquant.*

Ponsard! cet homme à qui tu parlais ne sait pas le latin.

THÉODORE DE BANVILLE.

Il confond les cardinaux avec les homards.

ALEXANDRE DUMAS.

Il croit que le Rhône passe à Marseille.

JULES JANIN.

Grâce!

PONROY.

Il admire les Portes-de-Fer comme un chef-d'œuvre de serrurerie.

JULES JANIN.

Pitié !

ROQUEPLAN.

Il soutient que l'Espagne a la forme d'une botte.

JULES JANIN.

Assez ! assez !

ROQUEPLAN.

Veux-tu savoir son nom, Ponsard ?

JULES JANIN.

Grâce ! grâce ! messeigneurs !

ROQUEPLAN.

Ponsard, veux-tu savoir son nom?

JULES JANIN, *s'accrochant à Ponsard.*

N'écoute pas, mon cher Ponsard !

ROQUEPLAN.

C'est Jules Janin !

PONSARD, *le repoussant.*

Oh !...

TOUS.

Jules Janin !

(*Il tombe évanoui*).

JUILLERAT (PAUL). — Au milieu de tous ceux qui se présenteront, munis d'énormes bagages littéraires, à la gare de la postérité, M. Juillerat n'aura qu'un modeste et élégant sac de nuit, brodé par la main des fées, ses marraines. Dans ce sac de nuit (pure moquette) il aura mis *La Reine de Lesbos, Le Lièvre et la Tortue, Le Mariage mystique*.

JUBINAL (ACHILLE).—«Frères, il faut mourir! »se disent entre eux les Trappistes. La devise de M. Jubinal ne serait-elle pas plutôt : « Frères, il faut se nourrir ! »

JOLTROIS (AUGUSTE). — Celui-ci a fait, en collaboration avec M. Albéric Second, un vaudeville : *English spoken*. Albéric II et Jol III ! ne dirait-on pas deux souverains dépossédés ?

JOUVIN (BAPTISTE OU BÉNÉDICT).—Ecrire la vérité sans talent est une chose odieuse, impardonnable. Otez pour un instant à M. Jouvin l'esprit et le relief, et vous verrez quel

haro le poursuivra. Ce critique, dont l'apparition ne remonte pas à plus de cinq ou six ans, se rallie par mille atomes crochus aux Gustave Planche, aux Granier de Cassagnac, aux Louis Veuillot, à ces farouches éreinteurs qui ont des pavés pour toutes les mouches, et dont le talent s'impose en faisant le vide autour d'eux.

JALLAIS (AMÉDÉE DE).—Tous les évènements, toutes les émotions se traduisent pour lui sur l'air de *La Famille de l'Apothicaire*.

K

KÉRATRY (Auguste-Hilarion). — Sur le versant d'une agreste colline, non loin du riant hameau de Marly, habite dans un modeste ermitage le doyen de la littérature, et peut-être de la politique, l'auteur du *Dernier des Beaumanoir*. M. Kératry, ou de Kératry, sera bientôt centenaire. Avide de détails biographiques, nous avons interrogé une multitude de brochures et de recueils ; les uns nous ont appris que M. Kératry était un fort joueur de *cochonnet* (1) ; les autres nous ont dit « qu'enthousiaste

(1) *Petite biographie des gens de lettres vivants ;* in-12 (par Constant Taillard).

de la liberté conservatrice, il n'avait jamais attaché son nom à aucun excès, il était l'ami de Camille Jordan, et s'il ne marchait pas son égal, du moins peut-on assurer qu'il le suivait de très près (1). » Député du Finistère, M. Kératry a longtemps fourni des articles au *Courrier français*. « Pour les journaux du côté gauche, écrivait-on en 1826, M. Kératry est ce qu'est M. de Bonald pour les journaux du côté droit : ils exploitent l'un et l'autre le champ nébuleux de la métaphysique; cependant, il est juste de convenir que M. Kératry est moins obscur que M. de Bonald, et que, lorsqu'il est en verve, il nous donne des pages véritablement éloquentes (2).

En 1831, un petit livre s'exprimait avec moins de respect : « Cet écrivain, disait-il, est doué de tous les avantages physiques de Pélisson. Il est de tous les députés celui qui craint le plus la République ; il assurait naguère à la tribune qu'il avait vu passer cette effrontée en carmagnole et en pantalon, ce qui lui eût fait dresser les cheveux sur la tête, si l'honorable avait eu des cheveux... Nous pourrions en dire davantage, mais nous craindrions

(1) *Dictionnaire des gens de lettres vivants;* 1826.

(2) *Biographie indiscrète des publicistes, feuillistes, libellistes, journalistes, libraires, furets de coulisses et autres du dix-neuvième siècle;* in-32.

que M. de Kératry nous gardât une de ses dents de six pouces. Allez donc vous y faire mordre (1) ! »

Tout récemment, madame Sand a raconté d'une façon plaisante, dans l'*Histoire de ma vie,* son entrevue avec l'auteur du *Dernier des Baumanoir*, et comment elle fut reçue par une jeune femme à qui elle demanda ingénuement si son père était visible. — M. de Kératry n'est pas mon père, c'est mon mari! répondit la jeune femme, irritée.

Enfin, nous avons recherché, dans les catalogues de librairie, la liste des ouvrages de M. Auguste-Hilarion de Kératry; ils sont nombreux. Voici les principaux :

Mon habit mordoré ou Joseph et son maître, 2 vol. (1802).

Voyage de vingt-quatre heures, 1 vol. in-12.

La Charrette versée, 1 vol.

La Pervenche de Madagascar, 1 vol. — Ah! c'est gracieux !

Frédéric Styndall, 5 vol.

Traité sur le Beau dans les Arts.

Saphira, 3 vol., etc., etc.

Mais le titre le plus étonnant est celui-ci :

La Nécessité de savoir les premières règles d'arithmétique avant de songer à se marier, 1 vol.

(1) *Grand Dictionnaire des petits hommes de* 1831, *par un descendant de Rivarol.*

KERMAINGUY (A. DE). — Auteur de *Fleur d'Epée* et de *Mannarino ou Malte sous les Chevaliers.*

KOCK (CHARLES-PAUL DE).

O Paul de Kock qu'embellissent les roses,
Va, ne crains rien des outrages du temps ;
Tu survivras à nos siècles moroses,
Gai philosophe en habit de printemps.

On relira tes poèmes de joie,
Vaste odyssée où domine le flan,
Et que le Pape, en des étuis de soie,
Soigneusement conserve au Vatican.

A ton école, où les enlumineuses
S'en vont apprendre à sabler le vin doux,
En redisant tes chansons amoureuses,
Je vois nos fils se donner rendez-vous.

Tu vis passer avec insouciance
Tous les partis, sans leur vouer ton luth ;
A chacun d'eux, libre, ta conscience
Avec orgueil répondit toujours *zut !*

De ce temps-ci périra l'œuvre éparse ;
(La vieille Mob l'aura dans son caba),
Toi seul vivras, classique de la farce,
Eternisant l'édition Barba.

Une statue, ô roi de la goguette,
Rendra ses traits que tous nous admirons ;
Et l'on verra Tapote et Bastringuette,
A tes côtés, épluchant des marrons !

En bas-relief, Chinois le liquoriste
Escortera — joyeux bondissements ! —
Frac le tailleur, Mélasse le droguiste,
Et Vermillon, le peintre en bâtiments !

Tout un essaim de jeunes kockolâtres,
Aux prés Gervais, chaque dimanche, ira
En ton honneur s'épandre en jeux folâtres...
— Montalembert, seul, s'en éloignera.

O Paul de Kock, dont la verve suprême
Sait nous mener du bal au violon,
Poursuis toujours ! et dans un plat de crême
Renverse encor l'immortel Baisemon.

De vin à quinze et d'amour enflammée,
Vois ta Nini, Galatée en rubans ;
Vers la Chaumière, antique renommée,
Conduis, Amour, ses genoux titubants !

Groupe adoré ! la grisette profane
Va se coiffer de ton chapeau tromblon ;
Que son bonnet flotte au bout de ta canne,
Et répétez *La mère Gaudichon !*

KOCK (Henri de).

Et toi, son fils, Henri, noble jeune homme,
De tes succès, l'avenir me répond ;
Et si tu veux qu'un jour l'on te renomme,
Henri de Kock, relis *Monsieur Dupont*.

L

LAPERDRIS DE MORAINVILLE. — Membre de la Société des gens de lettres.

LAVERGNE (Alexandre de). — Romancier, qui fait ce qu'il peut peut.

LACROIX (Paul). — La bibliographie lui doit une partie de son mouvement actuel ; il a été un des meneurs du cortége moyen-âge qui a traversé Paris après la révolution de 1830, suivi des Jay, des Etienne et des Arnault, criant : *A la Chi-en-lit !* M. Paul Lacroix a fait bonne contenance ;

ce n'était pas sa faute si les pièces de son armure rendaient des sons de casserolle. Plus tard, il déjoua les railleurs, en écrivant d'une plume ferme jusqu'à la brutalité des romans modernes.

LACROIX (JULES). — *Valéria* est un beau drame, et, quoique il ait été écrit en collaboration avec M. Maquet, c'est encore le meilleur titre littéraire de M. Jules Lacroix. Très-grand, blond et des lunettes. Il a épousé une sœur de M^me^ de Hanska, veuve de Balzac.

LECOMTE (JULES). — Un petit volume, devenu aujourd'hui une rareté bibliographique, *Les Lettres sur les Ecrivains français*, par Van Engelgom (Bruxelles, 1837), fournit les renseignements suivants sur M. Jules Lecomte : « C'est un grand mince et pâle, qui porte moustaches et mazarine. On lui donne l'air hautain et quelque peu fat ; c'est un de ces hommes qu'on aime complètement ou qu'on hait complètement. Comme écrivain il a de l'imagination, mais son style tâtonne encore et cherche une forme. Il fait des vers ridicules, et menace d'en publier un volume sous le titre des *Goëlands*. Il a été officier de marine, et s'est mis depuis trois ou quatre ans à *vulgariser* la marine, comme il le dit lui-même, en fondant des journaux maritimes qu'il rédige. M. Jules Lecomte a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et il porte à l'année un petit lorgnon d'écaille incrusté dans

l'œil. Une espèce de roman appelé *L'Abordage,* qu'il a publié il y a un ou deux ans, et dont on a fait tapage, m'a paru, je dois le dire, assez médiocre, lorsque je l'ai lu. Ce livre ressemblait, à mon avis, à ces *capharnaüms* où l'on amoncelle un tas de choses gênantes et fastidieuses ; ainsi a peut-être fait l'inventeur des journaux maritimes (et aussi le pêcheur de baleines) pour son roman. Il en aura fait une porte par laquelle il a chassé tout le fratras qui lui encombrait le cerveau ; en tout cas, le livre est mauvais.

» On cite de cet écrivain quelques à-propos qui sont ceux d'un homme d'esprit ; je vous en dirai un que mon compatriote tenait d'un témoin auriculaire, M. Alphonse Karr. M. Jules Lecomte se battait à l'épée avec un homme qui, peu après le croisement du fer, lui sembla plus faible en escrime que lui. Soit maladresse, soit que cet examen lui fît apporter plus de nonchalance dans son jeu, toujours est-il que l'adversaire de M. Lecomte parvint à lui porter dans le bas-ventre un furieux coup d'épée. Alors s'adressant à ses témoins : — Il est évident que je *tire* mieux que monsieur, cria le blessé, et pourtant monsieur s'en est mieux *tiré* que moi ! — Et il tomba sur le dos, baigné dans son sang, avant que ses amis aient pu le rejoindre. »

LUCAS (Hippolyte). — Avant de continuer, souffrez que j'essuie les verres de ma lorgnette.

LESGUILLON. — Les verres de ma lorgnette sont essuyés.

LEBIDOIS. — Ils brillent d'un éclat nouveau. Poursuivons.

LEFRANC. — C'est moins un homme d'esprit qu'une vie d'esprit. Il a tourné autour du théâtre et est devenu vaudevilliste ; il a tourné autour de M. Scribe et il a épousé sa cousine ; il a tourné autour de la Bourse, et le voilà presque millionnaire.

LESPÈS (Léo). — Les gens de lettres peuvent se partager en deux classes : ceux qui ont *l'air de tout le monde,* et ceux qui ont *l'air de ce qu'ils sont.* M. Léo Lespès appartient à cette seconde classe. Ses cheveux ne connaissent point de règles ; il est couvert d'une sorte de manteau où courent les passementeries et les brandebourgs les plus arbitraires ; il porte des breloques et des graines rouges d'Amérique : cela le regarde. Ceux qui ne l'ont pas vu le tiennent pour un vif esprit, très-observateur, très-pratique, mais un peu négligé de style. — *Paris dans un fauteuil* s'ajoutera aux originales esquisses de mœurs que ce temps inspire.

LEMOINE (Edouard). — Homme de théâtre, comme on dit homme de peine. Frère de M. Lemoine-Montigny, il lit les vaudevilles qu'on adresse au Gymnase. Entre deux *ours*, il a composé un volume de nouvelles intitulé : *Le Dessous des cartes*. Nous eussions mieux aimé : *Le Dessous des planches*.

LURINE (Louis). — Ses amis l'ont surnommé *la période sonore*. En effet, sous un aspect froid et sombre, M. Louis Lurine cache une éloquence dont la véritable place était peut-être à la tribune ou dans la chaire. Il aime l'énumération jusqu'à la folie ; il égrène sans relâche des adjectifs qui reluisent souvent comme des pensées ; il s'enivre d'antithèses et de jeux de mots à la façon des improvisateurs italiens : de son style, ainsi que d'une boîte à surprise, s'élance toujours quelque paradoxe vêtu de vert comme un diablotin, et tirant une langue de feu. Aussi M. Lurine est-il mal à l'aise dans la nouvelle ; on sent que la déclamation est là, qui s'impatiente et qui attend, pour l'emporter, comme le hussard de Lénore. *Ici l'on aime* est un recueil où l'ingénieux arrive au puéril, où le spirituel devient le fatigant. *Le Train de Bordeaux*, à la bonne heure ! voilà l'élément de M. Louis Lurine ; ici l'on galope, ici l'on fait claquer son fouet ; ici l'on éblouit, ici l'on étonne ! Les postillons ont de beaux catogans d'où la

poudre s'envole ; les cabaretières sourient sur le seuil des *Lion d'or* et des *Tête noire;* c'est une fête et une merveille !

LABOURIEU (Théodore). — Une fois pour toutes, nous voulons nous mettre à l'abri des reproches d'omission ou d'injustice. Chaque fois que nous manquerons de renseignements sur un auteur ou que nous répugnerons à exprimer une opinion trop délibérément désagréable, nous remplacerons la petite notice par un extrait d'un de nos meilleurs classiques. De cette façon, le public n'y perdra rien.

L'EPINAY DE BRADI (Marie de). — Huit volumes de romans réunis en série, sous le titre de : *Noblesse et Bourgeoisie.*

LOPEZ (Bernard). — Petit, gentil, actif, poli, instruit. A première vue, on ne lui donnerait pas plus de quinze ans ; et cependant, à seize ans, il débutait dans le *Figaro,* sous M. Roqueplan. Mais le démon du théâtre le tentait; Lopez ne sut pas lui résister : il lui vendit son âme, moyennant un certain nombre de succès qu'il réalise actuellement. Ses premiers mélodrames se ressentent néanmoins de la préoccupation de ce pacte : ils ont des titres

infernaux : *La Taverne du Diable*, *Le Tribut des Cent Vierges*. Plus tard, sa gaîté reprit le dessus; on s'en aperçut à plusieurs pièces d'une gradation folâtre : *Turlurette, Roger Bontemps, La Chasse aux belles Filles, Le Carnaval partout*. Bernard Lopez était mûr pour la Comédie-Française et pour l'Odéon ; il y entra, appuyé sur les collaborations de Méry et de Théophile Gautier.

LEYNADIER.

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes pauvres enfants.
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.

(VOLTAIRE, *Zaïre*, acte II.)

LACROIX (OCTAVE.) — Ecole des amoureux, école buissonnière, chansons d'avril, roses entr'ouvertes, la poésie et son train ! M. Lacroix, qui s'appelle Octave comme les jeunes premiers des comédies d'aventure et de galanterie, est aussi un jeune premier littéraire; on l'a trouvé blotti dans le fauteuil de *La Folle Journée*. Est-ce M. Sainte-Beuve, de qui il a été jadis le secrétaire, qui lui a appris la *chanson à madame ?*

LA FIZELIÈRE (Albert de). — Les jeunes bibliophiles sont rares; M. de La Fizelière est un des plus jeunes, il sera l'un des plus distingués.

LAPOINTE (Savinien). — Auteur pour dames et enfants.

LEFLOCH. — « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur ; il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois, à la course ; il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il sait réprimer ses mouvements. » (Buffon, *Histoire naturelle*).

LARCHEY (Lorédan). — Oui, Lorédan, comme dans les tragédies de Ducis. M. Lorédan Larchey n'a rien de tragique cependant ; esprit un peu narquois, surtout épris du rare et du caché, il a fondé la *Revue anecdotique*, un recueil à propos duquel on a murmuré le nom de Bachaumont. M. Larchey est, en outre, attaché à la bibliothèque Mazarine.

LACRETELLE (Henri de). — Conteur élégant, trop élégant peut-être, ce qui l'empêchera de devenir un romancier.

LA MADELÈNE (Henri de). — Blond flamboyant. Il a fait *Germain Barbe-Bleue,* un récit d'une vérité originale, et il a donné une biographie complète de M. de Raousset-Boulbon.

LA MADELÈNE (Jules de). — Même cœur et même esprit que son frère, avec plus de gravité. Tous les deux sont de Carpentras ou des environs. *Le Marquis de Saffras,* que M. Jules de La Madelène a écrit pour la *Revue des Deux Mondes,* est un roman étudié et fouillé comme un un poème; certaines parties rappellent le faire minutieux d'Aloysius Bertrand et du peintre De La Berge. Il a mis autrefois son nom dans la *Revue indépendante,* au bas de quelques jolis refrains; j'ai retenu celui-ci par les deux ailes :

Certes, ce sont choses charmantes
Que ces amours interrompus;
Mais un jour Laure ne vint plus,
Poursuit-on les feuilles volantes
Quand tous les chapitres sont lus ?
J'ai bien oublié la coquette;

Mais je vous pleure, amours perdus,
Quand j'entends une voix secrète
Qui me dit en mille façons :
Amours de cœur, amours de tête,
Chansons !

LA LANDELLE (Gabriel de). — Breton né à Montpellier. Le public ne connaît de lui que des romans sauvages et tatoués : *Les Princes d'ébène, Les Iles de glace, L'Homme de feu,* etc. Mais ce que nous connaissons, nous, ce sont ses chansons de bord, malheureusement inédites pour la plupart : son vrai talent est là.

L'HERMINIER (Louis). — Il a conduit la diplomatie sous les tonnelles et mis des mouches à la politique. Du temps de Benoît XIV et de Mme de Pompadour, on l'aurait fait cardinal ; il ne sera qu'ambassadeur.

LORDEREAU (René). — Misanthrope qui cache bien son jeu. Les femmes mal ferrées sur l'orthographe croient que c'est un Anglais.

LUCHET (Auguste). — Ne cherchons pas plus loin le type du romancier indigné ; le voilà : sa phrase brûle et fume comme un tison. Dans *Frère et Sœur,* dans *Le Nom de Famille,* dans *Marguerite,* trois des plus hardis pam-

phlets qui aient grondé sur la société de Louis-Philippe, il a arraché les appareils sanglants des plaies de famille et répété après Napoléon : « La tyrannie vient de la paternité. »

LELIOUX (Adrien). — L'Odéon a mis dix ans à représenter son *Don Gaspar;* et la Comédie-Française, poussée à bout, lui a donné de l'argent pour aller se faire jouer,— comme on dit se faire pendre — ailleurs.

LEMER (Julien). — « Qu'on m'apporte un grand cercueil, chantait Henri Heine, un cercueil énorme comme le tonneau d'Heibelberg; je veux y jeter mes illusions et mes amours. » Quel tonneau, quel cercueil serait assez grand pour contenir tous les articles de Julien Lemer, qui écrit depuis l'âge de huit ans? Le journal, ce mendiant insupportable qui le tire et le sollicite tous les jours par le coin de son manteau, a peut-être tué en lui un romancier, un poète, un dramaturge. Lemer essaie de se consoler aujourd'hui en refaisant la Bibliographie universelle, qui disons-le d'ailleurs, par suite des travaux remarquables et des matériaux nouveaux dont l'histoire s'est enrichie depuis une trentaine d'années, avait grand besoin d'être refaite.

LOMÉNIE (Louis de). — Un homme jeune encore, mais froid et chagrin. Il a appris à écrire en faisant ses *Biogra-*

phies; et, quand il ne suppléait pas M. Ampère au Collége de France, il travaillait à un excellent livre qui a eu tout le succès qu'il méritait : *Beaumarchais et son temps.*

M

MAQUET (Auguste). — Voici un homme qui n'a pas eu le courage des luttes littéraires, des travaux opiniâtres, des résultats lents ; qui a eu peur du grenier et peur de l'hôpital ; qui après quelques années de souffrances s'est mis à dire ; assez ! et n'a pas voulu aller jusqu'au bout ; qui, nouvel Esaü, a vendu son droit de glorieuse aînesse pour un plat de lentilles d'or ; voici M. Auguste Maquet. Que cet homme est bien l'image de notre siècle horrible et harcelé ! Il est ou plutôt il a été longtemps le représentant de la littérature mercantile, de la littérature sans utilité et sans beauté, de cette littérature qui est à l'art ce que la

rinçure d'un tonneau est au vin passionné qui gronde et soupire dans un flacon. Que de fois je l'ai plaint, cet homme, et que je le plains encore! La critique, même la plus féroce, pouvait s'attaquer à lui, et lui n'avait pas le droit de répondre à la critique; elle pouvait le battre et lui ne pouvait pas se regimber, car s'il se regimbait, voici ce qu'elle lui disait, la brutale : « — Tu es semblable au remplaçant militaire; tu trafiques de ton intelligence comme le remplaçant trafique de son corps. Tu n'as pas d'excuse, du moins d'excuse littéraire : à qui persuaderas-tu que tu cours après la renommée et que tu cultives les lettres? Baisse la tête et retaille ta plume, manœuvre; et si quelque pauvre écrivain sérieux, amaigri et vêtu d'un habit mélancolique, vient à passer sous ta fenêtre, salue-le bien bas, entends-tu, car il vaut mieux que toi. »

MURGER (Henri). — M. Henri Murger en est aujourd'hui à sa deuxième manière : il vise au simple, au naturel, à la réalité domestique. Nous n'oserions dire qu'il a perdu à cette transformation; mais nous sommes de ceux qui préfèrent la première manière de l'auteur des *Scènes de la Bohême,* alors que, sans conseil et sans modèle, il ébauchait d'une plume spirituelle ces vifs croquis de la vie de misère et d'amour qui ont commencé sa réputation. A cette profusion enjouée de tons audacieux, de saillies alertes, a succédé une touche plus sobre. Les com-

positions d'Auguste Lafontaine, de Topffer et de M. Jules Sandeau ont tenté ce jeune esprit, jusqu'alors bruyant comme un tambour de basque. La muse de Schubert est venue chasser sur ses lèvres les derniers sons du *Carnaval de Venise.* Il est d'abord résulté de cette lutte quelques livres mixtes, où M. Henri Murger, regrettant d'avoir trop ri et ne voulant toutefois pas trop pleurer, s'est révélé comme un Bouffé littéraire. Maintenant, la lutte est terminée ou du moins paraît l'être, car dans son dernier roman, *Adeline Protat,* on trouverait difficilement un seul mot joyeux. Comme quelqu'un qui ferait pénitence, M. Murger s'est retiré dans les gorges de la forêt de Fontainebleau, et là il a écrit, avec toutes sortes de métaphores mortifiées et de périodes repentantes, cette histoire anti-mondaine.

Nous nous demandons néanmoins si, dans son petit royaume d'autrefois, royaume de la bonne humeur et des amourettes, M. Henri Murger, n'était pas bien plus maître et plus souverain que sur ce terrain agreste, foulé avant lui déjà par bien des concurrents redoutables. Ses caractères n'ont rien de très-nouveau; son dialogue n'ennuie pas, mais il n'amuse pas non plus; le style est rempli de qualités négatives : il est pur mais tiède, harmonieux mais sans accent. Sobriété! sagesse! ce sont là certainement des mots bien estimables, mais j'aime mieux encore : passion! puissance!

Des personnes ont quelquefois paru douter de l'érudition de M. Murger. Nous les renvoyons à la collection de *L'Artiste,* où il fit ses premières armes; ils y remarqueront particulièrement, à la date du 15 février 1846, une savante étude philologique; M. Henri Murger y parle avec enthousiasme des langues orientales; il recommande le bengalais, le ralenga, le tamvul; il cite Joseph de Maistre et Wronsky. Cet article, écrit très-fermement, se termine de la sorte : — *Eleg haddebarim asher lebi-welo ch'thobethi-beawoth nafshechâ adoni-htthchas dehem aweh nafshi.*

MARTONNE (Alfred de). — Archiviste du département de Loir-et-Cher; inspecteur des Archives communales et hospitalières du même département; ancien élève de l'Ecole impériale des Chartes; ancien professeur d'histoire au collége de Draguignan; membre résident de la Société de l'Ecole des Chartes, de la Société des gens de lettres, du Comité central des artistes, de la Société universelle, de la Société des sciences, belles-lettres et arts du Var, de la Société académique de Saint-Quentin, de la Société Hâvraise d'études diverses, et de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Bayeux.

MUSSET (Paul de). — On ne peut refuser à M. Paul de Musset des qualités sérieuses, une science vraie et de

fort honorables scrupules littéraires. Son livre des *Femmes de la Régence* est mieux qu'une agréable galerie, c'est un excellent volume d'histoire attrayante. On ne fait pas assez de ces livres-là. Il a été longtemps feuilletonniste de théâtre; peut-être était-il un peu gris, un peu terne, mais au moins il ne rabâchait pas, comme rabâchent tant d'autres; il ne joignait pas l'épaisse fantaisie à l'extrême injustice; il hésitait souvent avec sagesse, comme font les personnes instruites.

MASSAS (Charles de). — « Pour faire un civet, prenez un lièvre, découpez-le par morceaux et l'empotez avec de bon bouillon, puis le faites bien cuire et assaisonnez d'un bouquet; étant à moitié cuit, mettez-y un peu de vin, y passez un peu de farine avec un oignon, fort peu de vinaigre, du laurier : servez à la sauce verte et proprement; c'est un manger délicieux. » (*Le Cuisinier François*).

MOLERI. — Il s'appelait Molière; mais, afin de ne pas chagriner l'ombre du grand comique, de Molière il a fait Moléri. C'est un homme qui sait son métier; avant de murmurer des historiettes au feuilleton du *Siècle*, il s'essayait à des comédies de talent.

MARCO DE SAINT-HILAIRE (Emile). — Vive l'Empereur !

MATHIEU (GUSTAVE). — Sa ressemblance avec Henri IV est extraordinaire. Emule heureux de Pierre Dupont, ses *Matelots,* ses *Vendanges,* son *Fou,* ont de la couleur et un entrain du diable. Mathieu n'est pas au début de la vie : il a été marin, agriculteur, voyageur de commerce ; on l'aime pour son enthousiasme et pour sa bonne humeur constante.

MALLEFILLE (FÉLICIEN). — Il n'a qu'un œil. Dans un feuilleton qui remonte à cinq ou six ans, M. Eugène Pelletan a raconté la vie orageuse de l'auteur des *Sept Infants de Lara :* des voyages, des tempêtes, la mort et la résurrection. *Randal* est un beau drame, trop peu connu ; *Le Cœur et la Dot* n'a que des portions réussies.

MARY LAFON. — Ce fut un romancier, voyez plutôt *La Belle Royaliste ;* ce fut un poète, lisez *Silvio ou le Boudoir.* Sur le frontispice gravé de ce dernier ouvrage, on voit des roses, des aristoloches, un jet d'eau, des papillons, des vases, des paons. Les vers sont les plus gracieux du monde, ils ont la chaleur méridionale, le caprice romantique :

Une femme ! oh ! mon Dieu ! savez-vous ce que c'est ?
L'être le plus léger, le plus nul, le plus vide,
Des plaisirs d'un instant l'être le plus avide,
Allez ! mon cœur le sait !

J'en aimais une, moi ! de cet amour ardent,
Qui dévore le sein, de cet amour qui tue !
De cet amour qui plonge en votre âme abattue
Comme un rouge trident !

C'est bien, très-bien; il faut lire aussi *Suicide*, *Agonie*, *Lorsque je pense à vous*, *Si tu allais me faire des traits*, *la Cascade*, *Me veux-tu*, et *Oh ! qu'on est fou d'aimer;* ce sont des pièces fort jolies, en vérité, les unes sentimentales, les autres rugissantes; mais c'était la mode. Par exemple, il ne faut pas lire *La Lamentation saint-simonienne* sur les femmes, on serait exposé à y rencontrer cette strophe :

De vos liens insupportables
C'est à pleurer, c'est à gémir,
Et sous les capotes de Naples,
Et sous les schalls de Cachemir.

Insupportables et *Naples* sont deux rimes que les Jeux Floraux et le Midi tout entier conspueraient avec justice. M. Mary Lafon se doit à lui-même de les faire disparaître dans une seconde édition. — C'est aimable et vif, *Le Chevalier de Pompone*. Et la *Rome ancienne et moderne?* voyons, il faudra pourtant lire cela. Ou nous sommes critique, ou nous ne le sommes pas. Nous irritons déjà beaucoup de gens; faisons-y attention.

MAILLARD (Firmin). — Il a découvert cent cinquante-cinq journaux dans l'an 1856 et il en a courageusement écrit l'histoire. Ces jeunes gens ne doutent de rien !

MOLENES (Paul de). — En changeant d'existence, cet écrivain a changé de nom. Autrefois, lorsqu'il faisait de la critique au *Journal des Débats*, il signait tranquillement, lourdement : *Gaschon de Molènes*. Balzac, dont les plaisanteries sont quelquefois grosses comme des maisons, s'est égayé sur le nom et sur l'homme (il avait sans doute ses raisons pour cela) : « Depuis quelque temps, dit-il, la Russie éprouvait le besoin d'acheter un de nos grands hommes, et elle pensait surtout à Gaschènes de Molon. En rentrant chez lui, hier au soir, Galon de Moschènes y trouve trois envoyés du czar, qui l'attendaient depuis longtemps. Ces messieurs venaient lui présenter, de la part de l'autocrate, vingt-trois tabatières de platine, onze portraits avec diamants, très-ressemblants, et seize boisseaux de roubles en papier. En échange de ces petits cadeaux, S. M. Nicolas Ier implorait seulement l'amitié de M. Groschène de Molleton. Mais, sourd à toutes les prières, M. Galènes de Moschon, indigné, repousse les présents et renvoie les seigneurs, en leur disant : — Allez dire à votre empereur que je n'accepte rien des ennemis de la France. De pareils exemples doivent prouver que notre époque n'est pas entièrement déshéritée de vertus. »

Après la révolution de 1848, M. Gaschon de Molènes, que la vue d'une épée a toujours exalté, s'est fait militaire. Il écrit encore sous la tente, à la lueur des étoiles, mais ce ne sont plus des articles de critique, ce sont des nouvelles où les hussards sont rêveurs, où les officiers meurent avec leur secret dans leur poitrine.

MONTÉGUT (Emile). — Rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes*.

MILCENT. — Rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes*.

MARTIN (Edouard). — Rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* et des *Noces de Bouchencœur*.

MANTZ (Paul). — M. Paul Mantz est, dit-on, Bordelais ; mais tout en lui proteste contre cette origine ; il parle peu, il ne se vante jamais, il ne voit que quelques amis. Ses débuts datent de 1845 : des vers, de bonnes études sur quelques personnages littéraires du dix-septième siècle, des articles d'art. Cette dernière spécialité lui est surtout familière ; il y apporte un goût sûr, et une bienveillance qui ne s'arrête que devant l'impartialité. Paul Mantz est petit, mince, avec des allures de souris, et la vue basse. Il occupe un emploi au ministère de l'intérieur.

MERY. — La nuit est uniformément noire ; *la lune s'est laissée tomber dans un sac à charbon*, comme dit Arlequin. Une foule énorme se meut dans les ténèbres épaisses ; elle est sur les ponts, sous les arbres, aux balcons ; elle attend, elle fait silence. Tout-à-coup, boum ! boum ! ce sont deux détonations et, presque aussitôt, deux grandes lueurs dans le ciel. La foule répond à ce signal par une clameur immense. D'abord lents, des jets de feu partent et s'élèvent; le bruit qu'ils font ressemble à celui des pièces de toile qu'on déchire. Des fleurs naissent, des étoiles s'ouvrent ; des pluies rouges se déclarent ; on voit la foule qui trépigne, on aperçoit les nuages. Puis l'ombre revient. Les bombes recommencent à tonner. Un petit travail s'entend ; ce n'est qu'un pétillement d'abord ; quelque chose tourne, tourne, confus au premier aspect, et, se dégageant, devient éclatant, ingénieux ; ce sont des artichauts, des roues, des colonnes torses. Cela dure cinq minutes, se complique, passe du bleu au blanc et du blanc au rouge. Les fusées se mettent de la partie ; elles se croisent, s'appellent, se pourchassent, les unes grêles, les autres puissantes et turbulentes, mourant dans l'immensité ou retombant avec la rapidité effrayante d'un aérolithe, dans l'effroi et dans les éclats de rire. Les yeux se dilatent, on se passionne. Des cascades se dessinent, semant la poudre de feu à la place de la poudre d'eau ; des kiosques apparaissent, chassés par des nuées écarlates. Une demi-heure s'écoule ainsi.

Tous les échos de Montmartre, de Suresne, de Meudon, du Panthéon et du Père-Lachaise se sont réveillés en sursaut. Ils grognent, ils s'étonnent. Les bombes vont toujours. Enfin, au moment où la curiosité est près de se lasser, le voile du temple se fend en deux ; la flamme dresse ses échelles, hésite un instant, escalade avec furie les degrés d'un palais de diamants, s'attaque aux portiques, les embrase, s'enroule autour des arceaux, grimpe aux frises et plante son drapeau sur le sommet. C'est le bouquet ! L'horizon se transforme en une gueule de cratère, et, comme le Polyphème du parc de Versailles, lance vers les cieux une gerbe aveuglante. Un cri unanime rase la terre. Tout le monde s'est vu, et ce tout le monde, c'est cent mille personnes, deux cent mille, dans un brasier. Joies du feu d'artifice ! Cinq minutes après, tout est morne, tout est noir ; les rues charrient une masse murmurante.....— Méry a cessé de parler.

MEURICE (Paul). — « Dès qu'il me faut faire l'éloge de quelqu'un, je ne trouve plus rien à dire, » m'avouait ingénuement un fameux critique. A ce compte, je devrais rester muet devant M. Paul Meurice, un de ces littérateurs pour qui semblent avoir été inventés les mots : *recommandable, estimable, distingué*. Sous cette physionomie discrète et ferme, derrière ce sourire un peu triste, dans ce corps jeune et sec, on devine une nature d'élite, blessée

profondément et gardant le secret de sa blessure. Satellite considérable, — mais satellite, — longtemps emporté dans l'orbe lumineux d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo, il s'essaie depuis quelques années à dégager sa personnalité. Il y parviendra, je n'en doute point. Alors nous aurons ou un poète, ou un romancier, ou un auteur dramatique de plus. En ce moment, nous n'avons qu'un charmant et habile écrivain, bon à tout, même au mélodrame. Ce n'est pas assez.

MONTIGNY. — Auteur d'*Amazampo ou la Découverte du Quinquina*, pièce qui eut autrefois un succès de fièvre à la Gaîté. Le directeur nous dérobe un peu l'auteur aujourd'hui.

MONNIER (Henri). — Comprendra-on plus tard qu'un homme qui a tant fait pour l'histoire de nos mœurs n'ait pas été de l'Academie française? Ainsi donc, il ne suffit pas d'avoir créé un type éternel et vrai comme Tartuffe et Figaro ; d'avoir sténographié avec une fidélité inconnue aux littératures antérieures les propos de la vie privée ; d'avoir raconté le peuple du dix-neuvième siècle, comme Caylus et Vadé avaient raconté le peuple du dix-huitième ; d'avoir signé *Jean Hiroux* et *Le Roman chez la portière*, deux chefs-d'œuvre qui arrivent à l'effroi dans la réalité et qui auront certainement l'éclatante durée des épopées in-

diennes ; d'avoir fait mouvoir, parler, chanter, glapir, rouler dans un cadre immense tout un monde disparu ou prêt à disparaître de gardes nationaux, de conducteurs de diligences, de grisettes, de bureaucrates et de cabotins ; il ne suffit pas de tous ces titres et de bien d'autres pour avoir le droit de s'asseoir sous la coupole glorieuse à côté de M. Ernest Legouvé.

Ce qu'on ne connaît pas d'Henri Monnier vaut peut-être mieux encore que ce que l'on en connaît ; ce qu'il raconte est souvent supérieur à ce qu'il exprime. Ainsi : *La Diligence de Lyon*, *La Pierreuse*, *M. Prudhomme à Cythère*, *Les Officiers*. Mais où s'en iront après lui ces inimitables récits ? quelle mémoire les recueillera ? quelle presse clandestine de Hollande en sèmera la tradition par le monde ? Hélas ! il en sera d'Henri Monnier comme de Musson ; vous ou moi, nous serons là pour dire : — Je l'ai vu, je l'ai entendu ; j'ai vu ce masque empreint, comme par une ironie étrange, d'une ressemblance napoléonienne ; j'ai entendu cette voix qui semblait sortir du ventre chamarré d'un polichinelle emphatique ; j'ai souri, j'ai ri à gorge déployée, j'ai frémi à ces onomatopées, à ces gestes, à ces regards, à ces mots que rien ne rappelle et qui ne ressemblaient à rien. Voilà ce que nous dirons, vous ou moi, à une génération incrédule. Mais après vous ? mais après moi ?

MÉNÉTRIER (Charles) — Il est des bibliophiles intelligents et des bibliophiles stupides ; il en est qui ne savent

pas ce qu'il y a dans leurs bibliothèques, et qui se contentent de rapprocher mystérieusement les paupières quand on leur cite un ouvrage. M. Ménétrier est loin d'appartenir à cette dernière classe ; c'est au contraire un érudit de la famille de Nodier, un dégustateur aimable et fin de l'esprit d'autrui, ce qui ne l'a pas empêché de s'associer discrètement à plusieurs succès de théâtre Le capuchon de *deux ermites de Ménilmontant* qui signèrent autrefois un bizarre roman intitulé *Caliban* ne recouvre pas si bien l'un d'eux que nous ne distinguions les traits un peu moqueurs de M. Ménétrier. Mais que de pseudonymes, grand Dieu ! et quelles peines il apprête aux Saumaires futurs ! Hier encore, M. Quérard ne cherchait-il pas à me persuader que le *Listener* de la *Gazette des Théâtres* n'était qu'une des innombrables incarnations de notre érudit ?

MA VIEILLE. — Vaudevilliste du Café des Variétés.

MONSELET (Pierre-Charles). — Ce que je placerai à la suite de ce nom ne peut être ni une biographie ni une appréciation. On ne croirait pas à ma sévérité, on sourirait de mon indulgence. Cependant je ne voudrais pas avoir l'air d'esquiver une difficulté, puisqu'il est convenu que c'est une difficulté de parler bien de soi-même.

Il y a dix ans que je fais de la critique, mais toujours incidemment ; la plus large part de ma vie est donnée à

la production. Dans ces heures de critique, il m'est arrivé de blesser certaines personnes, tantôt involontairement, volontairement d'autres fois. J'avais, pour me soutenir dans cet exercice, plusieurs idées générales que j'ai encore, et que j'ai essayé d'exprimer en maintes circonstances. Aujourd'hui je les résumerai, — pour n'y plus revenir.

Selon moi, ce qu'un jeune écrivain doit d'abord se hâter de faire dès ses débuts, c'est d'exprimer son opinion nette et franche sur les hommes importants de son époque. Plus tard, il ne le pourrait plus. Plus tard, les amitiés, les convenances et les intérêts l'entoureront d'un réseau difficile à déchirer.

La vérité ne nous est jamais venue que par les jeunes gens. Ce premier coup-d'œil surpris et hardi que l'on jette sur les personnages de son siècle, au sortir du collége, ce premier coup-d'œil trompe rarement. A cet âge-là, les admirations ont des larmes, les antipathies ont de belles colères; les indifférences même ont leur signification. Que les jeunes gens nous crient donc la vérité dans leurs premières pages! que leurs paroles n'aient pas peur! que cet âge soit sans pitié, enfin! Et s'il est vrai que la vérité compromette de nos jours, — eh bien! qu'ils se compromettent!

Ils auront tout le reste de leur vie pour revenir sur leur accès de courage, pour accepter les transactions et

pactiser avec les médiocrités. Ils auront tout le reste de leur vie pour s'endormir dans l'heureux ron-ron des gros chats de la critique, pour reposer dans un tiède fauteuil rembourré par les concessions et capitonné par l'insouciance. Mais ils n'auront qu'une fois vingt ans et vingt-cinq ans pour parler à cœur ouvert et à front levé, comme des imprudents, comme des dupes, comme des niais, comme des hommes honnêtes !

Honte au jeune homme hypocrite, qui entre sournoisement et furtivement dans le monde des lettres, avec une prudence prématurée, et de qui les premiers pas ressemblent aux derniers d'un vieillard !

La jeunesse, c'est l'élan.

Vers trente ans, on commence à faire comme Fontenelle, on referme ses mains pleines de vérités. On cherche sa place dans la société ; et, comme l'on désire être tranquille, on finit par laisser tranquilles les autres. C'est la seconde phase de la vie, tout aussi logique que la première. Les relations forcées arrivent et se groupent autour de l'écrivain de trente ans. Un excellent homme, qui est en même temps un auteur exécrable, lui rend un bon office, par hasard ou autrement, n'importe, n'en voilà pas moins le critique condamné au silence sur son bienfaiteur, sur son ami ; sa conscience littéraire est morte à partir de ce jour-là. Et puis, ce n'est pas un sauvage, après tout : il assistera à des banquets où ses confrères

viendront lui tendre la main ; on ne résiste pas à une main tendue ; il trinquera avec de bons garçons qui rachètent leur peu de style par beaucoup de gaîté. Il fera partie, après quelques hésitations, de la Société des Gens de lettres ; car enfin, quoiqu'il eût préféré vivre toujours à l'écart, il ne peut cependant pas se priver des avantages que cette Société lui offre. Il aura besoin du président, du secrétaire pour toucher ses droits de reproduction. Il est poli, ils seront obséquieux. Un jour, un de ses confrères lui frappera sur l'épaule et le tutoiera ; un vaudevilliste l'appellera : *Mon petit!* — Un critique qu'on tutoie n'est déjà plus un critique.

Il se sentira muselé de plus en plus. Tout le monde le saluera, et il saluera tout le monde, car il est bien élevé ; mais il enragera. Voyez plutôt : Un livre tombe soudainement chez lui, un mauvais livre, absurde, inepte, honteux, pleins d'accrocs à la morale et à la langue ; un livre à proscrire, à bafouer, à écharper ; un livre funeste. Quelle belle occasion pour le critique ! Sa tête bout, sa plume des anciens jours se hérisse comme la crête d'un ara ; il faut un réquisitoire ardent, sa verve va couler... Hélas! non. Sur la première page du livre, sur la page blanche il a lu ces mots : *Offert à mon meilleur ami; souvenir affectueux de* etc., etc. »

La plume tombe de ses doigts. Encore un mauvais livre qui passera sans protestation, qui fera son chemin peut-être !

Le lendemain, c'est une comédie qu'il va voir : une comédie imbécile, faite avec des vieilles comédies, des vieux caractères, des vieux mots, des vieux costumes et des vieux succès. Il a vu cela soixante fois. Il le verra soixante fois encore. N'y a-t-il pas de quoi s'irriter et écrire en rentrant chez soi un factum sévère, juste, un rappel à l'invention, à l'esprit, à la passion, à toutes les qualités dramatiques qui s'en vont à vau-l'eau? Oui, certes. Et pourtant; dès les premières lignes, le critique s'arrête. Une sueur froide a passé sur son front. Qu'allait-il faire? L'auteur de la pièce nouvelle a été son hôte maintes fois, et maintes fois il en a reçu des loges entières. Faut-il passer pour un malotru et écraser une pièce qui, si mauvaise qu'elle soit, a peut-être coûté bien des veilles ; une pièce sur laquelle l'auteur, peu fortuné, a fondé sans doute des espérances pécuniaires?

Ainsi réfléchit le critique. Et le critique se tait. Il se tait pour la mauvaise pièce, comme il s'est tu pour le mauvais livre. Il se tait, ce n'est que demi-mal. Son silence fait supposer un reste de dignité, de pudeur. Il ne se relève pas, mais il ne s'avilit pas, au moins. Il se lave les mains, comme Ponce-Pilate.

Mais un jour viendra qu'il ne se taira plus ; un jour viendra qu'il parlera du mauvais livre avec éloge et qu'il prédira cent représentations à la mauvaise pièce.

Ce jour-la, priez pour le critique. A sa place, il y aura

un homme aimable, riche peut-être, chevalier ou même officier de la Légion-d'Honneur, serviable, entouré, écouté, un homme « *raisonnable* » diront les quelques gens qui se souviendront seuls des premiers coups de griffe du critique aujourd'hui sans ongles.

Je n'ai pas la force de blâmer cet homme.

Il n'aura fait que céder à la force des choses, qu'obéir à la loi du temps. Je ne demande point de feuilletonistes spartiates, d'aristarques en bronze. Je veux seulement que l'on profite de sa jeunesse pour avoir l'honnêteté littéraire. Or l'honnêteté littéraire, — c'est la franchise.

Tout à l'heure, j'ai dit que la vérité ne nous arrivait que par les jeunes gens. Je me suis trompé. Elle nous arrive aussi par les malheureux. Les auteurs qui ont à porter le poids de leur misère, de leur paresse ou de leurs vices, laissent quelquefois s'échapper de leurs lèvres crispées cette vérité si rare. Mais ils sont moins dignes de foi que les jeunes gens ; ils ont plus vécu, ils ont souvent transigé ; partant, leur colère est suspecte au public, qui les accuse de partialité ou d'envie. — Vous êtes malheureux, donc vous êtes injuste ! Telle est la logique du public.

Le malheur ne traîne aucun avantage après lui. C'est pourquoi les jeunes gens ont et auront toujours le privilége de la vérité, de la vérité écoutée. Pourquoi les suspecterait-on, eux ? Ils sont souriants, contents, enivrés ;

ils n'ont pas la conscience des regrets qu'ils s'apprêtent et des obstacles qu'ils accumulent devant leur avenir. Qu'ils se laissent donc aller — jusqu'à trente ans — au courant de leurs impressions ; qu'ils ne craignent pas de pousser trop loin l'expression de leur blâme ou de leur louange ; mieux vaut dépasser le but que de ne le point atteindre. Il est toujours temps d'être sage ; il n'est pas toujours temps d'être fort.

Hélas ! j'ai eu trente ans, hier.

MARMIER (X.) — Le froid vous gagne rien qu'à prononcer le nom de M. X. Marmier ; votre nez gèle dès que vous ouvrez un de ses livres ; il semble que derrière chaque feuillet va apparaître un ours blanc ; Andersen et Franzen ont beau murmurer leurs petites chansons, vous êtes obligé de faire allumer du feu, si vous voulez dépasser la deuxième page.

MALITOURNE (PIERRE). —

Le Malitourne de Véron
N'a rien de notre Malitourne :
C'est un vieux homme en chapeau rond,
Le Malitourne de Véron.
Le nôtre est pimpant et luron,
Tandis que l'autre s'en retourne.
Le Malitourne de Véron
N'a rien de notre Malitourne.

Le Malitourne d'aujourd'hui
Est Malitourne de *L'Artiste*.
Il vaut mieux que Carle Ledhuy,
Le Malitourne d'aujourd'huy.
Sa phrase qui brille et séduit,
A la valeur d'une améthyste.
Le Malitourne d'aujourd'hui
Est Malitourne de *L'Artiste*.

MAGNIN (CHARLES).

POLICHINELLE. — Compère ?

LE COMPÈRE. — Eh bien ! quoi, Polichinellle ?

POLICHINELLE. — Je vais me marier, Compère.

LE COMPÈRE. — Tu vas te marier, Polichinelle ?

POLICHINELLE. — Oui, Compère.

LE COMPÈRE. — Je t'en fais mon compliment, mon ami.

POLICHINELLE *(chantant et dansant)*. — To. to. to... ro, to, to... ro, to, toire !...

Ainsi s'exprime, ou à peu près, M. Charles Magnin, dans sa très-savante *Histoire des Marionnettes*. Par suite de ses recherches, il ne serait pas impossible, en remontant l'échelle des âges, de retrouver chez les peuples préadamites la trace d'un monstrueux Polichinelle, orné d'une trompe comme le poisson Macar. Il est hors de doute, en tous les cas, que les Assyriens ont connu une idole joyeuse sous le nom de Guignol-Phalazar.

Ce grand amour des marionnettes a fait nommer, il y a quatre ans, M. Charles Magnin, membre du Comité de lecture à la Comédie-Française.

MIGNET. — Décoré de juillet.

MARTIN (N.)

Je ne fus qu'un petit poète ;
Mais si de mes poèmes courts
Il est un seul vers que répète
Une lèvre chère aux amours,
Sous l'herbe verte où je repose
Me viendront des parfums de rose.

C'est l'épitaphe de M Nicolas Martin, composée par lui-même. N'y changeons rien ; nous ne pourrions dire mieux.

MORNAND (Félix). — Critique un peu triste, mais honnête.

MÉRIMÉE (Prosper). — M. Mérimée est grand, sans embonpoint ; son visage offre une expression de froideur et de moquerie. Il se sert d'un lorgnon, de temps en temps. Tout cela serait bien, et M. Mérimée pourrait prétendre justement à ce qu'on nomme un « air diploma-

tique, » sans un traître nez, un maître nez, gros et long, indiscret comme *Les Bijoux* de Diderot. C'est bien là le nez de l'homme qui a écrit *La Double Méprise* et *Les Ames du Purgatoire*. Il n'y avait autrefois qu'un nez capable de lutter avec le sien, et c'était celui de son ami M. Stendhal. D'autres points de contact existent dans l'esprit et dans le genre de littérature de ces deux écrivains, placés tous deux très-haut, hors de la sympathie peut-être, mais au-dessus de l'estime. — Les autographes de M. Prosper Mérimée sont rares ; nous signalerons celui qui faisait partie du cabinet de M. de Trémont (deuxième supplément). C'est une lettre à la comtesse Merlin, datée de 1844, et commençant de la sorte : « Quel horrible métier que celui de candidat à l'Académie française ! et je n'en ai pas fait d'autre depuis six semaines... Enfin, j'ai visité hier le dernier des académiciens, c'est-à-dire le dernier qui me restait à voir ; etc., etc. » Les dessins à la plume de M. Mérimée, très-larges et très-vigoureux, sont encore plus recherchés que ses autographes.

MASSON (Michel). — Les *Contes de l'Atelier* qui commencèrent sa réputation, ainsi qu'un grand nombre de romans très-littéraires publiés pendant la période romantique, ne sont pas assez présents à la mémoire des critiques contemporains qui s'obstinent à ne voir dans M. Masson que l'auteur du *Pendu* et de *L'Oiseau de Para-*

dis. Il y a aussi derrière le dramaturge populaire un ancien rédacteur du *Figaro*. Mais que voulez-vous? la littérature l'avait applaudi, le mélodrame l'enrichira... peut-être. Une particularité que les titis de l'Ambigu ignorent sans doute, c'est que l'auteur de ***Marianne*** est un sinologue fort distingué. Mais cela leur est probablement bien égal.

MONNIER (ALBERT). — Parmi ceux qui ne *jactent* pas comme les *pantes*, il faut apercevoir ce jeune homme, un des *meg* du boulevard du Temple. Son dernier vaudeville, ***La Largue qui fait refondre son dab***, a eu du succès. C'est un bon *zig*, quoiqu'il *lâche* toutes les semaines son petit *venin* dans le *Journal pour rigoler*, du père *Philipp'mar*.

N

NIBOYET (PAULIN). — « M. V..., domicilié à Grasse, ancien chef de bataillon, était affecté de douleurs ostéocopes dans les omoplates, à la colonne vertébrale. Des sueurs nocturnes fatiguaient en outre considérablement le malade. Bientôt il y eut déformation, et comme ramollissement de la substance osseuse. Les consultations furent épuisées et n'aboutirent qu'à conduire M. V... au dernier degré du rachitisme. Ce fut dans cet état qu'il me fut amené par M. Massieu, chirurgien, son ami depuis dix-huit ans. Je le traitai d'abord par les fumigations, et ensuite je lui fis prendre l'*Elixir purgatif* à la dose de trois cuillerées

par jour. L'effet surpassa mes espérances. En deux mois de temps et à l'aide de douze bouteilles, le malade se trouva complétement guéri ; il a retrouvé ses forces et sa gaîté. Plus de vingt médecins qui l'ont connu avant sa guérison peuvent attester ce résultat ; lui-même m'a écrit plusieurs fois pour me témoigner sa vive reconnaissance, ainsi que M. Massieu. »

NICOLE (Henri). — Dans ses *Contes invraisemblables*, il y a deux histoires on ne peut plus saisissantes : celle de Surcouf et celle du *Tueur de Mouches*. Ce tueur de mouches est un homme fort distingué, disciple de Gall, qui s'étant reconnu avec effroi la bosse du meurtre, se dévoue aux fonctions de procureur du roi et fait ainsi tourner au profit de la justice ses instincts féroces. Je le répète, c'est saisissant et bien fait.

NADAR. — Les physionomies exclusivement parisiennes m'arrêtent plus que les autres, c'est vrai. Que dirais-je de M. Guizot? J'ai tout à dire de Nadar. Nadar est une intelligence en trois personnes : un écrivain, un caricaturiste, un photographe. Il ne s'appelle pas Nadar ; son véritable nom est Félix Tournachon, sous lequel il a publié le roman de *La Robe de Déjanire* et plusieurs nouvelles. Mais d'abord montrons l'homme ou plutôt le géant, car

sa taille doit être de cinq pieds huit pouces, je ne sais pas au juste ; je le mesurerai la prochaine fois. Ses jambes sont celles d'un faucheux : il ne marche pas, il arpente. Un crispin lui couvre à peine les cuisses. — La tête, j'essaierai de la décrire, mais je ne m'engage à rien. Ses cheveux ont l'ardeur attiédie d'un soleil couchant ; leur reflet s'est étendu sur toute la figure où jaillissent, se combattent, en frisant, des bouquets de poils, incohérents comme des fusées d'artifice. Extrêmement dilatée, la prunelle roule, témoignant d'une ardeur énorme de curiosité et d'un étonnement perpétuel. La voix est stridente ; les gestes sont ceux d'un joujou de Nuremberg, qui a la fièvre.

Ainsi construit, ainsi vêtu, Nadar sort de chez lui et traverse tout Paris, en donnant des coups de tête comme les cerfs-volants. Quelqu'un, M. Ch. Bataille, je crois, l'a comparé à « une pivoine harcelée par le vent du sud. » Vous rencontre-t-il, il ne vous dit pas bonjour ; il vous dit : — Comment, tu es encore en vie, toi ? Ou bien : — Ah ! voilà le Monselet des salons ! Les intimes sont traités joyeusement de : Vieil imbécile ! etc., etc. En société, c'est-à-dire dans l'entre-sol du traiteur Dinocourt, dont il a fait la vogue, il vous grattera les cheveux avec un clou, frottera des allumettes chimiques à votre redingote, vous enfoncera des vrilles de pain dans l'oreille ou tirera votre mouchoir au moment où vous l'approchez de

votre nez, en disant : — « Elle est toujours bonne, celle-là ; pif ! »

La Bruyère eût été surpris.

Cet homme a la papillonne. Il est toujours crispé et il crispe. L'a-t-on vu rester pendant une représentation entière dans un théâtre ? Jamais. Il faut qu'il aille et qu'il vienne, ici, au foyer, devant le péristyle, tutoyant ceux qui sortent, se faisant voir une minute au café. Il a sur toutes choses les idées les plus extraordinaires du monde. Il est voltairien comme Mayeux. Ses auteurs favoris sont : Buffon, Paul Féval et Léon Noël.

Nadar est, avec Henri Murger, un des inventeurs et des propagateurs de ces plaisanteries *à côté*, qui défraient aujourd'hui les petits théâtres à cascades, tel que les Folies-Nouvelles. — Il joue au billard mieux que *Créosote*. — Il a connu *feu Bengale*. — Il dit d'un monsieur qu'il est bête *comme une noix*, et de lui-même qu'il demeure rue *Saint-Nadare*.

Toujours sous ce pseudonyme, il a publié ces mois derniers un volume : *Quand j'étais étudiant*, et il l'a dédié à qui ? à Georges Sand. On chercherait vainement dans ce livre les équipées de la jeunesse de son auteur, qui fut un des demi-dieux du Prado, cet Olympe du pays latin. L'ingrat ! il a tout appris et tout oublié. Quel torrent d'aventures, cependant ! quelles nuits ! quels jours !

Trois mille noms d'amour ! trois mille noms de femmes !
Pas un qu'avec des pleurs il n'ait balbutié !

On l'appelait alors *le médecin anglais*, et il demeurait lui aussi dans une mansarde, la mansarde de tout le monde, où les siéges étaient représentés par des amas d'écailles d'huîtres. Le bizarre temps ! les Rosalinde avaient pour noms Sophie Poison, Rose-épanouie, Tringle-à-Rideaux, Page-infernal, Botte-éculée et Rigolbochinette, tout un harem dont les chansons s'envolaient par les fenêtres de la rue de l'Ecole de Médecine, et dont le sultan jaloux ne laissait sortir la sultane Validé qu'à l'heure critique du fromage d'Italie !

Quand j'étais étudiant est un livre très sérieux, où il y a un chef-d'œuvre : *La Mort de Dupuytren*. Je ne marchande pas mon admiration.

Nadar est riche maintenant ou il le sera. Il a une maison, un jardin, un jet d'eau. Il fait des photographies admirables et des caricatures qui, elles aussi, sont des portraits. Il m'excusera si, concurrent malhabile, j'ai essayé de faire pour lui avec ma plume ce qu'il a fait pour moi avec le crayon.

O

OSTROWSKI (Christian). — La France n'a eu pour lui qu'une demi-hospitalité. Il a écrit des pièces de théâtre très-passionnées, qu'on ne joue pas ou qu'on jouera trop tard. — Que voulez-vous, j'aime la Pologne!

OLD-NICK. — Pseudonyme de M. Forgues, traducteur juré et assermenté près des loges de concierge.

P

PAGÈS (DU TARN). — J'ai l'honneur de connaître M. Pagès depuis plusieurs années ; nous avons mangé une oie ensemble dans le carnaval de 1853. Je suis également un de ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à la lecture de *La nouvelle Phèdre*, le seul véritable évènement tragique de l'époque. La grande hardiesse de M. Pagès consiste dans le désir qu'il a de déposséder de l'alexandrin les rois et les princes, seuls propriétaires-acquéreurs jusqu'à ce jour, pour en doter les classes intermédiaires et l'introduire chez les bourgeois aisés. Ainsi, *La nouvelle Phèdre* se passe dans notre temps, à la Nouvelle-Orléans ;

Thésée est un négociant du nom de Justin ; il a un ami qui s'appelle Alvarès. On voit que Diderot est dépassé et que le drame bourgeois tend à prendre des proportions inouïes ; ce n'est plus assez du *Père de Famille*, de *Mélanie*, de *Dupuis et Desronais* ; à réaction, réaction et demie : au lieu de la Phèdre en paniers et en tonnelet, nous aurons la Phèdre en manches plates et à bottines claquées.

PYAT (Félix). — Que c'est loin de nous *Le Brigand et le Philosophe, Ango, Les Deux Serruriers, Cédric-le-Norwégien* et tant d'autres drames, marqués avant tout au coin de l'idée, le bon coin des drames ! Un talent hardi, un homme aimé. « Comme beaucoup d'esprits révolutionnaires, a écrit M. H. Castille, Félix Pyat chérissait la campagne ; au temps les plus passionnés de la Constituante et de la Législative, il ne cessa jamais d'habiter sa petite chambre de vingt-cinq francs, au bord du bois, à Nogent-sur-Marne. Quoiqu'il rentrât fort tard et partît de bon matin, c'était encore une satisfaction pour lui de se savoir aux champs. Une nuit d'été, au clair de la lune, en nous promenant dans les bois, il me parlait de l'avenir avec une mélancolie dont je fus frappé... »

PRAROND (Ernest). — M. Ernest Prarond, M. Philippe de Chennevières et M. Gustave Levavasseur ont, de tout

temps, formé un trio d'amitié et de littérature, se dédiant mutuellement leurs œuvres, et, dans le principe, marchant tous les trois du même pas à la conquête de la renommée. M. Prarond a beaucoup publié et publie beaucoup encore. Une excellente *Notice sur les rues d'Abbeville,* de spirituelles appréciations sur *Quelques Ecrivains nouveaux,* quatre ou cinq volumes de poésies, au moins, tels sont les principaux titres de ce modeste et laborieux écrivain, de qui la critique embrassera certainement un jour tous les travaux, pour les apprécier à leur honorable valeur.

PETROZ (Pierre). — Nous continuons à substituer des extraits en prose et en vers de nos meilleurs écrivains aux notices dont l'aridité pourrait rebuter le lecteur. C'est ainsi qu'on nous saura peut-être gré de reproduire les couplets du *Solitaire,* trop vite oubliés de la génération présente :

I

Qui traverse à la nage
Nos rapides torrents ?
Qui sur un roc sauvage
Va défier les vents ?
A l'ours, dans sa tanière,
Qui donne le trépas ?

De la biche légère
Qui devance les pas ?

(*Parlé*). — Chut ! ! !

C'est le solitaire, etc.

II

Qui jette un sortilége
Sur nos pauvres troupeaux ?
Qui glace sous la neige
Nos moissons, nos coteaux ?
Qui console une mère
En retirant des flots
Un enfant téméraire,
Disparu sous les eaux ?

(*Parlé*). — Chut ! ! !

C'est le solitaire, etc.

PICHAT (LAURENT). — Est-il bon, est-il mauvais de passer par la poésie pour arriver à la prose? Est-ce un bien d'écrire des vers avant d'écrire des romans ? Cette question en rappellera une autre aux flâneurs parisiens, qui sert d'enseigne à un magasin de la rue du Vieux-Colombier : *Les corsets sont-ils utiles? Oui et non.* Au premier aspect, en ce qui concerne la poésie, on est tenté de conclure comme l'industriel ; d'autant plus qu'on a la

certitude de ne pas se compromettre. — Oui, la poésie est utile pour ceux qui veulent écrire la prose savante et colorée d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de Théophile Gautier et de Vigny. — Non, la poésie est inutile pour ceux qui se contentent des procédés simples et larges de l'abbé Prévost, de Le Sage, de Diderot, de Georges Sand.

Trois recueils de vers et plusieurs romans ont jusqu'à présent signalé et recommandé M. Laurent Pichat à l'attention des lettrés. Vers sonores, idées généreuses. Quant à ses romans, ils sont plutôt œuvres d'analyse qu'œuvres d'action. M. L. Pichat, comme l'auteur de la *Confession d'un Enfant du siècle*, cherche la plaie et la trouve ; il s'attarde aux endroits douloureux, et lorsque l'occasion de s'indigner se présente, il n'a garde de la laisser échapper ; de là, les dithyrambes, les juvénales ; il accumule les thèses autour du récit, comme s'il manquait de confiance dans la clarté philosophique de son intrigue et dans la logique de ses caractères. Nous croyons, dans ce cas, que la faute en est un peu à la poésie, cette forme de la pensée que notre époque a faite trop personnelle peut-être. On sent que le *moi* tourmente M. Laurent Pichat et cherche à s'exhaler à la faveur d'une élégie ou d'un portrait.—Ce qui fait la force involontaire de certains romanciers de bas étage, c'est leur concentration dans leur unique faculté : la faculté d'action; ils ont un accent convaincu qu'ils doivent à leur ignorance même; tandis

que l'ex-poète, le poète défroqué, sans cesse poursuivi par des réminiscences cadencées, croyant toujours entendre le tintement des rimes, hésitant dans le choix des mots, court après sa pensée, l'abandonne, y revient et trahit un embarras, qui, pour n'être pas sans charme aux yeux de quelques esprits supérieurs et revenus même de l'expérience, n'en est pas moins un défaut très-grave.

POMMIER (AMÉDÉE). — Il représente l'hydrophobie en poésie. Entre son *Livre de sang* et son *Enfer* il y a vingt ans d'intervalle, mais ce sont les mêmes atrocités, les mêmes malédictions, les mêmes hululations rabiques. Ouvrez le premier de ces volumes, vous y voyez :

> Des corps amoncelés comme un tas de javelles,
> Des touffes de cheveux, des restes de cervelles.
> Des mains, des pieds coupés, des ventres entr'ouverts
> Semant dans les ruisseaux leurs intestins tout verts ;
> Des crânes fracassés, de convulsives bouches,
> Et des orbites d'yeux déjà remplis de mouches.

Ouvrez le second ; les damnés y sont comparés à des marrons sur la tôle rouge, à des beignets dans la graisse bouillante, à des gibelottes, à des croûtes de pain carbonisées.

Il y a quelques années, M. Amédée Pommier, qui a publié autant de vers que M. Hugo, s'irrita de son peu de

renommée ; il lança à la tête du public nonchalant un gros volume : *Crâneries et dettes de cœur*. Cette fois, le public se retourna un peu pour écouter le poète qui lui criait dans un porte-voix :

> Je fais avec le vers, devenu mon hochet,
> Ce que Paganini faisait de son archet.

Cela n'est pas toujours vrai, n'en déplaise à M. Amédée Pommier ; et d'ailleurs, pour rappeler le mot de Brid'oison : — « Ce sont des cho...o...ses qu'on ne se dit pas à...à...soi-même. »

On nous affirme que M. A. Pommier avait composé, en collaboration avec Balzac, le premier acte d'une comédie en vers, intitulée : *Orgon*.

PONSARD (Francis ou François). — Accident littéraire. L'anagramme de son nom est *Pradons*, au pluriel.

PELLETAN (Eugène). — Un critique ? Non. M. Pelletan inscrit en tête de ses articles un titre de livre, et il ne parle que de ce qui lui plaît. Un homme politique? Dam, si vous voulez ; mais où est le grand mérite ? Tout le monde est un homme politique. A la place du Pelletan d'aujourd'hui, qui s'épuise en polémiques, qui crie, qui attaque et se défend, qui associe M. Jules Janin à ses récriminations contre le parti dévot, il y avait autrefois

un Pelletan poète, qui écrivait *Tribaldo*, et un Pelletan romancier, qui écrivait *Mon voisin Siruret*. Jamais M. Eugène Pelletan n'a eu plus de verve et de charme qu'à cette époque. L'*inconnu* de la *Presse* n'avait pas encore montré le prédicant. Vint la mélancolie, vint la Révolution, vint l'orgueil ; il crut à une destinée, et, conseillé par le démon de Lamartine, il endossa cette casaque banale de journaliste, que ses colères, son enthousiasme et sa bonne foi firent craquer à plusieurs reprises, et à laquelle il a fini par accoutumer ses reins.

PONTMARTIN (Armand de). — M. de Pontmartin est surtout un critique de *relations;* son entourage et son parti font souvent fléchir sa sévérité : alors il est homme à reconnaître des idées et du style à M. Alfred Nettement. Un instant, on l'a vu quitter le second rang de *L'Assemblée nationale* pour aller s'éclipser au premier de la *Revue des Deux-Mondes*. Il est revenu bien vite au feuilleton natal. C'est un écrivain de bonne compagnie, égrenant dans ses comptes-rendus les perles de sa couronne de comte, et qui n'a qu'un tort peut-être, celui de vouloir imposer son tempérament littéraire au public. Rabelais, Mirabeau, Hugo, Balzac lui font peur; aux puissants , il préfère les raffinés et les délicats, les esprits intermédiaires, ceux dont les œuvres ne produisent aucune secousse et dont l'aimable moralité teint les rêves en rose. C'est une préfé-

rence, mais cela ne saurait être une poétique. — Par ses œuvres romanesques autant que par sa critique, M. de Pontmartin représente, avec plus de servilité encore que de fidélité, la littérature du *monde*. Ses personnages n'ont ni la gaîté de Charles de Bernard, ni l'élévation de l'auteur de *La Duchesse de Langeais;* aucun d'eux n'arrive au type, bien qu'ils se meuvent dans des actions quelquefois ingénieuses.

PERRUCHOT (César). — Son nom et son talent rappellent Jérôme Paturot.

PLOUVIER (Edouard). — Il court, il court après l'omnibus du Romantisme; mais le conducteur lui crie : *Complet!* Désespéré, M. Plouvier se pose au milieu de la rue ; il voit passer le char de la Fantaisie : il lui fait signe d'arrêter ; le char roule en l'éclaboussant. M. Plouvier s'arrache la barbe ; tout à coup il aperçoit le coucou du Réalisme : il se croit sauvé, il étend les bras; mais le cocher au carrick café-au-lait dit : Hue! et fouette ses rosses sans l'entendre.

PLANCHE (Gustave). — Quelle clinique que la *Revue* de M. Buloz! et quel chirurgien que M. Planche! Avec quelle dextérité et quel sang-froid, les manches retroussées, un

linge entortillant l'outil, il taille dans les chairs du patient que le hasard a envoyé dans sa salle ! Le patient crie, M. Gustave Planche n'entend pas ; le patient pleure, M. Gustave Planche ne voit pas. Au besoin, il dirait comme Balthasar Claës : « — Les larmes contiennent un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, du mucus et de l'eau. » L'opération finie, il se tourne vers l'infirmier qui lui tend un bassin ; il y trempe ses doigts, les essuie, et il passe à un autre malade. Cela dure depuis vingt-cinq ans. Pourquoi exigerait-on plus de sensibilité chez le critique qu'on n'en exige chez le chirurgien ? On me répondra que M. Gustave Planche a la rage d'enfoncer son scalpel dans les gens bien portants, en partant de ce principe qu'il n'y a pas de gens bien portants en littérature. — Que faites-vous de ce bras ; il prend toute la nourriture de l'autre? dit *le Médecin malgré lui*. Ainsi parle et agit M. Planche, qui n'est qu'un exagérateur de mal, qui voit une fluxion de poitrine là où il n'y a qu'un rhume de cerveau.

PRÉMARAY (Jules de). — Décidément la lettre P est celle des critiques. On dira désormais d'un critique qu'il est marqué au P. M. Jules de Prémaray est le seul qui prenne de temps en temps la peine de discuter une pièce de théâtre ; le malheur pour les auteurs est que, la pièce une fois discutée, il n'en reste souvent plus rien.

PONSON DU TERRAIL. — Ah ! qui, un joli talent !

PRIVAT D'ANGLEMONT (ALEXANDRE). — Il y a quelques années, un soir, M. Privat d'Anglemont faisait le whist de l'ambassadeur d'Angleterre. La gracieuse duchesse de B***, dont les incroyables cheveux d'or sont la gloire du faubourg Saint-Germain, s'était approchée doucement du fauteuil de notre écrivain. — On dit que vous faites de très-jolis vers, M. d'Anglemont, murmura-t-elle de sa voix la plus blonde. Le whist terminé, plusieurs autres charmantes femmes, parmi lesquelles nous citerons la jeune princesse Bogdanoff, se joignirent à la duchesse de B***, pour engager M. Privat d'Anglemont à réciter quelqu'un de ses délicieux sonnets, auxquels son organe musical ajoute un charme de plus. Après s'être fait un peu prier, mais pas plus qu'il ne faut pour rester dans les traditions, le poète s'accouda contre la cheminée, et, passant légèrement ses doigts dans les bouches parfumées qui gênaient son front, il commença :

Pauvre Dupuy, marchand d'vin malheureux,
Que de gouâpeurs trompèr'nt ta confiance :
Tu n'avais pas assez de méfiance,
Ils t'ont fait voir le tour comme des gueux !

Pour un cinquième, à ces va-de-la-bouche
Tu faisais l'œil et te trouvais heureux ;
Et maintenant regard' comment je me mouche :
Ils t'ont fait voir le tour comme des gueux !

Si par hasard tu rouvres ta boutique,
Fusille-moi ces daims, ces paresseux ;
Car tout cela ce n'est que d'la pratique :
Ils t'ont fait voir le tour comme des gueux !

Cette ballade, qui a cent soixante vers, enleva tous les suffrages. La petite marquise de C***, femme de notre consul à Lisbonne, pinça bien un peu les lèvres, mais cette moue passa inaperçue au milieu de l'enthousiasme général.

PITRE-CHEVALIER. — Je reviens toujours, comme malgré moi, à la *Monographie de la presse parisienne;* cette fois, c'est pour lui emprunter quelques lignes de plaisanterie à propos des comédies de la princesse Amélie de Saxe, traduites par M. Pitre-Chevalier. Balzac s'est amusé à pasticher le style des petits journaux :

« On ne connaissait pas la princesse Amélie en France, lorsque M. Pitre-Chevalier la révéla sur les deux rives de la Seine par des réclames et par des affiches. Tout Paris ébloui fit : — Oh ! oh !

» La princesse Amélie, qui savait que les petites traductions entretiennent l'amitié, traduisit les romans bretons de M. Pitre-Chevalier, et Dresde étonné fit : — Ah ! ah !

» Cependant, nous devons avouer qu'on ne sait pas si Amélie, la première, a révélé Chevalier à la Saxe, ou

si c'est Pitre qui a révélé Amélie, le premier, à la France.

» Quoi qu'il en soit, cette traduisante amitié ne connaît plus de bornes. Les traductions se succèdent et se ressemblent. C'est à qui se traduira le plus vite.

» De cette façon d'agir, il résulte le plus étrange salmigondis. Il y a des gens qui, voyant à tout propos Amélie après Pitre et Chevalier après de Saxe, ont brouillé dans leur esprit ces quatre noms, comme la Liste civile brouille quatre œufs pour faire une omelette, le jour où elle reçoit à l'improviste un parent.

» Ces gens-là demandent la dernière comédie de Pitre de Saxe et le roman nouveau d'Amélie Chevalier. On ne leur donne rien, et ils s'en vont contents. Tous les goûts sont dans la nature. »

Q

QUINET (Edgar). — Presque un génie. Le livre d'*Ahasvérus* a des parties splendides. Son premier poème fut : *Napoléon ;* son dernier cri : *Les Esclaves.* La révolution de 1848 avait fait de M. Edgar Quinet un colonel de la garde nationale.

QUATREFAGES. — Savant.

QUATREBARBE. — Id.

QUATREMÈRE. — Id.

R

RABOU (Charles). — « Balzac, dit M. Véron dans les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, faisait grand cas de la verve originale de l'auteur de *Louison d'Arquien*, esprit modeste et ne cherchant pas le bruit. » Est-ce pour cela que M. Rabou a cru devoir s'imposer la tâche énorme de terminer les romans interrompus de Balzac? Combien d'autres auraient reculé devant cette entreprise et pâli devant cette responsabilité ! Il n'y a que la reconnaissance pour inspirer de tels courages.

ROQUEPLAN (Nestor). — Où rencontrer un crayon assez léger pour tracer cette biographie? Quel moment faut-il saisir pour fixer la physionomie mobile de cet heureux touche-à-tout? Entre deux cigares il a traité les questions les plus importantes; derrière un arbre en carton il a compté d'innombrables liasses de billets de banque; dans le coin d'un livre large comme la main il a tué des hommes d'Etat et créé la lorette, par compensation. Il a une paresse à lui, qui est une paresse vive. On se rappelle ces deux auteurs dramatiques qui le relancèrent à la campagne, alors qu'il était directeur des Variétés, et qui le garottèrent à un arbre, pour lui lire leur pièce. En ce temps-là, M. Nestor Roqueplan, avait une mesure infaillible pour les ouvrages en un acte, en deux actes et en trois actes. — Votre vaudeville est trop long de deux cigares! disait-il après avoir écouté, renversé sur un divan.

ROLLAND (Amédée). — Quand je mets la main sur un poète, je ne vois rien de mieux à faire que de citer ses rimes. Je cite donc, et je prends dans un petit livre intitulé : *Au fond du verre,* le sonnet suivant, qui, pour être négligé, n'en est pas moins joli :

Le siècle a dit aux dieux, puis aux rois : Bon voyage !
Mais les rois, en boitant, chez nous sont revenus,
Les dieux, faits au métier de dieux *in partibus*,
Ont préféré rester tranquilles, vu leur âge.

Tous nos beaux oiseaux bleus — vers quel autre rivage ?
Tous nos rêves aimés — vers quels bords inconnus ?
Sont partis ; et nos cœurs ne se sont souvenus
Rien que pour en pleurer, de leur charmant ramage.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
Comme dit la chanson, — sans parler du mouchoir
Dans lequel si longtemps se sont mouchés nos pères,

Il reste le cigare et les joyeux repas,
Les femmes qu'on adore et que l'on n'aime pas,
Et le vin, cet ami qui cause au fond des verres.

L'avant-dernier vers est très-réussi ; il m'en a rappelé un autre de M. C. de Chancel :

Margot ! à bas l'amour, et vive les amours !

RICORD. — Docteur-médecin. Membre de la Société des gens de lettres.

REYBAUD (Louis). — C'est toujours ce même romancier dont la plaisanterie retarde d'un quart du siècle, et qui observe avec un télescope les mœurs de l'autre côté de la rue. Imaginez M. Prud'homme disant gravement à son fils : — « La Babylone moderne offre un champ fertile à l'analyse, et tel qui va souvent bien loin pour chercher un sujet de roman ou de drame n'aurait qu'à regarder autour de lui. » Le style de M. Louis Reybaud porte conti-

nuellement des lunettes d'or; son sourire est le sourire de quelqu'un *qui connaît les hommes*, il cherche à amuser *sans blesser personne,* et à intéresser sans *s'écarter des grands modèles.*

RAYMOND (ALEXANDRE). — Les *Galants du temps jadis,* mince et rose volume où l'érudition sourit.

REYER (ERNEST). — Est-ce un musicien qui écrit ou un écrivain qui fait de la musique? Je ne sais, mais je le tiens pour un garçon d'esprit, qui fera son chemin en chantant et en écrivant.

ROBERT (CLÉMENCE). — Le mot du dernier logogriphe inséré dans *L'Echo Sparnacien,* journal d'Epernay, et signé Sphinxinet, abonné, est APPOGGIATURE où l'on trouve : *Tage, otage, poire, pair, roi, apôtre, râpe, pâte, tape, rage, pot, rat, rite, Prague, Io, api, tiare, tige, tigre, roi, eau, Aar* (rivière), *orgue, page, toge, pirate, pâture, paire, port, partie, trio, peu, oie, peau, pater, pari, gigot, pipe, gîte, âge, gâteau, rue.*

RICHARD (GABRIEL). — Auteur du *Voyage autour de ma Maîtresse.* M. Gabriel Richard est un complaisant cicerone, qui nous montre sa maîtresse de face, de profil, de trois quarts; on est souvent tenté de l'arrêter et de lui dire : — C'est bien; assez! je verrai le reste tout seul.

S

SAINT-VICTOR (Paul de). — *Domus aurea, ora pro nobis.*

SAINT-FÉLIX (de). — *Vas spirituale, ora pro nobis.*

SAINT-ALBIN (A. de). — *Fœderis arca , ora pro nobis.*

SAINTE-BEUVE. — *Rosa mystica, ora pro nobis.*

SAINT-MAURICE. — *Sedes sapientiæ, oro pra nobis.*

SAINT-AGUET (Maurice). — *Turris eburnea, ora pro nobis.*

SAINT-ANGE. — *Speculum justitiæ, ora pro nobis.*

SAINT-SURIN (Rosa de). — *Virgo prædicanda, ora pro nobis.*

SAINT-AIGNAN CHOLER. — *Causa nostræ lœtitiæ, ora pro nobis.*

SAINT-PRIEST (de). — *Rex gloriæ, ora pro nobis.*

SAINT-MARC-GIRARDIN. — *Amator castitatis, ora pro nobis.*

SAINT-VALRY (Gaston de). — *Vas honorabile, ora pro nobis.*

SUPERSAC, *seul.* — Déjà midi ! Chavagnac et Léon doivent m'attendre au Café Anglais.... habillons-nous. (*Il sonne.*) John ! John ! ce bélître devient sourd, que je meure !... Et moi qui avais promis de lire aujourd'hui aux Variétés deux actes pour Alphonsine.... ce sera pour une autre fois. John !... le drôle se sera grisé pendant que j'étais à l'Opéra, dans la loge de la divine Couqui... (*Réveur*). Gracieuse ballerine !... Ah ! pourquoi faut-il que mon oncle tarde tant à *dévisser son billard ?...* Bon ! je parle argot maintenant... ce que c'est que d'avoir fréquenté les petits journaux !... Désormais je ne veux plus faire que de la grande littérature (*il chiffonne plusieurs*

cravates).... bleue... non.... orange, oui, orange..... Précisément Buloz me tourmente pour avoir de la copie; je vais lui envoyer ma nouvelle : *Histoire d'un clou*... le titre est piquant.... On ne dira pas que je n'ai plus rien dans le ventre. — Voyons, n'oublions pas ma bourse. Où diable sont donc les mille pistoles que j'ai gagnées avant-hier à de Goy ? *(Il cherche les mille pistoles et ne les trouve pas.)* Baste ! elle seront tombées de mes chausses... Je me referai ce soir chez Bertin... Allons déjeûner, et prendre Véron en passant. Je ne travaillerai pas aujourd'hui (*Il sort. — Dans la rue, une voiture l'éclabousse ; il fait la grimace et se retourne)*. Tiens ! c'est *Soliman* ; belle bête !

SANDEAU (JULES). — Il y a des auteurs pour dames, de même qu'il y a des bottiers pour dames. M. Jules Sandeau est de ces premiers. C'est le Kotzebue français : il ne lui manque que la redingote à rotonde et les bottes à glands. Après bien des nouvelles sensibles et bien des romans élégiaques, M. Jules Sandeau a été nommé conservateur à la Bibliothèque Mazarine. La Bibliothèque Mazarine, c'est le purgatoire de l'Institut.

SOLAR (FÉLIX). — Hélas ! serions-nous donc condamnés à devenir tous millionnaires ? Ce serait triste; car le millionnaire dont nous venons d'écrire le nom, et qui était

autrefois un de nos plus charmants apathiques, n'a plus maintenant un seul moment à lui : il se lève avec le jour, il reçoit deux cents personnes avec lesquelles il parle et chiffre, il n'a pas le droit de rester plus de trois heures à table, il ne peut que paraître dans les spectacles, ou, s'il y reste, ce n'est qu'à la condition d'y continuer ces affreux entretiens de mines, de ports, de gaz, de chemins de fer, de crédit et d'assurances. — O ciel ! se pourrait-il que je fusse comme cela dimanche !

C'est pourtant le même homme qui faisait représenter jadis à la Comédie-Française *Le Boudoir*, avec Louis Lurine, et *Mme Basile* au Vaudeville ; qui signait, dans *Le Globe*, les pages railleuses de *La Presse peinte par elle-même*, c'est Félix Solar, l'oisif, l'heureux, le paresseux d'alors. Comment le loir s'est-il changé tout à coup en furet ? Comment Damis est-il devenu Mondor? Il n'avait pas mis à la loterie, et voilà qu'il a gagné le gros lot !

Quoiqu'il en soit, à travers la Bourse, la Banque, les contrats, les liquidations, M. Solar, hâté, harcelé, a réussi à réaliser un de ses rêves principaux : il possède, à l'heure qu'il est, une des plus belles bibliothéques de Paris. Mais aura-t-il jamais le temps de la lire ?

SAND (George). — Mme Sand appartient à l'école superbe des Rousseau, des Châteaubriand et des Lamartine. Elle n'est pas une femme, elle est une âme illustre. Même

quand elle déverse l'ennui, — ce qui est un des caractères intermittents des génies harmonieux, — on sent que cet ennui vient d'une source supérieure. Cœur égaré, pensée téméraire, esprit rapide, l'auteur de *Lélia* ne se trompe jamais à demi ; c'est la sœur des Titans.

Plus elle est fatiguée, plus elle marche ; c'est ce qui lui arrive aujourd'hui, et peut-être se montre-t-on injuste envers elle. On ne conçoit pas ou l'on ne veut pas concevoir ce besoin incessant de production, cette ardeur à se cramponner après un succès qui échappe souvent à ses ongles déchirés. Au lieu de suivre avec intérêt cette femme brune qui va du théâtre au journal, entassant drames sur drames, romans sur romans, et les plus étranges et les plus variés : *Evenor et Leucippe, Le Diable aux Champs, Molière, Françoise,* on se prend à la plaindre, et, comme à ces athlètes dont les tours de force inspirent autant d'effroi que d'admiration, on est prêt à lui crier : Assez ! assez !

Pendant ce temps-là, que font les jeunes gens ? Ils luttent sans doute d'activité et d'ambition, comme c'est le rôle de la jeunesse ? Non. Ils regardent faire. Lorsque la lampe de nuit brûle les yeux de madame Sand ; lorsque M. Scribe, que rien ne peut enchaîner, termine son huit-centième vaudeville ; quand Lamartine ploie ses soixante ans à un labeur surhumain ; quand Alexandre Dumas étouffe à faire marcher sa plume vingt heures par jour ;

quand tous ces cheveux gris ou blancs, tous ces fronts vastes et soucieux, toutes ces grandes gloires, tous ces talents se consument en efforts désespérés pour garder le terrain jusqu'à la dernière heure, les jeunes gens jouent aux quilles ou font des ronds dans les puits. Ils se lèvent à midi. Le soir, ils fument et ils aiment. Quelques-uns vont se promener sous les arbres, autour des belles campagnes de ceux qui travaillent, à Nohant, à Sérigny, à Saint-Point. Les jeunes gens ont le temps.

SOLIÉ (EMILE). — Les abbés poupins du dix-huitième siècle n'étaient ni plus roses, ni plus petits, ni plus ronds. Comme eux, Solié prend du tabac dans une *boëte* d'or et suit le *char* des beautés à la mode, en fidèle héritier des traditions du comte de Valmont. Les ordres n'offrant plus le même éclat mondain qu'autrefois, il a dû se résigner à entrer dans les lettres, il y a de cela quinze ans environ; les plus jolies gazettes se le sont arrachées, jusqu'au jour où, par un contraste badin, il est devenu directeur du feuilleton du plus grand journal connu, *L'Epoque*. C'était au temps où Solié couchait dans un des tiroirs de sa commode. Un exemplaire de son journal l'eût enveloppé tout entier. Maintenant Emile Solié tourne au quadragénaire majestueux ; il a promené ses lunettes spirituelles aux quatre coins de l'Europe et écrit en chemin quatre ou cinq nouvelles : *On ne s'avise jamais de tout*, *La Lettre*,

La Part du feu, etc., qui sont assurément de petites merveilles d'observation.

SACY (DE). — Rien ne ressemble moins au savant d'autrefois que le savant d'aujourd'hui : à la place du pédant barbouillé d'encre et hérissé de latin, la perruque de travers, le bas grimaçant, nous avons un joyeux maître en l'art du calembourg comme M. Francisque Michel, un centaure élégant comme M. Philarète Chasles, un aimable gastronome comme M. Quérard, ou un journaliste affable, empressé et fin comme M. de Sacy.

SUE (EUGÈNE). — Filleul de l'impératrice Joséphine et du prince Eugène de Beauharnais. Un des quatre ou cinq romanciers qui dominent notre époque. Ses livres peuvent charmer ou irriter, ils ne laissent jamais indifférent. Bien qu'il soit passé maître dans l'art de la mise en scène, et que, pour la rouerie des procédés dramatiques, il ne reconnaisse d'autre rival que M. Alexandre Dumas, c'est toujours à une idée vivante qu'il s'attaque, c'est toujours une thèse morale ou sociale qu'il s'efforce de soutenir. Tous ses romans *veulent* quelque chose. Aussi retrouvera-t-on plus tard, dans l'ensemble de ses conceptions, une grande partie de l'esprit de notre temps. — On le reconnaîtra surtout à ce cachet de franchise ardente, de cruauté, qu'il imprime à tout ce qu'il fait. Il ne se con-

tente pas d'écarter les rideaux, il les déchire ; il marche droit à la plaie, il y porte le feu et le fer, qui cautérisent. Et comme il sait se passionner lui-même, il arrive à passionner la foule.

Parfois les commencements de ses ouvrages sont confus et laborieux ; on se demande où il va ; on le suit néanmoins, parce que, même sans style et souvent sans goût, il a une rare puissance d'entraînement. Alors, peu à peu, comme dans ces escaliers pratiqués dans les hauts édifices, la lumière entre par des galeries successives. Puis, l'on arrive au sommet où la pensée de l'architecte se dévoile et resplendit ; les ténèbres sont oubliées, les efforts du voyage sont rachetés. Poursuivre un but et y atteindre, voilà l'idée unique de M. Eugène Sue. C'est, du reste, le propre des volontés énergiques et des talents vrais, de ne se préoccuper que du résultat. C'est le résultat qui, dans *Les Mystères de Paris*, dans *Le Juif-Errant*, dans *Martin*, dans *Les Enfants de l'Amour*, fait comprendre les préparations et atténue les vivacités de situations et de langage.

Des personnes croient qu'un écrivain n'est prolixe que pour son plaisir ou dans son intérêt. C'est, — généralement, — une erreur. Aujourd'hui, par malheur, les romanciers n'ont pas le temps de faire court. Notre époque est celle des éclosions spontanées et des évènements rapides ; nous assistons à la grande mêlée des idées.

Que ceux qui ont quelque chose à dire se hâtent donc, car leurs paroles vont tout à l'heure leur être ravies au passage sur leurs propres lèvres ; les minutes comptent double, et le monde entier fait en ce moment l'ouvrage de plusieurs siècles. Tout être qui ne sent pas actuellement sa force et sa valeur triplées au spectacle de ce mouvement, doit laisser sa part de besogne aux autres et rentrer dans la foule obéissante.

Depuis cent ans, l'idée révolutionnaire fait une immense consommation d'hommes et de systèmes ; les uns et les autres se succèdent à rangs épais ; tout se précipite ; la découverte d'hier devient le pont-aux-ânes d'aujourd'hui ; les audacieux de la veille se réveillent les timorés du lendemain. Sous le gouvernement impérial, alors que la pauvreté intellectuelle était étouffée par le roulement victorieux des tambours, on pouvait se contenter des productions limpides de M. de Fontanes et des romans de madame Barthélemy-Hadot ; mais à présent, en littérature comme en industrie, comme en politique, comme en toutes choses, par une réaction prévue, le règne des paroxistes est arrivé : dans certaines régions du livre et du feuilleton, le pouls de la rhétorique bat deux cents pulsations par seconde.

Tâchons donc de comprendre ces hommes, qui, comme M. Eugène Sue, tourmentés d'un véritable besoin de vérité et de justice, s'étendent, se multiplient, s'égarent

souvent, mais marchent en éclaireurs dévoués, — obéissant ainsi à cette loi du labeur excessif imposée par le dix-neuvième siècle, et à laquelle ne peuvent se soustraire que les impuissants ou les coupables.

SAISSET (Emile). — Professeur au Collége de France. L'esprit est fort, mais la chaire est faible.

SÉJOUR (Victor). — Statuette en bronze florentin. Il a écrit à son père, dans la préface de Richard III, qu'il croyait « n'être pas un des hommes médiocres de ce temps. » Son père ne lui a pas répondu.

SCRIBE (Eugène). — Moi, dire du mal de M. Scribe? Jamais de la vie! Et pourquoi cela? M. Scribe est l'homme de toutes les audaces, de tous les excès ; c'est l'auteur qui a le plus *osé* en France, qui a jeté le plus de paradoxes à la tête du public, qui a été le plus effrayant et le plus calme. N'allez pas essayer de lui opposer les bossus, les bâtards, les laquais et les courtisanes de M. Hugo. Il a fait pis que cela. Il a fait *Geneviève ou la Jalousie paternelle,* c'est-à-dire quelque chose qui se voit et qui s'entend, mais qui ne peut se raconter. Avec une monstruosité physique, il a fait *Héloïse et Abélard,* un succès de rougeurs. Sa fantaisie? Mais il en a à pétrifier

les trois quarts des jeunes gens qui crient contre lui. Il y a quelques années, il donnait au Gymnase une pièce intitulée : *La Déesse,* toute remplie de manitous et de grands serpents verts ; quelque temps après, il prenait un mot dans la rue, le *Puff,* un mot à peine adopté, frisant l'argot, une idée scabreuse ; et, de cette société nauséabonde de *puffistes*, il tirait une comédie presque élégante, presque spirituelle, presque écrite et presque applaudie.

Je ne nie pas la colonne Vendôme ; je ne nie pas M. Scribe.

L'auteur de *La Camaraderie* a relié tous les vaudevilles de ce temps-ci dans le cordon de ses œuvres, comme on ferait pour une botte d'asperges ; et les Athéniens de Paris, qui ne se lassent pas d'entendre appeler Aristide le Juste, parce que ce juste là les débarrasse de tous les autres, se sont empressés de proclamer la souveraineté absolue de M. Scribe, roi de théâtre, vêtu d'un manteau d'opéra, chaussé des brodequins de la comédie et couronné de la folle-avoine du vaudeville.

SAINTINE (Xavier-Boniface). — On raconte qu'à l'un de ses derniers voyages à Paris, M. Charles Dickens, prié pour la centième fois d'honorer un album de quelques lignes autographes, saisit la plume avec résignation et écrivit son nom autant de fois que la page blanche put le contenir : Charles Dickens, Charles Dickens, Charles

Dickens... Il m'est arrivé à peu près la même chose avec M. Saintine, et c'est bien fait : je lui ai présenté un album de la part d'une dame, et il y a écrit ce seul mot : *Picciola*, en signant.

SECOND (Albéric). — Un journaliste l'a appelé le Dumas de la nouvelle. C'est cela. Autant de facilité apparente, autant d'esprit rencontré que l'auteur des *Mousquetaires*. Il n'y avait qu'une révolution qui pût faire de lui un sous-préfet, et cette révolution a eu lieu. Une des faiblesses de M. Albéric Second est de croire, parce qu'il est d'Angoulême, qu'il a posé pour le Lucien de Rubempré des *Illusions perdues* et d'*Un grand homme de province à Paris*.

SERRET (Ernest). — Sous-lieutenant de l'Ecole du bon sens.

SORR (Angelo de). — Est-il mort? est-il vivant? Les journaux se sont amusés à le tuer deux fois : la première, en le précipitant dans un gouffre des Pyrénées ; la seconde, en le suspendant à la nacelle d'un aérostat parti de Nice. La vérité est que M. Angelo de Sorr est un individu mystérieux, une imagination diabolique ; c'est le dernier *front pâle* de la littérature ; il a fait un roman intitulé *Le Vam-*

pire et un journal intitulé *Satan*. Du reste, il a ou il avait du talent, un style plein et rapide, quoique surchargé de néologismes. Pauvre Angelo de Soor !

P. S. Vivant ! vivant !

Au moment où nous écrivons, une lettre nous apprend que M. de Sorr a été rencontré il y a huit jours dans le cimetière de Lodève.

SEGALAS (Anaïs). — De jolis vers, de beaux cheveux.

SABOCHON (Pierre-Jean). — Rédacteur du *Réalisme*.

SIRAUDIN. — On affecte depuis quelque temps de dire que la comédie moderne s'est réfugiée dans le vaudeville, ce dont nous ne sommes pas entièrement convaincus. On cite à l'appui plusieurs succès de M. Labiche, de M. Marc-Michel et aussi de M. Siraudin. Nous reconnaissons les succès, mais nous ne voyons pas les comédies. Ces auteurs, très-gais, n'ont fait que perfectionner les procédés inventés pour Arnal par MM. Duvert et Lauzanne. C'est grâce à Arnal uniquement qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul type comique, celui d'un sot, jeune ou vieux, qui s'exprime dans un langage solennel. — « Combien gagnes-tu à porter de l'eau chez tes contemporains ? » demande Chiffonnet à Machavoine, dans *Le Misanthrope t*

l'Auvergnat, un des modèles du genre. Malgré l'irrésistibilité de ces moyens, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'ils sont rares les bourgeois qui parlent comme Merlin Coccaïe, les Chiffonnet qui dépassent l'hôtel Rambouillet. Encore si cette éloquence tortillée s'arrêtait aux maîtres ; mais elle gagne les domestiques, elle descend jusqu'aux portiers ; tout le monde parle la même langue dans une pièce où jouent Ravel, Hyacinthe et Amant ; la bonne fait des plaisanteries sur l'Odéon, et le frotteur dit : —« Un bruit insolite a frappé mon tympan. » Cela divertit beaucoup. Souvent même ces personnages impossibles se meuvent dans des actions fort ingénieusement combinées. Mais il ne faut pas appeler comédies ces fantaisies, ces parades, ces parodies.

L'élément de la comédie est la spontanéité, la franchise. M. Siraudin le sait sans doute mieux que personne ; mais il suit le courant, il consulte la vogue ; il est un des premiers dans un genre faux et merveilleusement adapté à notre époque de corruption.

SCHOLL (Aurélien). — *Les Esprits malades,* titre allé-chant, œuf d'un beau livre. L'auteur est un jeune homme qui a tout l'esprit de son âge, avec un peu de cette hardiesse qui force les gens à se retourner.

T

TAYLOR (LE BARON). — S'il existe une bosse de la protection (et il en existe une), elle doit occuper la place la plus considérable du crâne de M. Taylor. Protecteur du romantisme à son passage dans la Comédie-Française, protecteur des arts dans son voyage en Egypte, protecteur de cinq grandes associations qu'il préside et qu'il enrichit, le baron Taylor mourra comme il a vécu, en protégeant. La bienfaisance comptera un grand homme de plus. — En attendant, ajoutons, pour les bibliophiles, que M. Taylor, heureusement encore plein de force et d'activité, recommence la belle collection dramatique de M. de Soleinne.

THIERS (Adolphe). — Amateur de gravures.

TRAPADOUX (Marc). — Son *Histoire de Saint-Jean-de-Dieu* a eu plusieurs éditions. Etrange garçon, gigantesque, crépu ; il a traversé la bohême des peintres et des littérateurs du café Momus, où on l'avait surnommé *le Géant vert*. Il était très-méfiant, et lorsqu'on lui demandait : — Comment vous portez-vous ? Il répondait en vous regardant de travers : — Cela dépend. On ne le rencontre plus aujourd'hui qu'aux enterrements célèbres

THOMAS (Frédéric). — Avocat qui plaide principalement aux assemblées générales de la Société des Gens de lettres.

THOMAS (André). — D'un bond, immédiatement après la Révolution de 1848, M. André Thomas avait pris une vaste place dans le roman-feuilleton ; *Les Ouvriers de Paris* et *Les Rois sans Couronne* semblaient annoncer un formidable concurrent à M. Paul Féval. Il y avait de l'énergie et des efforts de style dans ces énormes machines. Pourquoi donc un si grand silence a-t-il succédé à un si grand tapage ? C'est que M. André Thomas a l'ambition haute et le courage solitaire ; c'est qu'il s'essaye au drame et à la comédie, armures d'acier qui semblent faites pour sa

robuste poitrine, et sous lesquelles nous espérons le revoir bientôt, régénéré et puissant.

THIERRY (EDOUARD). — C'est un de ces critiques par qui l'on aime à être jugé, quand même on devrait sortir meurtri d'entre les pinces de leur feuilleton, comme d'entre les pinces d'un homard. Il est scrupuleux — vis-à-vis de lui-même ; — il est érudit. Si j'étais condamné à mort, je voudrais choisir mon bourreau. On lui reproche un peu de perfidie ; je suis persuadé que M. Edouard Thierry appelle cela de la politesse.

TOUSSENEL (A). — Couic ! couic ! — Ouah ! ouah ! — As-tu déjeuné, Jacquot ? Et de quoi ? — Tireli, li, li, li, ti, ti, ti. — Brékéké, koak, brékéké ! — Tsi, sti, sti, tsiiiiioui. — Miaou ! miaou ! — Hi-han ! hi-han ! (*Esprit des Bêtes*).

THULIÉ (HENRI). — Rédacteur du *Réalisme*.

U

ULBACH (Louis). — Directeur de la nouvelle *Revue de Paris*. Quarante ans environ, un bon port, une grosse santé. Pourquoi donc des romans si sévères, des nouvelles si renfrognées ? Pourquoi *Suzanne Duchemin* et *Les Deux Médecins?* M. Louis Ulbach a été un peu poète autrefois, mais poète gémissant ; il est un peu critique à présent, et il a bec et ongles, je vous en avertis.

V

VARIN. — Un des auteurs des *Saltimbanques*. Saluons !

VANDERBURCH. — Gardons notre chapeau.

VERON (Louis-Désiré). — Homme de lettres ! Voilà, de nos jours, le commencement et la fin de toute ambition ! On part, avec une plume, à la conquête de la Toison d'or ; on lutte, on tombe, on se relève, on bat, on est battu. La Toison d'or est conquise, la plume est oubliée. Puis, les ans s'accumulent, et l'on veut à son tour raconter ses

efforts, prouver ses droits à sa triomphale propriété. Comme on est joyeux, alors, de retrouver et de reprendre dans un coin de son secrétaire, devenu un coffre-fort, la plume d'autrefois, la plume qui a signé le premier pacte avec l'espérance!

De là, les *Mémoires d'un bourgeois de Paris,* par le docteur Véron; et jamais titre ne convint plus mal à un tel livre et à un tel personnage.

Premièrement, M. Véron n'est pas un bourgeois.

Ensuite, il n'est pas de Paris.

Et puis, il est si peu docteur!

Un bourgeois n'est pas celui qui, comme M. Véron, dans un souper de comédiennes, fait apporter, en guise de dessert, un vase rempli de colliers, de bijoux, de bagues et de pendants. Un bourgeois achèterait bien quelques actions du *Constitutionnel*, mais il ne le ressusciterait pas. On n'est pas un bourgeois quand on peut se métamorphoser autant de fois que M. Véron, pratiquer des saignées, mettre en scène des opéras, fonder des prix littéraires, ébranler ou affermir un gouvernement, et finalement écrire son histoire, et celle des autres, par la même occasion.

M. Véron n'est pas un bourgeois. Ce serait plutôt un fermier-général, s'il y avait encore des fermiers-généraux. Ce serait La Popelinière ou Nicolas Beaujon.

Il appartient à cette classe d'hommes que Voltaire a tenus sur les fonds baptismaux, et qui, trop jeunes pour

figurer aux batailles de l'Empire, n'ont vu de cette époque illustre que le coin de la nappe de Cambacérès et les femmes décolletées à l'antique. Cette bonhomie du bourgeois, à laquelle il a voulu atteindre dans quelques-uns de ses articles et dans ses mémoires, n'est chez lui que de l'atticisme assoupi. Un œil est fermé, mais l'autre veille, à la façon des gros chats. Ses citations les plus fréquentes sont des citations de *Gil Blas* et de Beaumarchais. M. Véron a trop vu pour ne se souvenir que des bonnes choses ; il s'est heurté à trop de personnages pour en parler avec bonhomie et sans amertume ; on l'a trop raillé pour qu'il ne raille pas à son tour ; il a eu trop long-temps la suprématie du bailleur de fonds pour qu'il ne brigue pas aujourd'hui celle du donneur d'étrivières.

M. Véron a inventé un type qui demeurera éternel : c'est celui du *bon jeune homme*.

VIGNON (Claude). — Ne vous laissez pas prendre à ce pseudonyme viril. M. Claude Vignon n'est pas si homme qu'il veut le dire et l'afficher. Il est vrai que c'est un sculpteur habile ; il est vrai que c'est un conteur aimable ; mais il y a anguille sous robe. — Ah ! si j'avais le temps d'être amoureux !

VERNET (Alfred). — Il était une fois une dame qui portait continuellement sous le bras un grand cahier de

papier relié et doré sur la tranche supérieure. Ce cahier était un album. La dame au pied léger ne craignait pas de se rendre en personne, — et même le matin, — chez des littérateurs amènes, pour les inviter à déposer sur le vélin quelques *enfants de leur loisir*. (Son mari était en Algérie, je suppose). Mue par ce désir indiscret, elle monta un jour l'escalier d'un charmant garçon, Alfred Vernet, qui parle plus sa littérature qu'il ne l'écrit. Précisément, M. Alfred Vernet se sentait animé du *feu sacré* : il n'en fit ni une ni deux, et il écrivit au courant de la plume le sonnet suivant :

A TOI !

Le papillon, qui butine la rose,
A révélé de magiques splendeurs ;
Son avenir, sur un doux lit de fleurs,
Tranquillement et sans fiel se repose.

Frais souvenirs ! brillante apothéose,
Qui sut calmer de vivaces douleurs !
Vers l'horizon s'envolent nos ardeurs,
Et l'Eternel a bien fait toute chose.

Tel ton regard ! Vers un monde inconnu
Nous allons tous, le front pâle et l'œil nu ;
Nous oublions que les vents frappent l'onde.

Le bonheur fuit sous les riches lambris ;
Oui ! mais ton cœur, ce précieux rubis,
Reste fermé pour tous, — et pour le monde !

Apennins, 7 février.

VITU (Auguste). — Les rares Parisiens nés à Paris, comme M. Vitu, ont un esprit plus délié que les autres ; ils savent tout et sont aptes à tout. A peine âgé de trente-quatre ans, M. Auguste Vitu a successivement été romancier, critique, poète, secrétaire de préfecture et finalement homme d'argent, comme tout le monde. Il ne met pas encore le faux-ventre des financiers de théâtre, mais il le mettra bientôt. Alors, j'irai lui demander, avant qu'il ne les jette dédaigneusement dans le feu, son excellente notice sur Suleau, l'inestimable collection du *Pamphlet,* qu'il a fondé, son *Année littéraire,* ses nouvelles, dispersées çà et là; je ferai relier le tout et j'écrirai au dos : Ci-git un Parisien.

VARENNES (le marquis de). — Habitant de Coulommiers. Fabuliste.

VIOLLET-LEDUC. — C'est le doyen des bibliophiles ; on le voit toujours coiffé d'un chapeau rond, comme les héros des drames sensibles de Mercier. Quelques journalistes espiègles se sont innocemment égayés sur sa récente publication de *Six mois de la vie d'un jeune homme;* mais est-ce que la critique contemporaine est advenue aux yeux des érudits?

VINÇARD (Pierre). — Si l'on jugeait les écrivains sur les titres de leurs livres, l'auteur du *Banquet des Sept Gourmands* passerait pour un gastronome à toutes dents, pour un émule de M. Jubinal et du docteur Véron. Cependant, M. Pierre Vinçard est l'homme le plus austère de la littérature et de la politique ; s'il se nourrit d'entre-filets, ce n'est que des entre-filets de *La Presse*.

VIARD (Jules). — Est-ce une fatalité attachée à sa taille exiguë, ou est-ce une âpre vocation qui le condamne à vivre toujours dans les fossés du petit journal? De tous les rédacteurs du *Corsaire*, qui ont pris leur volée vers la librairie, le théâtre ou les revues, il est le seul qui soit resté mélancoliquement attardé. On l'entend encore souffler dans son petit turlututu, mais malgré le charme de ses airs et la grâce de ses variations, on se prend chaque fois à lui souhaiter un autre instrument et un autre public. Jules Viard a fait de jolis vers et *Les Petits Bonheurs de la Vie humaine*, qui résument tout son optimisme, toute son insouciance.

VINCENT (Charles). — Les poètes ne marchent plus sur les tiges de leurs bottes, depuis qu'ils se sont faits rédacteurs du *Moniteur de la Cordonnerie*. Dans ce journal très-sérieux, dirigé par M. Charles Vincent, chansonnier

plein de jeunese et de confiance, on retrouve les noms de M. Auguste Luchet, de M. Pierre Dupont, de M. Plouvier, de M. Baudelaire. Et les beaux articles! et les belles bottes! que de style et que de vernis! comme cela brille à chaque période, et comme cela craque à chaque pas!

VAN-GAVER. — Membre de la Société des gens de lettres et gendre de feu Lantier, l'auteur du *Voyage d'Anténor*.

VAEZ (GUSTAVE). — L'homme-Odéon. Ses comédies étaient pavées d'intentions excellentes, et l'on s'en souvient à peine, tandis que tout le monde fredonne : *Doux zéphyr, sois lui fidèle,* ou *Un ange, une femme inconnue.* Il y a dans ces niaiseries de la vogue de quoi faire un sceptique et un apathique endurci de l'écrivain le plus convaincu et le plus courageux.

VACQUERIE (AUGUSTE). — Si l'on représentait le romantisme sous la forme d'une cathédrale gothique, ce qui serait certainement la forme la mieux appropriée, l'auteur de *L'Enfer de l'esprit* et de *Tragaldabas* y figurerait à la place d'une de ces gargouilles fantasques qui jettent des douches aux passants en leur faisant la grimace. Disciple convaincu de Victor Hugo, homme et poète d'esprit,

M. Vacquerie a cependant compromis plus d'une fois le maître et diverti le public, comme un comparse d'*Hernani* attardé en scène. On a tout dit sur la violence de sa critique et sur ses bizarres façons de rendre compte des pièces de théâtre, soit qu'il ôte ses bottes en les écoutant, soit qu'il résume sa poétique en maximes de cette nature : « Une ode est un aigle; un mélodrame est un bossu. »

VARENNE (CHARLES DE LA). — Petit-fils du spirituel bossu Maton de la Varenne, qui a laissé une relation dramatique des massacres de Septembre. M. Charles de la Varenne a hérité de l'effroi de son grand-père pour la Révolution. Voir son livre des *Rouges peints par eux-mêmes*.

VILLEMAIN. — Il est difficile d'avoir plus d'esprit dans l'éloquence que le secrétaire perpétuel de l'Académie française ; mais cet esprit est-il bien celui de notre époque? Ces tours, ces précautions, ces sourires, ces regrets, ces courants esquivés, ces railleries contenues à propos, tout ce bouquet de fleurs harmonieuses, mais pâles, est-ce bien là ce qui convient à des gens blasés par le régime épicé du journalisme, à des lecteurs qui demandent à l'épigramme la véhémence de l'acide prussique? M. Villemain fait ce qu'il peut pour se jeter dans le monde vivant, — reconnaissons-le, — mais le moyen de franchir ce cercle

de docte politesse et de froide admiration, où le retiennent ses devoirs!

VIGNY (ALFRED DE). — Gloire soigneuse d'elle-même, langage épuré, pensée digne.

. . . . . Vigny, fin et discret,
Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait.

a dit M. Sainte-Beuve. L'auteur de *Stello* est devenu de plus en plus casanier ; il habite presque continuellement sa tour aujourd'hui, — et il n'en sort que pour aller à la chasse.

VITET. — Quoique l'école du roman et du drame historiques paraisse être en défaveur, cela ne doit pas nous empêcher de rendre justice aux *Barricades*, aux *Etats de Blois,* et à *La Mort de Henri III,* fresques exactes et intéressantes d'un académicien-né.

VALLET DE VIRIVILLE. — Un érudit.

VEUILLOT (LOUIS). — En France, le ridicule ne tue plus, il fait vivre. Les épigrammes, les insultes, les procès, les caricatures, les infirmités sont le ciment des réputations actuelles. Pourquoi me défendrais-je d'une vraie

sympathie littéraire pour l'auteur de *L'Honnête femme,* du *Vengeur* et des *Libres Penseurs,* c'est-à-dire pour le romancier et le portraitiste ? Il a une force, un style et un caractère. Les hommes ainsi doués s'imposent, et prennent leur place quand on ne la leur fait pas. M. Louis Veuillot a pris la sienne malgré tout le monde, même malgré son parti ; il n'a eu pour lui que le Pape et la grammaire. Ceux qui font le tour de ses articles pour essayer de s'introduire dans sa conscience ont tort ; ceux qui évoquent un passé sémillant pour détruire un présent religieux font œuvre stupide et mauvaise. Les faiseurs de petits journaux égrillards et les faiseurs de grands journaux voltairiens s'étonnent et s'irritent de ce que M. Veuillot, ayant commencé comme eux, ne continue pas comme eux. Ils croient avoir tout dit lorsqu'ils l'ont appelé bedeau et sacristain.

Mais M. Louis Veuillot les entend à peine. Il a le pas lourd et cadencé d'un éléphant qui porte une tour armée. Les herbes ploient et les branches cassent sous ses pieds. Il ne regarde pas, il ne sait pas ; il va sa ligne droite. Cet homme et cet éléphant ont raison tous les deux.

VILLEMOT (Auguste). — Dam ! on a fait ou essayé de faire, dans ces derniers temps, une telle réputation d'humour et d'esprit à ce chroniqueur franco-belge, que nous hésitons à formuler un jugement sur son compte. Il est

gai, c'est vrai, mais Colbrun et Parade le sont aussi ; il est littéraire, mais M. Des Essarts l'est autant. Tout bien examiné, la presque ressemblance du nom de Villemot et du nom de Villemessant peut seule expliquer l'enthousiasme de celui-ci pour celui-là. C'était un rédacteur à la mode de Bretagne.

VIENNET. — Châteaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-Tombe*, l'a représenté jeune, content, penché sur la rampe de l'escalier des Tuileries et babillant avec la fleur des pois de la Restauration. Qui disait Viennet alors disait l'audace, l'étourderie ; plus tard, il se jeta dans toutes sortes d'excentricités rimées : il fit des épîtres à des chiffonniers et à des mules. Aujourd'hui, c'est l'intolérance farouche. M. Viennet hait son époque, à laquelle il ne comprend plus rien ; emprunte-t-on par hasard un mot à l'Angleterre ou à l'Italie, le voilà qui raille ou se lamente, qui darde une fable ou soupire une élégie. Pourquoi cette amertume, ô Viennet immortel ! ô pair de France ! n'avez-vous pas trouvé la vie assez douce et assez applaudie ? Bien avant de discuter *La Question d'Argent*, M. Mirès n'avait-il pas discuté une de vos fables dans le *Journal des Chemins de Fer* ? Que voulez-vous de plus après cette apothéose, ô présomptueux satirique ? Vous avez eu votre Temple de Mémoire, avec des feux tournants et des étoiles de couleur ; que de *novateurs*, selon votre dédaigneuse expression, n'en entreverront pas autant !

VILLEMESSANT (H. DE). — L'homme est grand, et massif; il tient au sol par de fortes attaches, et l'on devine qu'il ne céderait pas aisément sa portion d'existence. Le regard est prompt et inquiétant; ceux sur lesquels il tombe ne se sentent pas à leur aise; les dents ont tous les appétits, la lèvre a toutes les soifs. De tout cela résulte un ensemble gouailleur et robuste.

Ce n'est pas à proprement parler un écrivain, mais c'est un faiseur d'écrivains, comme Warwick était un faiseur de rois. Il avise dans la rue le premier venu, un Savoyard, il le fait monter dans sa chambre, il le débarbouille, il lui met une plume entre les mains et lui dit: Sois prodigieux! Quelquefois le Savoyard est prodigieux; dans le cas contraire, Villemessant, désappointé, le renvoie avec une brutalité sans égale.

M. H. de Villemessant est le *formica leo* d'un journal qui est la terreur et l'amusement des Athéniens du boulevard. On ne s'occupe guère dans ce journal que des littérateurs, des boursiers et des comédiennes. Les articles sur les boursiers y sont faits par les littérateurs; les articles sur les littérateurs y sont faits par les comédiennes. Au milieu de ce pêle-mêle, de ce bruit, de cet esprit, de ces passions, de ces efforts, de ces haines et de cette incohérence, la tête de Villemessant se dresse, joyeuse, comme une Méduse enivrée?

A ce journal ainsi conçu et ainsi exécuté, à cet homme

si absorbant, on conçoit qu'il faille une foule de rédacteurs incessamment renouvelés. Pour lui, les meilleurs, ce sont les plus hérissés, les plus macabres, les plus hargneux, les plus inattendus, les moins acceptés ; il les reçoit, ceux-là, avec des tressauts de bonheur, il les installe avec des tendresses étouffantes. — Vous devez avoir un tas d'articles dans le ventre, leur demande-t-il, je vois cela ! Dites tout ce que vous voudrez, faites comme chez vous, je ne regarde pas !

Il y a des rédacteurs qui durent trois numéros, il y en a qui durent trois mois, il n'y en a pas qui durent toujours. Après avoir fourni leur contingent de mots et d'anecdotes, ils s'en retournent, et on ne les revoit jamais. M. de Villemessant les a taris, comme un rayon de soleil tarit un ruisseau. Ils avaient vingt ans en entrant, ils en ont soixante en sortant. On en rencontre quelques-uns à la Petite-Provence ; ils sourient à ceux qui les regardent et ils tracent des figures sur le sable avec leur canne.

VULPIAN. — Fils de vaudevilliste, vaudevilliste lui-même.

W

WOESTYN (Eugène). — L'étoffe d'un bon journaliste. Mais quelle physionomie barbare !

WALDOR (Mélanie). — Les *Moulins en deuil* ont commencé sa réputation. C'est une Nantaise. Elle a tenu longtemps à Paris un salon où toute la littérature contemporaine a passé, depuis M. Alexandre Dumas jusqu'à M. Arthur Tailhand.

WATRIPON (Antonio). — Il ne veut pas quitter le quartier Latin, où il a commencé à écrire. Jusqu'à présent,

Antonio Watripon (quel beau nom !) n'a fait qu'un livre : l'*Histoire des Etudiants.*

WEILL (ALEXANDRE). — « Je ne prends pas la parole, c'est la parole qui me prend, » a dit un jour M. Weill ; et depuis ce temps la parole ne l'a point laissé tranquille. Cette imagination et ce tempérament me surprennent au dernier point ; je l'ai suivi à travers ses courses à *La Phalange,* au *Corsaire,* à *La Démocratie pacifique,* à *La Presse,* au *Constitutionnel,* à *La Presse théâtrale,* au *Mousquetaire* et finalement à *La Gazette de France ;* j'ai lu ses brochures, ses petits romans, ses *Mystères de la Création,* son *Livre des Rois,* son *Debout la province,* sa *Vie de Schiller,* son *Idéal,* son *Paix ! Paix !* ses comédies, ses vers, sa critique ; j'ai toujours été ou charmé, ou intéressé, ou choqué, mais je n'ai jamais été ennuyé. Ce que je démêle surtout dans M. Alexandre Weill, c'est un conteur; sa passion est plus à l'aise dans le récit que partout ailleurs, et pour le public littéraire il sera longtemps encore l'auteur des *Histoires de Village.*

WEY (FRANCIS). — Le Furetière d'aujourd'hui ; il a fait paisiblement son dictionnaire à côté de celui de l'Académie. En tant qu'homme et Franc-Comtois, il appartient à la classe des *rustiques*, représentée par MM. Courbet, Barthet, Clesinger et Proudhon. tous metteurs de pieds

dans le plat, vigoureux, riant gros. M. Francis Wey a donné au Théâtre-Français une pièce en cinq actes, intitulée *Stella ;* la pièce est tombée, la préface est restée. De plus, il a été longtemps président de la Société des Gens de Lettres à une époque où les présidences étaient difficiles; il s'est montré, dans ce poste, ferme et serviable. Que demander de plus?

X

X. — Eh ! comment pourrions-nous dénombrer tous les X de la littérature ! De quelle patience ne faudrait-il pas nous armer pour cette nomenclature fabuleuse, et, du reste, mélancolique ? A elle seule, cette lettre fournirait plus de noms que notre répertoire entier. X, c'est l'imbécile isolé, c'est l'auteur des *Sanglots de l'âme*, qui a jeté sa plume dans le gave de son département, et qui est maintenant contrôleur quelque part ; X, c'est le jeune homme qui n'est pas encore advenu et le vieillard qu'on a oublié ; X, c'est l'écrivain que je méprise et qu'il ne me plaît pas de nommer, parce qu'il se figurerait peut-être qu'il existe

littérairement ; X, c'est mon camarade (ô douleur !), dont le cœur est si bon et le style si mauvais ; X, c'est l'oisif ou l'homme du monde qui a pris une plume par hasard, et qui s'en est paré comme d'une épinglette à sa cravate ; X, c'est un tiers de vaudeville ou un huitième de mélodrame ; c'est le journaliste avec lequel je ne suis pas fâché de rompre demain ; c'est le bas-bleu qui m'écrira des reproches sur papier rose ; c'est quelquefois aussi l'homme que je n'ai pas lu et dont je ne veux pas parler aussi légèrement que les autres — que j'ai lus.

Y

YVAN (*docteur*). — Homme distingué, qui a vu la Chine et qui en a parlé agréablement.

Z

ZACCONE (Pierre). — Le dernier des littérateurs, comme M. Amédée Achard en est le premier. — par ordre alphabétique.

FIN.

TABLE

—

A

About (Edmond). 1
Achard (Amédée). 2
Alby (Ernest). 2
Altaroche (A). 2
Almbert (Alfred d'). 4
Ancre (Alfred d'). 5
Anne (Théodore). 5
Arago (Etienne). 5
Ancelot (Virginie). 6
Auriol (Jules d'). 6
Ampère. 7
Asselineau (Charles). 7
Aubert (Constance). 7
Aubryet (Xavier). 7
Audebrand (Philibert). 8
Auger (Hippolyte). 8
Augier (Emile). 9
Avenel (Paul). 9
Aycard (Marie). 9

B

Babou (Hippolyte). 11
Ballard (Charles). 12
Balathier de Bragelonne. 12
Banville (Théodore de). 12
Bazancourt (de). 14
Barbara (Charles). 14
Barbier (Auguste) 14
Barrière (Théodore). 14
Barbey d'Aurevilly (Jules). 15
Barante (de). 15
Barenton (Armand de). 16
Barthélemy. 16
Barthet (Armand). 16
Baschet (Armand). 17
Bast (Amédée de). 18
Bataille (Charles). 19
Baudelaire (Charles.) 20

Basset (Charles). 21
Beauvoir (Roger de). 22
Bell (Georges). 22
Belloy (Marquis de). 22
Berger de Xivrey. 23
Bauchery (Roland). 23
Bédollière (Emile de la). 23
Beauplan (Arthur de). 24
Boulland. 24
Bonnin. 24
Bordot. 24
Baudot. 24
Bordes. 24
Berthoud (S.-Henry). 24
Berthet (Élie). 25
Berlioz (Hector). 25
Brocard de Meuvy fils. 26
Borel (Petrus). 26
Brot (Alphonse). 26
Bougy (Alfred de). 27
Boyer (Philoxène). 27
Busquet (Alfred). 28
Brucker (Raymond). 29
Bouchardy (Joseph). 29
Bourgeois (Anicet). 30
Brizeux. 30
Béranger. 30
Boiteau (Paul). 30
Bourdin (Gustave). 31
Brunswick. 31
Boucheron (Martial). 32
Buchon (Max). 32
Bernard (Pierre). 35
Bourget (Ernest). 35

C

Caraguel (Clément). 37
Calonne (Alphonse de). 37
Cauvain (Henri). 38
Castille (Hippolyte) 38
Chadeuil (Gustave). 38
Champfleury. 39
Chapus (Eugène). 39
Capo de Feuillide. 40
Couailhac (L.). 40
Commerson. 40
Chambolle. 41
Chassin (Louis). 42
Chancel (Ausone de). 42
Chancel (Camille de). 42
Cey (Arsène de). 42
Claudon. 43
Claudin (Gustave.) 43
Césena (Amédée). 43
Custine (marquis de). 43
Chevalet (Emile). 43
Cogniard (les frères). 44
Cormenin (de). 44
Cormenin (Louis de). 44
Couvez (Henri). 45
Chabot de Bouin. 45
Cauchois-Lemaire. 45
Cauchois-Lemaire (Judith). 45
Coquille (François). 45
Cressot (Eugène). 48
Chatillon (Auguste de). 48
Cuvillier-Fleury. 48
Cenac-Moncaut. 49

Chauvet de Charolais. 49
Chasles (Philarète) 49
Clairville. 50
Cochinat. 51
Colliot. 51
Cucheval-Clarigny. 51
Créfarceur. 51

D

David (Jules). 53
Darthenay. 53
Deschamps (Emile). 54
Deschamps (Antony). 54
Derième (Félix). 54
Desbarroles. 55
Deslys (Charles). 55
Desnoiresterres (Gustave). 55
Duverry. 56
Duperron. 56
Drouin. 56
Dondey de Santeny (Th.). 56
Ducuing (François). 57
Dufai (Alexandre). 57
Delrieu (André). 57
Duvert. 57
Dumas fils (Alexandre). 57
Drouineau (Gustave). 58
Duranty. 61
Du Camp (Maxime). 61
Desnoyers (Louis). 62
Delecluze (Etienne). 62
Doucet (Camille). 62
Dinocourt (T) 62
Dumas (Adolphe). 63
Deltuf (Paul). 63
Didier (Charles). 63
Dennery (Adolphe). 64
Delessert (Edouard). 65
Dash (comtesse). 65
Dutilleul. 65
Duflot (Joachim). 65
Desplaces (Auguste). 66
Denis (Achille). 66
Deligny. 66
Dupont (Pierre). 67
Desarbres (Nérée). 68
Dugué (Ferdinand). 68
Desnoyers (Fernand). 69
Defontenay. 69
Debay (A). 70
Dumanoir. 70
Delaporte (Michel). 70
Desolme (Charles). 70
Delord (Taxile). 71
Delaage (Henri). 71
Dutertre. 72
Desbordes - Valmore (Mme). 73
Duveyrier (Charles). 73

E

Eggis (Etienne). 75
Epagny (D'). 75
Esquiros (Alphonse). 76
Esquiros (Mme). 76
Ernoux (le baron). 76
Essarts (Alfred des). 76

ENAULT (Etienne). 76
ENAULT (Louis). 77
EYMA (Xavier). 77
EMPIS. 78
ESCUDIER. 78

F

FOURNIER (Marc). 79
FOURNIER (Edouard) 80
FATH (Georges). 81
FÉRÉ (Octave). 81
FEUILLET (Octave). 81
FOUSSIER (Edouard). 89
FIENNES (Charles de Matharel de). 89
FERNEY (Paul). 89
FAUCHERY (Antoine). 90
FORCADE (Eugène). 90
FIORENTINO (Pier-Angelo). 90
FEVAL (Paul). 91
FIOUPOU (Joseph). 91

G

GOY (André de). 93
GROLIER (P). 93
GUÉRONNIÈRE (A. de la). 94
GUICHARDET. 94
GASTINEAU (Benjamin). 98
GUISOLPHE (madame). 98
GUINOT (Eugène). 98
GUIZOT (Guillaume). 99
GONCOURT (Edmond et Jules). 99
GOSSE (Isidore de). 100
GOUDALL (Louis). 101
GAILLARDET (Frédéric). 101
GONZALÈS (Emmanuel). 101
GOZLAN (Léon). 101
GAIFFE (Adolphe). 102
GABRIEL. 102
GAUTIER (Théophile). 103
GORGES (Edouard). 108
GANDONNIÈRE (Almire) 108
GATAYES (Léon). 108
GIRARD (Fulgence). 109
GRANIER DE CASSAGNAC. 109
GRAMMONT (Ferdinand de). 109
GÈRES (Jules de). 109

H

HUGO (Victor-Marie). 111
HALÉVY (Léon). 111
HONORÉ (Oscar). 111
HUART (Louis). 112
HOUSSAYE (Arsène). 112

J

JANIN (Jules). 113
JUILLERAT (Paul). 117
JUBINAL (Achille). 117
JOLTROIS (Auguste). 117
JOUVIN (Baptiste ou Bénédict. 117
JALLAIS (Amédée de). 118

K

KÉRATRY (Auguste-Hilarion). 119
KERMAINGUY (A. de). 122
KOCK (Charles-Paul de). 122
KOCK (Henri de). 124

L

LAPERDRIS DE MORAINVILLE. 125
LAVERGNE (Alexandre de). 125
LACROIX (Paul). 125
LACROIX (Jules). 126
LECOMTE (Jules). 126
LUCAS (Hippolyte). 127
LESGUILLON. 128
LEBIDOIS. 128
LEFRANC. 128
LESPÈS (Leo). 128
LEMOINE (Edouard). 129
LURINE (Louis). 129
LABOURIEU (Théodore). 130
L'EPINAY DE BRADI (Marie de). 130
LOPEZ (Bernard). 130
LEYNADIER. 131
LACROIX (Octave). 131
LA FIZELIÈRE (Albert de). 132
LAPOINTE (Savinien). 132
LEFLOCH. 132
LARCHEY (Lorédan). 132
LACRETELLE (Henri de). 133
LA MADELÈNE (Henri de). 133
LA MADELÈNE (Jules de). 133
LA LANDELLE (Gabriel de). 134
L'HERMINIER (Louis). 134
LORDEREAU (Réné). 134
LUCHET (Auguste). 134
LELIOUX (Adrien). 135
LEMER (Julien). 135
LOMÉNIE (Louis de). 135

M

MAQUET (Auguste). 137
MURGER (Henri). 138
MARTONNE (Alfred de). 140
MUSSET (Paul de). 140
MASSAS (Charles de). 141
MOLÉRI. 141
MARCO DE SAINT-HILAIRE (Emile). 141
MATHIEU (Gustave). 142
MALLEFILLE (Felicien). 142
MARY-LAFON 142
MAILLARD (Firmin). 144
MOLENES (Paul de). 144
MONTÉGUT (Emile). 145
MILCENT. 145
MARTIN (Edouard). 145
MANTZ (Paul). 145
MÉRY. 146
MEURICE (Paul). 147

MONTIGNY. 148
MONNIER (Henri). 148
MENETRIER (Charles). 149
MAVIEILLE. 150
MONSELET (Pierre-Charles). 150
MARMIER (X). 156
MALITOURNE (Pierre). 156
MAGNIN (Charles). 157
MIGNET. 158
MARTIN (N.). 158
MORNAND (Félix). 158
MÉRIMÉE (Prosper). 158
MASSON (Michel). 159
MONNIER (Albert). 160

N

NIBOYET (Paulin). 161
NICOLE (Henri). 162
NADAR. 162

O

OSTROWSKI (Christian). 167
OLD-NICK. 167

P

PAGÈS (du Tarn). 169
PYAT (Félix). 170
PRAROND (Ernest). 170
PETROZ (Pierre). 171
PICHAT (Laurent). 172
POMMIER (Amédée). 174
PONSARD (Francis ou François). 175
PELLETAN (Eugène). 175
PONTMARTIN (Armand de) 176
PERRUCHOT (César). 177
PLOUVIER (Edouard). 177
PLANCHE (Gustave). 177
PRÉMARAY (Jules de). 178
PONSON DU TERRAIL. 179
PRIVAT-D'ANGLEMONT. 179
PITRE-CHEVALIER. 180

Q

QUINET (Edgard.) 183
QUATREFAGES. 183
QUATREBARBE. 183
QUATREMÈRE. 183

R

RABOU. 185
ROQUEPLAN (Nestor). 186
ROLLAND (Amédée). 186
RICORD. 187
REYBAUD (Louis). 187
RAYMOND (Alexandre). 188
REYER (Ernest). 188
ROBERT (Clémence). 188
RICHARD (Gabriel). 188

S

SAINT-VICTOR (Paul de). 189
SAINT-FÉLIX (de). 189
SAINT-ALBIN (A. de). 189

Sainte-Beuve. 189
Saint-Aguet (Maurice). 189
Saint-Ange. 190
Saint-Surin (Rosa de). 190
Saint-Aignan (Choler). 190
Saint-Priest (de). 190
Saint-Marc Girardin. 190
Saint-Valry (Gaston de) 190
Supersac. 190
Sandeau (Jules). 191
Solar (Félix). 191
Sand (Georges). 192
Solié (Emile). 194
Sacy (de). 195
Sue (Eugène). 195
Saisset (Emile). 198
Séjour (Victor). 198
Scribe (Eugène). 198
Saintine (Xaxier-Boniface). 199
Second (Albéric). 200
Serret (Ernest). 200
Sorr (Angelo de). 200
Segalas (Anaïs), 201
Sabochon (Pierre-Jean). 201
Siraudin. 201
Scholl (Aurelien). 202

T

Taylor (le baron). 203
Thiers (Adolphe). 204
Trapadoux (Marc). 204
Thomas (Frédéric). 204
Thomas (André). 204
Thierry (Edouard). 205
Toussenel (A.) 205
Thulié (Henri). 205

U

Ulbach (Louis). 207

V

Varin. 209
Vanderburgh. 209
Veron (Louis-Désiré). 209
Vignon (Claude). 211
Vernet (Alfred). 211
Vitu (Auguste). 213
Varenne (le marquis de) 213
Viollet-Leduc. 213
Vinçard (Pierre). 214
Viard (Jules). 214
Vincent (Charles). 214
Van-Gaver. 215
Vaez (Gustave). 215
Vacquerie (Auguste). 215
Varenne (Charles de la) 216
Villemain. 216
Vigny (Alfred de). 217
Vitet. 217
Vallet de Viriville. 217
Veuillot (Louis). 217
Villemot (Auguste). 218
Viennet. 219
Villemessant (H. de). 220
Vulpian. 221

W

Woestyn (Eugène). 223
Waldor (Mélanie). 223
Watripon (Antonio). 223
Weill (Alexandre). 224
Wey (Francis). 224

X

X. 227

Y

Yvan (docteur). 229

Z

Zaccone (Pierre). 231

